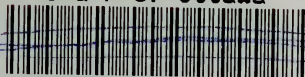


U d' / of Ottawa



39003002347184



CE.





**LETTRES**

**sur**

**LES FABULISTES**

**ANCIENS ET MODERNES.**

IMPRIMERIE DE J. TASTU,  
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

LETTRES  
SUR  
LES FABULISTES

ANCIENS ET MODERNES,

PAR M. JAUFFRET.

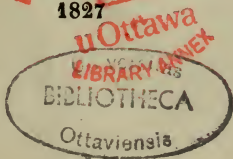
\*  
TOME DEUXIÈME.

\*



PARIS.  
PICHON-BÉCHET, LIBRAIRE,  
QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

\*  
1827



THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS



PN

980

J28

1829

VI 2

# LÉTTRES

SUR

## LES FABULISTES.



### LETTRE XLVIII.

Lacombe , 12 mai 1815.

ETUDIONS, Mademoiselle , le caractère de La Fontaine dans les fables qu'il nous a laissées. Il était enjoué, tendre, insouciant et naïf. Son style respire l'enjouement le plus fin, le plus vrai, le plus soutenu, la sensibilité la plus exquise, l'amour de la paix, de l'indépendance, de l'inaction, le goût des lettres comme jouissance, non comme étude; l'éloge du repos, du sommeil, de l'amour et de l'amitié, la molle incurie, l'épicurisme d'Horace, l'indifférence pour la fortune, l'éloignement de toute intrigue, l'absence de toute ambition.

Mais La Fontaine avait trop de goût pour ne pas sentir que l'enjouement doit avoir des bornes. Il a voulu égayer ses narrations ; il l'avoue lui-même dans sa préface, et s'appuie à cet égard de l'opinion de Quintilien. « Mais, dit-il, je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; j'appelle ainsi un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux. »

En voulez-vous un modèle achevé ? lisez *la Bessace*. Quelle aimable gaieté de style dans toute cette fable !

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire  
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur. »

La simplicité majestueuse de ce début éveille l'attention.

« Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,  
Il peut le déclarer sans peur ;  
Je mettrai remède à la chose. »

Jupiter, pour encourager les animaux à parler librement, descend en quelque sorte jusqu'à la familiarité. Il quitte le style emphatique, et rassure l'assemblée par deux petits vers qui n'ont plus la lenteur des alexandrins :

« Venez, Singe, parlez le premier, et pour cause.

Voyez ces animaux : faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ?

Remarquez la rapidité de la narration. Jupiter a parlé. A l'instant tous les animaux sont devant lui. Le Singe est interrogé le premier, comme étant celui qui peut avoir le plus à se plaindre. Il n'a qu'un mot à dire pour être mieux partagé. Mais à cette question : êtes-vous satisfait ?

— Moi, dit-il, pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché.

Mais pour mon frère l'Ours on ne l'a qu'ébauché ;

Jamais, s'il veut me croire, il ne se fera peindre. »

Le Singe a l'air de gambader et de rire en parlant ainsi. Ces vers sont plaisans et légers comme l'animal qui les prononce. L'Ours arrive là-dessus, et voyez comme la mesure du vers peint sa marche lourde et pesante :

L'Ours venant là-dessus, l'on crut qu'il s'allait plaindre :

Tant s'en faut. De sa forme il se loua très-fort,

Glosa sur l'Éléphant, dit qu'on pourrait encor

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles,

Que c'était une masse informe et sans beauté.

Tout le reste de l'apologue est d'une rare perfection, et renferme des vers charmans qui sont dans la mémoire de tout le monde.

L'Éléphant étant écouté,  
Tout sage qu'il était dit des choses pareilles ;  
Il jugea qu'à son appétit  
Dame Baleine était trop grosse.  
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,  
Se croyant pour elle un colosse

« Que d'esprit, dit un commentateur, dans ces rapprochemens, *dame baleine, dame fourmi* ! Ne dirait-on pas que ce sont des animaux de même espèce ! mais il est si facile à l'orgueil de franchir l'intervalle ! »

Jupin les renvoya, s'étant censurés tous ;  
Du reste content d'eux. Mais parmi les plus fous  
Notre espèce excella ; car tous tant que nous sommes,  
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,  
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes ;  
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le Fabricateur souverain  
Nous créa besaciers tous de même manière,  
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.  
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,  
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.



Un commentateur cite un passage de Rabelais, qui paraît avoir fourni à La Fontaine ce beau vers :

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

Rabelais était son oracle. Il paraît d'ailleurs que La Fontaine se servait souvent de cette figure ; car il écrivait à un de ses amis qui s'était moqué de lui de ce qu'il avait été attrapé par madame Colletet :  
« D'où venez-vous de vous étonner ainsi ? Ne le  
» savez-vous pas bien, que, pour peu que j'aime,  
» je ne vois dans les personnes non plus qu'une  
» taupe qui aurait cent pieds de terre sur elle ? Si  
» vous ne vous en êtes pas aperçu, vous êtes cent  
» fois plus taupe que moi. »

Voulez-vous une autre fable où l'enjouement soit encore mieux caractérisé, lisez *le Meunier, son Fils et l'Ane*. Quelle gaieté charmante d'un bout à l'autre !

Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,  
On lui lia les pieds, on vous le suspendit,  
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.  
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !  
Le premier qui les vit de rire s'éclata.  
« Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là !  
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »

Je ne cite pas la suite de cet apologue. J'imagine que vous le savez par cœur.

Vous devez savoir aussi l'*Ane et le petit Chien*. Qui ne rirait de la démarche de cet Ane qui veut faire l'aimable, et s'en va caresser son maître !

« Comment ! disait-il en son ame ,  
Ce Chien , parce qu'il est mignon ,  
Vivra de pair à compagnon  
Avec monsieur, avec madame ,  
Et j'aurai des coups de bâton !  
Que fait-il ? il donne la patte ,  
Puis aussitôt il est baisé.  
S'il en faut faire autant , afin que l'on me flatte ,  
Cela n'est pas bien malaisé. »  
Dans cette admirable pensée ,  
Voyant son maître en joie , il s'en vient lourdement ,  
Lève une corne toute usée ,  
La lui passe au menton fort amoureusement ,  
Non sans accompagner pour plus grand ornement  
De son chant gracieux cette action hardie.  
« Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle maladie !  
Dit le maître aussitôt. Holà ! Martin bâton ! »  
Martin bâton accourt ; l'Ane change de ton :  
Ainsi finit la comédie.

Presque toutes les fables de La Fontaine sont plus ou moins enjouées. La gaieté semble en inspirer tous

les acteurs , depuis la Fourmi qui dit malignement à la Cigale :

« Vous chantiez , j'en suis fort aise :

Eh bien ! dansez maintenant , »

jusqu'à ces deux Anes qui prennent tous les deux l'encensoir, se louent tour à tour, et dont l'un dit à l'autre :

« Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot

L'homme , cet animal si parfait ? Il profane

Notre auguste nom , traitant d'âne

Quiconque est ignorant , d'esprit lourd , idiot.

Il abuse encore d'un mot ,

Et traite notre rire et nos discours de braire.

Les humains sont plaisans de prétendre exceller

Par-dessus nous. — Non , non , c'est à vous de parler ,

A leurs orateurs de se taire.

Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens.

Vous m'entendez , je vous entends ,

Il suffit , et quant aux merveilles

Dont votre divin chant vient frapper les oreilles ,

Philomèle est au prix novice dans son art ;

Vous surpassez Lambert. »

Au reste , l'enjouement de La Fontaine dans ses fables n'échappe à personne ; mais le vulgaire saisit moins le caractère de tendresse , et cependant

on peut distinguer dans ses fables une foule de morceaux touchans qui décèlent l'ame la plus sensible. Je vous en citerai quelques - uns dans ma prochaine lettre.





## LETTRE XLIX.

Lacombe, 13 mai 1815.

QUAND La Fontaine peint avec tant de vérité,  
dans son admirable apologue *des Animaux malades  
de la peste*, les tristes effets de ce fléau

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,  
il dit, en s'attendrissant sur le sort de tant de  
victimes :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

On n'en voyait point d'occupés

A chercher les soutiens d'une mourante vie ;

Nul mets n'excitait leur envie ;

Ni loups, ni renards n'épiaient

La douce et l'innocente proie ;

Les tourterelles se fuyaient ;

Plus d'amour, partant plus de joie.

Ces deux derniers vers respirent la plus douce  
sensibilité. Le maître de La Fontaine, Boccace avait

terminé à peu près de même sa description de la peste de Florence. « Et qui plus grande chose est, » et quasi incroyable, les pères et mères fuyaient » de servir et visiter leurs enfans. »

Voulez-vous, Mademoiselle, un autre exemple de cette sensibilité exquise de notre fabuliste ? lisez sa fable intitulée : *L'Aigle, la Laie et la Chatte*.

La Chatte détruisit par sa fourbe l'accord ;  
Elle grimpa chez l'Aigle, et lui dit : « Notre mort  
(*Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux mères*)  
Ne tardera possible guères. »

Voilà un de ces vers qui partent du cœur. Le *Sinon* de Virgile qui va tromper les Troyens, n'a pas une éloquence plus adroite ni plus insinuante. La Chatte parle à des mères. Elle les attaque par l'endroit faible, la tendresse maternelle. S'il n'y avait de danger que pour nous, on pourrait en douter, ou s'en moquer. Mais nos enfans ! le moyen de n'en être pas persuadé ?

« Voyez-vous à vos pieds fouir incessamment  
Cette maudite Laie et creuser une mine ?  
C'est pour déraciner le chêne assurément,  
Et de nos nourrissons attirer la ruine.

L'arbre tombant, ils seront dévorés.

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.

*S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.»*

Voilà encore un vers infiniment touchant, qui porte le pathétique à son comble.

Quand Jupiter, indigné des fautes des hommes, veut détruire la race humaine et la renouveler entièrement, il envoie Mercure aux enfers, pour lui amener la furie la plus cruelle des trois. Alecton arrive en jurant par Pluton, *que toute l'engeance humaine serait bientôt du domaine des déités de là-bas* ; mais déjà Jupiter avait modéré son transport.

Jupiter n'approuva pas

Le serment de l'Euménide.

Il la renvoie, et pourtant

Il lance un foudre à l'instant

Sur certain peuple perfide.

Le tonnerre ayant pour guide

Le père même de ceux

Qu'il menaçait de ses feux,

Se contenta de leur crainte.

Il n'embrasa que l'enceinte

D'un désert inhabité :

*Tout père frappe à côté.*

Le reste de la fable est le développement de ce



dernier vers, inspiré par la nature elle-même :

Qu'arriva-t-il ? notre engeance  
Prit sur pied cette indulgence.  
Tout l'Olympe s'en plaignit,  
Et l'assembleur de nuages  
Jura le Styx, et promit  
De former d'autres orages.  
Ils seraient sûrs. On sourit ;  
On lui dit qu'il était père ,  
Et qu'il laissât , pour le mieux ,  
A quelqu'un des autres dieux  
D'autres tonnerres à faire.  
Vulcain entreprit l'affaire.  
Ce dieu remplit ses fourneaux  
De deux sortes de carreaux :  
L'un jamais ne se fourvoie ,  
Et c'est celui que toujours  
L'Olympe en corps nous envoie ;  
L'autre s'écarte en son cours ,  
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ,  
Bien souvent même il se perd ;  
Et ce dernier en sa route  
Nous vient du seul Jupiter.

Que de fables n'aurais-je pas à citer , si je voulais vous rappeler ici toutes celles que La Fontaine semble avoir écrites sous la dictée de son cœur ! Le célèbre La Harpe , excellent juge en littérature , se livre sans réserve au plaisir d'admirer la sensibi-



lité de notre fabuliste. « Vous retrouvez dans tous ses ouvrages, dit-il, cette sensibilité, l'ame de tous les talens; non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui doit animer la tragédie ou l'épopée, et tous les grands ouvrages de l'imagination; mais cette sensibilité douce et naïve qui convient si bien au genre d'écrire que La Fontaine avait choisi; qui se fait apercevoir à tout moment dans ses ouvrages, sans qu'il paraisse y penser, et joint à tous les agrémens qui s'y rassemblent un nouveau charme plus attachant encore que tous les autres. Quelle foule de sentimens aimables répandue dans ses écrits! Comme on y trouve l'épanchement d'une ame pure, et l'effusion d'un bon cœur! Avec quel intérêt il parle des attrails de la solitude et des douceurs de l'amitié! Qui ne voudrait être l'ame de l'homme qui a fait la fable des *Deux Amis*? Se lassera-t-on jamais de relire celle des *Deux Pigeons*, ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être l'on donnerait la palme sur tous les ouvrages de La Fontaine, si parmi tant de chefs-d'œuvre on avait la confiance de juger ou le courage de choisir? qu'elle est belle cette fable! qu'elle est touchante! que ces deux Pigeons sont un couple charmant! quelle tendresse éloquente dans leurs adieux!

Quel intérêt dans les aventures du Pigeon voyageur ! quel plaisir dans leur réunion ! Et lorsqu'ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même , qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour , quelle tendre mélancolie ! quel besoin d'aimer ! On croit entendre les soupirs de Tibulle. »

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau ,

Toujours divers , toujours nouveau.

Tenez vous lieu de tout , comptez pour rien le reste.

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors ,

Contre le Louvre et ses trésors ,

Contre le firmament et sa voûte céleste ,

Changé les bois , changé les lieux ,

Honorés par les pas , éclairés par les yeux

De l'aimable et jeune bergère

Pour qui, sous le fils de Cythère ,

Je servis, engagé par mes premiers sermens.

Hélas ! quand reviendront de semblables momens !

Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans

Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète ?

Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?

Ai-je passé le temps d'aimer ?

Un commentateur condamne ce vers ,

Honorés par les pas , éclairés par les yeux ,

comme trop hyperbolique ; l'enchantement du poëte doit l'excuser. Je le retrouve dans une lettre de La Fontaine à la duchesse de Bouillon, datée de Château-Thierry, en juin 1671.

Puis-je m'ennuyer en des lieux  
Honorés par les pas, éclairés par les yeux  
D'une aimable et vive princesse  
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse ?

La Harpe cite encore avec admiration la fable intitulée : *Tircis et Amaranthe*. « A-t-on jamais, dit-il, peint l'amour avec des traits plus vrais, plus délicats ? Les effets de cette passion, quand elle est encore dans toute sa pureté, ont-ils jamais été tracés avec plus d'expression et de grâce ? »

Après un prologue charmant adressé à mademoiselle de Sillery, prologue que Voltaire, qui louait peu, trouvait *parfait*, La Fontaine fait le récit suivant :

Tircis disait un jour à la jeune Amaranthe :  
« Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal  
Qui nous plaît et qui nous enchante,  
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal.  
Souffrez qu'on vous le communique ;  
Croyez-moi, n'ayez point de peur.  
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique

Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur ? »

Amaranthe aussitôt réplique :

« Comment l'appeler-vous ce mal ? quel est son nom ?

— L'amour. — Ce mot est beau. Dites-moi quelques marques,

A quoi je le pourrai connaître. Que sent-on ?

— Des peines près de qui le plaisir des monarques

Est ennuyeux et fade : on s'oublie , on se plaît

Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage ?

Ce n'est pas soi qu'on voit. On ne voit qu'une image

Qui sans cesse revient , et qui suit en tous lieux :

Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un berger du village

Dont l'abord , dont la voix , dont le nom fait rougir.

On soupire à son souvenir.

On ne sait pas pourquoi , cependant on soupire.

On a peur de le voir encor qu'on le désire. »

Amaranthe dit à l'instant :

« Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !

Il ne m'est pas nouveau ; je pense le connaître. »

Tircis à son but croyait être

Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement

Ce que je sens pour Clidamant. »

L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui

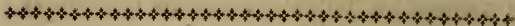
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte ,

Et qui font le marché d'autrui.

Cette moralité est une espèce de fil par lequel La

Fontaine attache son récit à l'apologue. On a remarqué que ce récit est à proprement parler une idylle , mais une idylle comparable aux morceaux les plus précieux de Théocrite et de Virgile.





## LETTRE L.

Lacombe, 14 mai 1815.

UNE jeune personne, Mademoiselle, qui, pour être plus sûre de plaire, voudrait copier votre démarche noble et aisée, votre souris gracieux, vos manières aimables, votre regard doux et sensible, et jusqu'au son de votre voix touchante, y réussirait-elle au gré de ses vœux? Non, sans doute; il y aurait toujours quelque chose de forcé, quelque chose d'artificiel dans ses manières, dans ses regards, dans son souris, dans sa démarche, et voilà justement ce qui est arrivé aux fabulistes qui ont voulu être naïfs de la manière dont l'était La Fontaine. La naïveté est fille de la nature; il est impossible que l'art puisse la produire.

Lamotte-Houdart, avec toute l'adresse d'une coquette qui médit d'une femme plus jolie qu'elle, a tâché de déprimer La Fontaine. Tout en vantant la beauté de son génie, les grâces, la naï-

veté de son style , il insinue que La Fontaine n'est point inventeur de ses fables ; il lui reproche d'avoir blessé les convenances , choqué la vraisemblance ; d'avoir mis , d'après Phèdre , la Brebis , la Genisse , la Chèvre , en société avec le Lion , d'avoir placé quelquefois la morale au commencement de ses fables , et dérobé par-là au lecteur ou la surprise ou le plaisir de la deviner. Enfin , Lamotte dit de fort bonnes raisons ; La Fontaine a tort quand on entend Lamotte. Qu'on jette les yeux sur La Fontaine , on oublie les reproches dictés par la rivalité ; on trouve que tout lui sied , jusqu'à son négligé , jusqu'au désordre de sa parure ; il charme , séduit , enchante. La coquette est abandonnée avec son art , ses grâces étudiées , son souris forcé , son afféterie et sa médisance.

« Hier , dit Lemonnier , j'entre chez une femme qui vise à l'esprit ; elle était à sa toilette. Je l'attends dans le salon. Ses deux petites filles , l'une âgée de huit ans , l'autre de six , jouaient avec leurs poupées ; elles les avaient mises sur deux fauteuils ; ces poupées étaient leurs enfans ; chaque maman instruisait sa fille , lui reprochait ses défauts , et tout cela avec une grâce enfantine qui m'amusait. La mère entre ; elle me voit rire. Je lui répète tout bas ce que j'ai entendu. Elle rit aussi ,



puis fait recommencer la scène , et ne manque pas de reprendre les fautes de langage qui échappent aux actrices , de leur dicter ce qu'il serait plus à propos de dire , et tout est gâté. Adieu gaieté , naturel et naïveté. J'avais entendu causer deux petites La Fontaine , et voilà deux graves Houdart qui dissertent. »

Pour ne pas tomber moi-même dans le défaut que Lemonnier reproche à Lamotte , je ne dissertai pas davantage sur la naïveté de La Fontaine ; j'ouvrirai son charmant Recueil , et je lirai , au hasard , une de ses fables.

Je tombe sur un de ces chefs-d'œuvre qu'on ne peut assez admirer , tant la naïveté qui y règne d'un bout à l'autre est délicieuse. C'est de *la Laitière et du Pot au lait* que je veux parler. Pour juger de la manière dont La Fontaine a traité ce sujet , voyons d'abord dans quelle source il a puisé l'idée de son apologue. Pilpay rapporte qu'un santon a dans ses mains une cruche pleine d'huile ; il espère , en la vendant , en avoir des brebis ; ces brebis auront des agneaux qui formeront un troupeau ; du produit de ce troupeau il aura une belle maison , après quoi il se mariera , et bientôt il lui viendra un fils. Mais voilà ce fils devenu désobéissant ; le père , irrité , veut le corriger ; et prenant



sa cruche pour le fils qui est encore à naître, il la met en pièces. Adieu fils, femme, maison, troupeau. Camérarius a traité le même sujet; seulement, au lieu d'une cruche pleine d'huile, il est question, dans son apologue, d'un vase plein de miel. La Fontaine, au lieu d'huile et de miel, choisit un vase plein de lait, et introduit une jeune laitière, ce qui est assurément beaucoup plus gracieux.

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait

Bien posé sur un coussinet,

Prétendait arriver sans encombre à la ville.

Légère et court vêtue elle allait à grands pas,

Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple et souliers plats.

L'allure de ces vers est aussi lesté, aussi rapide, que celle de la jeune laitière. Delille avait sûrement ce passage en vue, quand il dit, au deuxième chant de son poëme des *Jardins* :

C'est le pas lesté et vif de la jeune laitière

Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,

Son vase en équilibre, et chemine en chantant.

Lamotte et Dardenne citent particulièrement cette fable comme un parfait modèle de naïveté.

Notre Laitière ainsi troussée  
Comptait déjà dans sa pensée  
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,  
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée.  
La chose allait à bien par son soin diligent.

« La naïveté, a-t-on dit, est l'expansion du cœur d'un enfant ou d'un esprit ingénu qui expriment de confiance tout ce qui vient les frapper et de la manière dont cela se présente. » D'après cette définition, le langage de la Laitière est réellement d'une naïveté parfaite.

« Il m'est, disait-elle, facile  
D'élever des poulets autour de ma maison.  
Le renard sera bien habile  
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.  
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :  
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;  
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon. »

Ce tour par lequel notre Laitière se rend présent à l'imagination, se peint comme chose déjà passée ce qui n'existe point encore, est extrêmement hardi et très-rare, même chez les plus grands poètes ; les rhéteurs le désignent sous le titre de *transition imprévue*.

On trouve une aimable réminiscence de tout ce

tableau dans la huitième scène du troisième acte des *Châteaux en Espagne*, de Collin-d'Harleville. Victor, valet de Dorlange, l'homme aux châteaux, a mis à la loterie ; beau sujet de bâtir en l'air à son tour ; il peut lui échoir un bon lot. « Quel bonheur ! » se dit-il ,

« D'abord j'achèterai une ample seigneurie ;  
Non, plutôt une bonne et grasse métairie. »

Et le voilà qui compte comme notre Laitière.

« Moi, gros fermier, j'aurai ma basse-cour remplie  
De poules, de poussins, que je verrai courir.  
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.  
C'est un coup-d'œil charmant, et puis cela rapporte.  
Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte ,  
J'entendrai le retour de mes moutons bêlans !  
Que je verrai de loin revenir à pas lents  
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses ! »

Bientôt il va chercher son billet ; le billet est perdu.

Mais laissons le poète comique, et revenons à notre divin *fablier*. Perrette continue :

« Et qui m'empêchera de mettre en mon étable,  
Vu le prix dont il est, une vache et son veau ,

Que je verrai bondir au milieu du troupeau? »  
Perrette, là-dessus, saute aussi transportée.  
Le lait tombe : adieu, veau, vache, cochon, couvée.  
La dame de ces biens quittant d'un œil marri  
Sa fortune ainsi répandue,  
Va s'excuser à son mari,  
En grand danger d'être battue.  
Le récit en farce en fut fait :  
On l'appela *le pot au lait*.

La morale que La Fontaine tire de cette fable est aussi naïve que la fable elle-même. Que de grâce et de naturel dans la peinture qu'il fait de cette faiblesse si ordinaire aux hommes d'ouvrir leur ame à la moindre lueur d'espérance! Il se met lui-même en scène, car il ne se pique pas d'être plus sage que ses lecteurs, et voilà un charme de sa philosophie.

Quel esprit ne bat la campagne?  
Qui ne fait châteaux en Espagne?  
Pichrocolle, Pyrrhus, la Laitière, enfin, tous,  
Autant les sages que les fous,  
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux.  
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames ;  
Tout le bien du monde est à nous,  
Tous les honneurs, toutes les femmes.  
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi.  
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi.

On m'élit roi , mon peuple m'aime.  
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.  
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ,  
Je suis Gros-Jean comme devant.

Cette finale a servi de texte à un des plus intéressans monologues de Dorlange , dans la comédie des *Châteaux en Espagne*. « Tout le bien du monde est à lui ; il devient roi , son peuple l'aime ; il va détrôner le sophi , etc. » Son valet Victor vient le tirer de sa rêverie ; il lui répond gaiement , et sans l'interrompre , par une nouvelle description , prise encore de cet épilogue , des illusions sur lesquelles nous aimons tant à nous arrêter , et qui nous bercent si délicieusement tout éveillés.

. . . . Chacun fait des châteaux en Espagne ;  
On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne ;  
On en fait en dormant , on en fait éveillé.  
Le pauvre paysan sur sa bêche appuyé  
Peut se croire un moment seigneur de son village ;  
Le vieillard , oubliant les glaces de son âge ,  
Se figure aux genoux d'une jeune beauté ,  
Et sourit ; son neveu sourit , de son côté ,  
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.  
Telle femme se croit sultane favorite ;  
Un commis est ministre , un jeune abbé prélat ;  
Le prélat.... Il n'est pas jusqu'au simple soldat

Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ,  
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient *Gros-Jean* comme devant.

Tout le monde connaît le petit opéra-comique  
des *Deux Chasseurs et la Laitière*, dont cette fable  
compose une des scènes les plus agréables.



\*\*\*\*\*  
LETTRE LI.

Lacombe, 17 mai 1815.

PLUS on étudie le style de La Fontaine, Mademoiselle, plus on est forcé de lui rendre hommage. La naïve finesse des tours et des expressions, l'application neuve des proverbes, la propriété singulière des dénominations et des épithètes pittoresques; tout, chez lui, a un charme particulier. Quand on joint à ces qualités générales, cette quantité de vers tombés de la plume, tellement nés des entrailles de la chose, qu'il ne semble pas qu'on ait pu avoir d'autres idées sur le sujet, La Fontaine paraît de plus en plus supérieur.

Esope, ou l'auteur quel qu'il soit des fables qui nous restent sous son nom, se contente, pour ainsi dire, d'indiquer un fait et une moralité. Nul accessoire, nul ornement. C'était beaucoup de saisir un point moral, et d'y adapter un fait; l'art était dans son enfance; mais il était créé.



Phèdre couvre cette nudité des grâces d'une élocution pure, noble, élégante, concise, prodigue de sens, avare d'ornemens; il dit parfaitement tout ce qu'il dit; mais il ne dit que ce qu'il faut. Chacune de ses fables est un morceau fini, mais d'une perfection sévère.

La Fontaine va un peu plus au devant de son lecteur. Encouragé par les succès de Verdzotti en Italie, il orne ses récits, il anime la scène, il met ses personnages en action et leurs passions en jeu. Il varie leur langage suivant leurs caractères et les circonstances. Tout chez lui prend un corps, une ame, un visage. Cette partie dramatique, qui produit tant d'intérêt, est un avantage propre à La Fontaine. Phèdre l'a pour ainsi dire entièrement négligé. Tous ses personnages ont le même ton. Ils s'expriment tous avec une égale noblesse. Aussi ses fables, malgré leur correction irréprochable, ou peut-être à cause de cette correction, ont-elles besoin de brièveté pour ne pas ennuyer. La Fontaine peut toujours s'étendre impunément. Après avoir fait parler ses personnages, il peut parler lui-même; après avoir peint, il peut analyser; après avoir raconté, il peut discourir: on l'écoute toujours volontiers, parce qu'il sait toujours varier son ton et nos plaisirs.



Nous avons vu chez lui l'apologue s'élever , descendre , se plier à tous les genres , prendre tous les tons.

Cette variété qu'ilsait mettre d'une fable à l'autre, il la met aussi dans les détails de chaque fable ; et son style est toujours proportionné aux choses.

Tantôt il a la majesté de l'épopée et l'éclat énergique de l'ode , comme dans ces vers :

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles

Ce que la nuit des temps enfermè dans ses voiles ?

Ou dans cette description d'un torrent :

Avec grand bruit et grand fracas

Un torrent tombait des montagnes ;

Tout fuyait devant lui , l'horreur suivait ses pas ;

Il faisait trember les campagnes.

Tantôt il joint à cet éclat une philosophie profonde.

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Tantôt c'est un calme majestueux, une sérénité sublime.

Rien ne trouble sa fin , c'est le soir d'un beau jour.

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts ,

J'aurai vécu sans soins , et mourrai sans remords.

Tantôt la douceur riante de l'églogue :

Tircis, qui, pour la seule Annette,  
Faisait résonner les accords  
D'une voix et d'une musette  
Capables de toucher les morts,  
Chantait un jour, le long des bords  
D'une onde arrosant des prairies  
Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.

Tantôt la plaisanterie gaie et délicate d'un homme  
du monde :

Ne cherchez point cette déesse :  
Elle vous cherchera ; son sexe en use ainsi.

Tantôt la naïve et familière éloquence du jargon  
populaire, comme dans les détails du *Meunier*,  
*son Fils et l'Ane*.

Mais c'est surtout dans le talent de peindre, et  
de rendre les objets comme une glace fidèle, que La  
Fontaine l'emporte sur tous les poètes. Voyez dans  
le *Coche et la Mouche* la peinture du chemin et  
du Coche, et les efforts des chevaux, et les mouve-  
mens de la Mouche, et ceux du sergent de bataille  
à qui elle est comparée.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiraient un coche.

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu ;

L'attelage suait, soufflait, était rendu ;

Une Mouche survient et des chevaux s'approche ,

Prétend les animer par son bourdonnement ,

Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine ;

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire ,

Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit

Un sergent de bataille allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

Voyez la description de cette Huître qui fait envie  
au Rat voyageur, et le récit de la mésaventure du  
Rat qui meurt victime de sa gourmandise.

Parmi tant d'huîtres toutes closes

Une s'était ouverte, et bâillant au soleil

Par un doux zéphir réjouie,

Humait l'air, respirait, était épanouie,

Blanche, grasse, et d'un goût à la voir nompareil.

D'aussi loin que ce Rat voit cette Huître qui bâille :

« Qu'aperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille,

Et si je ne me trompe à la couleur du mets,

Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.

Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance ,

Approche de l'écaille, allonge un peu le cou ;

Se sent pris comme aux lacs , car l'Huitre, tout d'un coup,  
Se referme , et voilà ce que fait l'ignorance.

Voyez dans une autre fable ces Souris qui

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête ,  
Puis rentrent dans leurs nids à rats ,  
Puis ressortant font quatre pas ,  
Puis enfin se mettent en quête.

Voyez décamper l'Alouette

Et ses petits , en même temps ,  
Voletans , se culebutans.

Voyez dans la *Vieille et les deux Servantes* cette  
vieille

S'affubler d'un jupon crasseux et détestable ,  
Allumer une lampe , et courir droit au lit ,  
Où , de tout leur pouvoir, de tout leur appétit ,  
Dormaient les deux pauvres Servantes :  
L'une entr'ouvrait un œil , l'autre étendait un bras.

Voyez le portrait que le Souriceau fait à sa  
mère du Coq et du Chat. Mais ouvrez seulement le  
livre et ces peintures vivantes , ces beautés vraies  
s'offriront en foule.

Quelles que soient ces beautés, cependant les bons  
auteurs, tant anciens que modernes , en ont plus ou

moins donné l'exemple. Les rhéteurs les ont connues, et leur ont donné place parmi leurs figures ; mais il est des beautés plus singulières et plus fines, qui échappent aux leçons des rhéteurs et aux lois de la théorie : tels sont ces rapprochemens heureux :

Deux Coqs vivaient en paix ; une Poule survient ,  
Et voilà la guerre allumée.  
Amour, tu perdis Troie !

Deux Chèvres passent un ruisseau sur une planche.

Je m'imagine voir avec Louis-le-Grand  
Philippe quatre qui s'avance  
Dans l'île de la Conférence.

Deux Canards proposent à une Tortue de la voiturer par l'air en Amérique.

Vous verrez mainte république,  
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez  
Des différentes mœurs que vous remarquerez.  
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère  
De voir Ulysse en cette affaire.

Quel art peut enseigner à rire ainsi sans grimacer ; à rapprocher ainsi les extrêmes sans les dénaturer ; à saisir les côtés semblables des objets les

plus différens ? Qui nous apprendra jusqu'où l'on peut oser dans ce genre, et où il faut s'arrêter ; ce qu'on peut se permettre, et ce qu'on doit s'interdire ? Il n'y a d'autre maître de ces beautés que le goût, et le goût, dans ce degré, est une sorte d'instinct privilégié qu'on ne peut définir.





## LETTRE LII.

Lacombe , 18 mai 1815.

L'APOLOGUE , Mademoiselle , a son genre de merveilleux comme l'épopée ; mais ce merveilleux a des bornes , et si l'on veut de ce côté-là aller plus loin qu'Ésope et La Fontaine , on est sûr de tomber dans les absurdités les plus ridicules. Imbert , fabuliste moderne , introduit un Lion qui sait l'histoire , et qui parle pertinemment

Des Gaulois , des Francs , des Germains ,  
Et des Bretons , et des Romains.

Il dit en parlant d'un Singe :

Il avait appris à la fois  
L'histoire , le blason , l'art de l'économiste ,  
Sciences et métiers ; bref , c'était dans les bois  
Un petit encyclopédiste.

Ailleurs , il introduit un Ours , savant person-



nage, qui, avec l'approbation du *roi très-sauvage*, fait un lycée de son antre, et affiche sur tous les arbres de la forêt l'ouverture solennelle d'un cours d'études.

L'abbé Aubert fait discourir entre eux un Billet d'enterrement et un Billet de mariage, et dans une autre fable il anime la tête d'un Chou pommé, et fait de ce Chou un athée.

Toutes ces fictions s'écartent trop de la nature pour être intéressantes. Si La Fontaine en a quelques-unes de trop hardies, on peut le justifier, en disant qu'il n'en a pas été l'inventeur, qu'Ésope les avait en quelque sorte consacrées, qu'il n'a fait que se servir du merveilleux des fables anciennes, et qu'il n'a affecté tant de bonhomie dans son style, et tant de prédilections pour le vieux langage, que pour donner plus de vraisemblance à ses narrations, et quelque chose de plus naturel à sa crédulité.

Quand je dis que les fabulistes doivent respecter, relativement au merveilleux de l'apologue, les bornes que La Fontaine a posées, je crois leur laisser encore une assez grande latitude.

Les animaux, dans La Fontaine, savent lire. Voyez la fable intitulée : *Le Loup, le Cheval et le Renard*. Ce dernier dit :



... « Mes parens ne m'ont point fait instruire ;  
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir,  
Ceux du Loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à *lire*. »

Le Cheval avait dit d'abord :

... « *Lisez* mon nom. Vous le pouvez, Messieurs,  
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »

Ils ont des villes qui portent des noms.

*Ratopolis* était bloquée.

Ailleurs l'Éléphant dit au Singe de Jupiter :

... « Quoi ! vous ne savez pas  
Que le Rhinocéros me dispute le pas !  
Qu' *Eléphantide* a guerre avecque *Rhinocère* ! »

Ils ont des gibets. Le Renard anglais,

... Réduit en un péril extrême,  
Et presque mis à bout par des chiens au bon nez,  
Passa près d'un *patibulaire*.

Là des animaux ravissans,  
Blaireaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,  
Pour l'exemple pendus instruisaient les passans.  
Leur confrère aux abois parmi ces morts s'arrange.

Ils connaissent à fond la mythologie. Le Renard

dit au Loup, en lui montrant la lune dans le puits :

« Je veux vous régaler. Voyez-vous cet objet ?  
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait ;  
La vache Io donna le lait.  
Jupiter, s'il était malade ,  
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets. »

Ils connaissent une noblesse héréditaire. Voyez la fable des *Deux Chèvres*, qui ne veulent point se céder le pas.

. . . . . Elles avaient la gloire  
De compter dans leur race , à ce que dit l'histoire ,  
L'une certaine Chèvre , au mérite sans pair,  
Dont *Polyphème* fit présent à *Galathée*,  
Et l'autre la chèvre *Amalthée*,  
Par qui fut nourri Jupiter.

Ils connaissent le nom des fameux artistes. Je vous ai déjà cité la fable où un Ane dit à son camarade :

« Vous surpassez *Lambert*. »

Ils connaissent la géographie. Le Rat qui court le pays dit :

« Voici les *Apennins*, et voilà le *Caucase* ! »

Les Canards disent à la Tortue :

« Voyez-vous ce large chemin ?

Nous vous voiturerons par l'air en *Amérique*. »

Ils connaissent les lois sur la propriété.

Jean Lapin allégua la coutume et l'usage :

« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis. »

Ils connaissent les *apparitions*.

Le Cerf reprit alors : « Sire, le temps des pleurs

Est passé. La douleur est ici superflue.

Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,

Tout près d'ici m'est *apparue*. »

Ils savent écrire, ont un sceau pour les diplômes  
émanés de la cour du Lion, et connaissent les  
spectacles.

Il manda donc par députés

Ses vassaux de toute nature,

Envoyant de tous les côtés

Une circulaire écriture

Avec son sceau. L'écrit portait

Qu'un mois durant le roi tiendrait

Cour plénière, dont l'ouverture

Devait être un fort grand festin  
Suivi des tours de Fagotin.

Ils ont des passe-ports :

« Foi de Lion, très-bien écrits;  
Bon passe-port contre la dent,  
Contre la griffe tout autant. »

Ils font des prières. *Le Rat retiré du monde* dit  
aux députés de la république souffrante :

« En quoi peut un pauvre reclus  
Vous assister ? que peut-il faire,  
Que de *prier* le ciel qu'il vous aide en ceci ? »

Ailleurs le Chat dit au Rat :

« J'allais leur faire ma *prière*,  
Comme tout dévot chat en use les matins. »

Ils connaissent les sacrifices, les dévouemens,  
les expiations. Dans *les Animaux malades de la  
peste*, le Lion dit :

« Je crois que le ciel a permis  
Pour nos péchés cette infortune.  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;  
Peut-être il obtiendra la guérison commune. »

Ils connaissent l'argent et l'or. Voyez la fable intitulée *Tribut des Animaux à Alexandre*.

Le seul tribut les mit en peine.

Car que donner? Il fallait de l'argent.

On en prit d'un prince obligeant

Qui, possédant dans son domaine

Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.

Un peu plus bas, le Lion fait le malade, et dit aux autres députés :

« Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir besoin. »

Ils connaissent les présages. Vous vous souvenez d'avoir lu dans la fable des *Deux Pigeons* :

« Attendez les zéphirs. Qui vous presse? Un corbeau  
Tout à l'heure annonçait malheur à quelqu'oiseau. »

Ils connaissent les différentes formes de gouvernement.

Les Grenouilles se lassant

De l'état démocratique ,

Par leurs clameurs firent tant

Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.

Ils font la guerre et la paix, et se donnent des otages.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,

Les Loups firent la paix avecque les Brebis.  
La paix se conclut donc. On donne des otages :  
Les Loups leurs Louveteaux, et les Brebis leurs Chiens.

Ils rient et pleurent dans l'occasion.

Et notre vieux Coq en soi-même  
Se mit à *rire* de sa peur.

Et ailleurs :

Le Loup déjà se forge une félicité  
Qui le fait *pleurer* de tendresse.

Ils connaissent le taux de l'argent. La Cigale dit  
à la Fourmi :

« Je vous paierai,  
Avant l'août, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »

Ils ont de la faïence.

Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.

Ils ont des tribunaux, font des enquêtes, et en-  
tendent des témoins.

La Guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,  
Fit enquête nouvelle, et pour plus de lumière  
Entendit une fourmilière.

Ils font des feux en signe de réjouissance, et s'embrassent en signe d'affection. Voyez la fable *du Coq et du Renard*.

« Faites-en les feux dès ce soir,  
Et cependant viens recevoir  
Le baiser d'amour fraternelle. »

Ils connaissent la peinture. Le Singe dit à Jupiter, dans *la Besace* :

« Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché.  
Mais pour mon frère l'Ours on ne l'a qu'ébauché :  
Jamais, s'il veut me croire , il ne se fera peindre. »

Ils savent compter.

Eux venus , le Lion par ses ongles compta.

Il savent faire des filets.

Dans les *lacs* de la Chèvre un Cerf se trouva pris.

Ils se font payer pour les services qu'ils se rendent. Voyez *le Loup et la Grue*.

Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,  
Elle demanda son salaire.



Ils ont des meubles comme les nôtres. La Fourmi dit à la Mouche :

« Ni mon *grenier* ni mon *armoire*  
Ne se remplit à babiller. »

Ils ont des armées, des généraux, des étendards, des décorations d'honneur. Voyez *le Combat des Rats et des Belettes*.

Leur roi nommé Ratapon  
Mit en campagne une armée.  
Les Belettes, de leur part,  
Déployèrent l'étendard.....  
Mais les seigneurs sur leur tête  
Ayant chacun un plumail,  
Des cornes ou des aigrettes,  
Soit comme marques d'honneur,  
Soit afin que les Belettes  
En conçussent plus de peur,  
Cela causa leur malheur.

Ils se déguisent et se masquent.

De la peau d'un lion l'Ane s'étant vêtu  
Était craint partout à la ronde.

Voyez aussi *le Loup devenu berger* et *le Renard qui se déguise en loup*.



Ils ont pour leur roi une couronne gardée dans un étui.

De son étui la couronne est tirée :  
Dans une chartre un dragon la gardait.

Ils connaissent l'astrologie. Le Renard dit au Léopard , au sujet du jeune Lion :

« J'ai fait son horoscope ; il croîtra pour la guerre. »

Ils ont une université , des maîtres ès-arts , des régens.

Le Lion , pour mieux gouverner ,  
Voulant apprendre la morale ,  
Se fit un beau jour amener  
Le Singe , maître ès-arts chez la gent animale.

Ils connaissent et font le commerce , ont des comptoirs , des agens , des livres de compte , des huissiers et des recors. Voyez la fable de *la Chauve-Souris*, *du Buisson et du Canard*. Quoique cette fable vienne d'Esope , la fiction en est par trop vicieuse , et La Fontaine aurait dû la rejeter.



## LETTRE LIII.

Lacombe, 19 mai 1815.

A la différence de Lamotte, qui, avant d'imaginer un sujet, se proposait quelque vérité à faire entendre, et la cachait ensuite sous le voile de l'allégorie, La Fontaine s'occupait d'abord du sujet, s'amusait lui-même à le raconter, et en tirait ensuite la moralité quand il le pouvait. Il nous l'avoue dans sa préface avec son ingénuité ordinaire : « Du temps d'Esope, dit-il, la fable était contée simplement, la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre ; il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il

prétend , un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne pourrait rien faire de bon : c'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités , desquelles je n'ai pas bien espéré. »

En général , la morale est mieux placée à la fin qu'au commencement de la fable ; si vous la mettez à la tête , vous émoussez le plaisir de l'allégorie ; je n'ai plus qu'à juger de sa justesse , mais je ne puis avoir l'honneur d'en pénétrer le sens , et je suis fâché que vous ne m'en ayez pas cru capable. Si , au contraire , vous la renvoyez à la fin , mon esprit fait , dans le cours de la fable , tout l'exercice qu'il peut faire , et je suis bien aise , en finissant , de me rencontrer avec vous , ou je vous suis obligé de m'apprendre mieux que je ne pensais.

La Fontaine commence la fable de *l'Alouette et de ses Petits avec le Maître du champ* par ce proverbe : *Ne t'attends qu'à toi seul*. C'est la maxime qu'Esopé avait dessein de prouver par la fable même. Or , après cette préparation , quand les petits disent à leur mère que le maître du champ a donné ordre à son fils d'assembler ses amis ou ses parens pour couper le blé le lendemain , je préviens sans mérite la réponse de l'Alouette à ses petits , et la maxime préliminaire m'a déjà averti que

ni les amis ni les parens ne viendront ; au lieu que si on l'avait reculé jusqu'au dénouement , j'aurais eu jusque-là le plaisir amusant de la suspension , ou , ce qui est plus flatteur , le mérite de prévoir ce qui devait arriver. L'esprit est jaloux de toutes les preuves qu'il peut se donner à lui-même de sa pénétration , et il ne saurait voir sans quelque dépit qu'on lui enlève les occasions de se faire honneur. Le grand art est de lui en ménager le plus qu'il est possible , et nous pouvons compter alors sur sa reconnaissance ; il nous trouvera fins et ingénieux , selon que nous lui donnerons lieu de l'être lui-même.

La vérité morale contenue dans la fable doit être une ; l'esprit s'y attache bien plus lorsqu'il n'a qu'un seul objet à saisir. Nous voyons cependant que La Fontaine ne fait pas difficulté d'en admettre quelquefois deux , quand la nature de sa fable l'y conduit : telles sont celles de *l'Hirondelle et de ses Petits* , du *Berger et de la Mer* , du *Bûcheron et de Mercure* et autres. La fable de *Simonide préservé par les dieux* contient une triple instruction , en quoi je trouverais que celle-ci est trop multipliée.

Mais un point de la plus grande importance , c'est que la morale soit pure et saine , qu'elle ins-

pire la vertu et les bonnes mœurs. La Fontaine n'a pas toujours été bien attentif à cet égard. Sans parler ici de plusieurs moralités équivoques, telles que celles de *la Cigale et de la Fourmi*, où la Fourmi apprend non-seulement à refuser un service, mais à railler dans ses refus, de *la Chauve-Souris et des deux Belettes*, où La Fontaine prêche en quelque sorte la duplicité en nous disant :

Le sage dit, selon les gens,  
Vive le roi ! vive la ligue !

combien de maximes dangereuses ne trouvons-nous pas dans les apologues du *Bonhomme* !

J'ai déjà remarqué, Mademoiselle, en vous parlant de Verdizotti, que la fable du *Loup devenu berger*, dont La Fontaine a pris l'idée et les détails dans ce fabuliste italien, eût été parfaitement terminée à ce vers :

Toujours par quelque'endroit fourbes se laissent prendre.

La maxime qui suit :

Quiconque est loup agisse en loup :  
C'est le plus certain de beaucoup,

est une maxime inutile à prêcher aux loups, puis-

qu'ils ne s'en départent point , mais mauvaise à débiter aux hommes.

La fable des *Poissons et du Berger* est ainsi terminée par une apostrophe aux rois :

O vous , pasteurs d'humains , et non pas de brebis ,  
Rois qui croyez gagner par raison les esprits  
D'une multitude étrangère ,  
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout.  
Il y faut une autre manière.  
Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.

Cette morale , dont la tyrannie pourrait abuser , se trouve en contradiction avec celle de *Borée et du Soleil*.

Plus fait douceur que violence.

Une pareille contradiction se trouve entre cette maxime qui termine la fable du *Chat et du Renard* :

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire :  
N'en ayons qu'un , mais qu'il soit bon ,  
et ce vers de la fable du *Renard anglais* :

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.

Lorsque La Fontaine fait dire par l'Ane au Vieillard :

« Et que m'importe à qui je sois !  
Sauvez-vous, et me laissez paître.  
Notre ennemi, c'est notre maître.  
Je vous le dis en bon françois ; »

il aurait dû s'apercevoir que cette morale n'était propre qu'à faire de mauvais citoyens.

Lemonnier, fabuliste moderne, a imaginé sa fable des *Chèvres*, pour servir de contre-poison à cette maxime dangereuse. Il feint que des Chèvres se lassèrent un jour d'obéir au berger Guillot.

Qui, quelquefois, sur leur échine  
Faisait pleuvoir des coups de sa longue houssine.

Mais après un fatal essai de leur indépendance, après avoir subi les odieuses lois de deux Lions, tyrans des forêts, elles se rappellent le bon Guillot, et s'écrient :

. . . . . « Que maudite soit l'heure  
Où nous l'avons quitté !  
La plus courte folie est toujours la meilleure.  
Retournons implorer sa douceur, sa bonté.  
Guillot nous recevra, Guillot est bon monarque ;  
Tout à son aise il nous traira ;  
Mais au moins nous vivrons tout le temps que voudra  
Nous accorder la Parque ! »





## LETTRE LIV.

Lacombe, 20 mai 1815.

QUAND une jeune personne, Mademoiselle, a reçu comme vous de la nature des dons extérieurs qui la font remarquer au premier abord, celles de ses compagnes qui lui portent le plus d'envie cherchent, comme par instinct, à copier quelque chose de sa démarche, de son parler, de son sourire : ainsi ont fait les fabulistes à l'égard de La Fontaine. Ils se sont efforcés de copier sa naïveté, sa négligence, et jusqu'à son rhithme; ceux même qui ont le plus déclamé contre cette servile imitation en ont en quelque sorte donné le premier exemple.

Lamotte, qui condamne les digressions de La Fontaine, qui lui reproche de n'avoir pas toujours su finir où il fallait, a fait des prologues d'une longueur démesurée, et qui sont moins des exordes poétiques que des dissertations philosophiques.

Aubert dit dans son Avant-Propos : « Il ne dé-



pend pas plus d'un auteur que son génie porte à composer des fables d'être naïf de la manière dont l'était La Fontaine, qu'il ne dépend d'un homme qui veut chanter de copier parfaitement le son de voix de quelque chanteur estimé : ce serait deux entreprises également vaines, et qui décéleraient un talent médiocre, que de s'attacher sérieusement à l'une ou à l'autre de ces deux études.

» Toute imitation servile est peu naturelle, et le dessein timide de s'y borner est ordinairement le germe de la médiocrité. Il n'y a jamais eu de vraiment célèbres dans les arts que ceux qui ont eu l'ambition de vouloir être originaux et le courage de le devenir. »

Cependant Aubert a calqué plusieurs de ses fables sur celles même de La Fontaine, et semble avoir fait une étude particulière de ses tournures, pour s'en servir au besoin.

Vous vous souvenez de la jolie fable du *Gland et de la Citrouille*, où La Fontaine a voulu prouver que *Dieu fait bien ce qu'il fait*.

Un villageois considérant

Combien ce fruit est gros et sa tige menuë :

« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?

Il a bien mal placé cette citrouille-là.

Hé ! parbleu , je l'aurais pendue  
A l'un des chênes que voilà. »

Dans la septième fable d'Aubert, un paysan

Contemplant un rocher dont l'aride sommet  
Fuyait les yeux, fendait la nue.  
« A quoi bon cette masse-là ?  
Disait le manant en lui-même.  
Mon étonnement est extrême  
Que pour rien Jupiter ait élevé cela. »

*Le Moucheron et les trois Dogues* d'Aubert n'est qu'une imitation grossière de la belle fable de La Fontaine , intitulée : *le Lion et le Moucheron*.

« Va-t-en , chétif insecte , excrément de la terre ! »  
C'est en ces mots que le Lion  
Parlait un jour au Moucheron ;  
L'autre lui déclara la guerre.

Aubert commence plus froidement :

Un Moucheron eut autrefois l'audace  
De déclarer la guerre à trois Dogues puissans.

On lit dans La Fontaine cette belle description :

A peine il achevait ces mots  
Que lui-même il sonna la charge ,  
Fut le trompette et le héros.

Dès l'abord il se met au large ,  
Puis prend son temps , fond sur le cou  
Du Lion , qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume et son œil étincelle ;  
Il rugit : on se cache , on tremble à l'environ ,  
Et cette alarme universelle  
Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Aubert a voulu imiter La Fontaine : mais voyez  
à quel point il est resté inférieur !

L'insecte prend son temps. L'attaque est vive et prompte ;  
Et nouvel Alexandre , il vole en un instant  
De l'un à l'autre combattant.

L'ennemi , qu'une telle guerre  
Outrageait , rendait furieux ,  
Au lieu de mépriser cette tête légère ,  
S'abandonne aux transports d'un courroux sérieux.

Voilà nos Dogues en défense ,  
Allant , venant , faisant maint et maint saut.

Le Moucheron les pique et s'envole aussitôt.  
Chacun d'eux tour à tour aboie et puis s'élance ;  
Mais son agilité les met tous en défaut.

Dardenne a cru qu'il avait trouvé le secret de  
La Fontaine , et qu'en enjambant ses vers l'un sur  
l'autre , comme le *Bonhomme* se permet de les en-  
jamber quelquefois , il allait imiter son style au  
point de s'y méprendre. Enchanté de sa décou-  
verte , il se croit obligé de la révéler dans son

Discours préliminaire ; il fait un précepte de cet enjambement , et cite à l'appui de son opinion plusieurs passages de notre divin fablier, *qui affecte*, dit-il , *de transporter dans un demi-vers qui suit le sens qu'il aurait pu renfermer aisément dans le vers qui précède*. Ainsi , dans la fable de *l'Ivrogne et de sa Femme*, on lit :

Je ne dis rien que je n'appuie  
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus , etc.

Dans celle du *Lièvre et de la Tortue*, le Lièvre

Croit qu'il y va de son honneur  
De partir tard. Il broute , il se repose ,  
Il s'amuse à toute autre chose  
Qu'à la gageure. A la fin , quand il vit , etc.

« La Fontaine, ajoute-t-il, a peu de fables où l'on ne pût trouver de pareils exemples. »

Voilà donc le pauvre Dardenne tout occupé à profiter d'une découverte si neuve ; il se fait un devoir scrupuleux de marcher sur les traces de son devancier, et il n'est jamais plus satisfait de lui-même que quand ses fables offrent à son oreille quelques exemples de ces précieux enjambemens qui , selon lui , sont des coups de maître. Voyez le début de sa fable de *l'Arbalète* :

Dans la prairie, un jour de fête ,  
Les bergers du hameau voisin  
S'étaient rendus. Au jeu de l'arbalète  
Tous s'exerçaient. Au haut d'un pin  
Le but fut mis. Une foule empressée, etc.

La fable des *Filets* commence ainsi :

Au moment que la nuit au jour cédait la place ,  
Un oiseleur, aidé de deux valets ,  
Portant son attirail de chasse ,  
L'un les appaux , et l'autre les filets ,  
Marchait devant. Le plaisir qu'il s'apprête  
Déjà l'enchanté. Au sein de la plaine il s'arrête, etc.

Ailleurs, un Papillon attiré par une rose nouvelle

Rôle à l'entour, admire sa hauteur,  
Son vif éclat. Frappé de son odeur,  
Il en approche.....

Un autre fabuliste a conseillé à ceux qui veulent approcher du style de La Fontaine de lire comme lui Rabelais et Marot, et d'aller chercher dans ces auteurs l'équivalent de ce qu'il y a trouvé. Là-dessus voilà notre fabuliste en quête. Veut-il peindre un chat qui guette un oiseau, il dit :

Vois-tu sur le pavé ce *tord-col*, ce mitis

Qui dort d'un œil, de l'autre cherche à nuire ?

Cette expression de *tord-col* est familière à Rabelais quand il parle des moines.

S'agit-il d'un agonisant qui recommande à son héritier de plaider contre un sien voisin après son décès ,

La Mort lui dit : « Tu quittes donc la vie,  
Vieux *Chicanoux* , sans quitter les procès ! »

*Chicanoux* est le nom que Rabelais donne aux sergens et aux huissiers.

Je ne cite ces divers exemples que pour prouver combien il est difficile d'imiter le *Bonhomme*.

« Avec du génie, a dit Lemonnier, avec une ame grande, élevée et hardie, on fera une belle scène comme Corneille; avec du génie, un cœur tendre et sensible, une oreille délicate, on marchera sur les pas de Racine; avec du génie, du goût et de la patience, on se mettra à côté de Boileau; mais La Fontaine!.... »

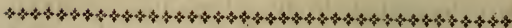
Et quand on pourrait imiter La Fontaine, le devrait-on ? La fable est un pays où l'on ne peut s'enrichir que par des découvertes; et quelles dé-

couvertes fera-t-on , si la crainte de s'égarer fait suivre les chemins battus , si l'on s'arrête dès qu'on n'apercevra plus la trace des devanciers qui n'ont suivi la trace de personne , et qui ont pris des routes différentes ?

La seule règle qu'on puisse donc raisonnablement prescrire aux fabulistes , ainsi qu'à tous les poètes , c'est de n'être point imitateurs , de suivre leur caractère , leur goût naturel . Peut-être seront-ils de mauvais originaux . Eh bien ! qu'en arrivera-t-il ? on les rejettera . Les rejetterait-on moins s'ils étaient des copistes serviles ?







## LETTRE LV.

Lacombe, 21 mai 1815.

IL n'y a qu'un pas du naïf au trivial, Mademoiselle ; et grâce à un goût exquis que La Fontaine a dû sans doute à la lecture des anciens, jamais le *Bonhomme* n'a confondu la naïveté du style avec la grossièreté des expressions. Ses fables sont écrites avec une délicatesse pleine de charme, et ses locutions les plus familières sont toujours avouées par le goût le plus pur. Il y a de la gaieté dans ses apologues ; mais cette gaieté a des bornes : lui-même la définit dans sa préface. « Je n'appelle pas *gaieté*, dit-il, ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toute sorte de sujets, même les plus sérieux. »

Lenoble, dont je vais vous entretenir, entra dans la carrière de l'apologue immédiatement après La Fontaine ; mais ne connaissant pas comme lui la nuance qui sépare le naïf du trivial, il voulut



exciter le rire, et toutes ses fables sont pleines d'expressions que le bon goût désavoue. Ce fabuliste était connu par un ouvrage intitulé *les Pasquinades*. Il paraît que son caractère le portait à la grosse plaisanterie ; ses apologues y ont beaucoup perdu.

Vous ne serez pas fâchée de voir ici de quelle manière Lenoble parle de lui-même et de La Fontaine :

« Il semble, dit-il, qu'il y ait quelque témérité d'oser faire imprimer des fables après celles que feu M. de La Fontaine a données au public. Tout le monde demeure d'accord que cet auteur s'est rendu inimitable dans le tour naïf qu'il a donné à tout ce qui a paru sous son nom. La palme qu'il a remportée dans ce genre d'écrire lui demeurera éternellement, et j'avoue qu'il est fort difficile de se mettre en parallèle avec lui.

» Cependant, si son ingénieuse naïveté l'emporte sur tout ce qu'on a fait jusqu'ici dans ce genre, je puis dire, sans rien ôter à la juste réputation qu'il s'est acquise, qu'il y a quantité de personnes d'un jugement très-solide qui se persuadent que la beauté de celles qu'il nous a données n'ôte rien au goût de celles-ci, dans lesquelles même ils prétendent trouver, en beaucoup d'en-

droits, quelque chose de plus fort, de plus correct, et qui montre plus d'élévation et d'érudition.

» Je n'ose pas me flatter que tout le monde se trouve dans un sentiment pareil touchant ces fables, mais je serai content si l'enjouement de celles que cet agréable homme nous a laissées n'efface point ce qu'on pourra trouver de plaisant dans les miennes. Il a couru trop glorieusement cette carrière, dont il a fait son unique attache, pour croire qu'un homme qui ne s'est pas renfermé dans ce caractère pourra lui disputer une palme qu'on lui a si légitimement donnée; mais je serai assez glorieux si, semblable à ce Salius, que Virgile, dans la course des obsèques d'Anchise, met après Nisus, on disait, en voyant mes fables après celles de M. de La Fontaine :

*Proximus hic, longo sed proximus intervallo;*

c'est-à-dire elles viennent immédiatement après, mais à une grande distance. »

Pour vous donner une idée de la manière de narrer du fabuliste Lenoble, je vous citerai sa première fable; elle est intitulée *le Censeur savetier*, ou *l'Ignorance présomptueuse*.

## LE CENSEUR SAVETIER.

Quand on ne sait pas un métier,  
En vain d'y réussir un fol esprit se flatte.  
Il ne faut pas qu'un Savetier  
Aille plus loin que sa savate.  
O vous donc qui mettez vos plaisirs les plus doux  
A vous ériger en critiques,  
Si vous savez, parlez. Si vous êtes bourriques,  
Voici le conte fait pour vous.

Il y a de la maladresse à avoir placé la morale au commencement de l'apologue. Les deux vers surtout qui sont relatifs au Savetier rappellent tellement l'anecdote qui fait le sujet de la fable, qu'un lecteur instruit la connaît d'avance, et pourrait se dispenser d'aller plus loin.

Autrefois, dans la docte Grèce,  
Mère nourrice des beaux-arts,  
Certain peintre fameux par sa délicatesse,  
Des coups de son pinceau charmait tous les regards.  
D'un dessin bien conduit la noble hardiesse,  
Un ordre merveilleux, un brillant coloris,  
Et le grand goût mêlé de force et de tendresse,  
Qu'il ménageait avec adresse,  
Rendaient tous ses tableaux sans prix.  
Un jour, donnant l'essor à son heureux génie,  
De vingt objets choisis il prit les plus beaux traits,

Et de leur beauté réunie  
En fit une Vénus avec tous ses attraits.  
La grecque nudité, de tout point achevée,  
Étalait d'un beau corps les charmes les plus fins,  
Et seulement sur deux patins  
Le peintre l'avait élevée.  
L'ouvrage ainsi parfait, il voulut des experts  
Sonder les sentimens divers.  
En public le tableau s'expose  
Au goût des délicats censeurs :  
L'un prise l'attitude, et l'autre les couleurs ;  
L'un l'éclat d'un teint vif qui fait pâlir la rose ;  
L'autre d'un œil riant les flatteuses douceurs ;  
Et tandis qu'à son gré chacun la voit et cause,  
D'une natte couvert le peintre exactement  
Remarque tout ce qu'on propose,  
Et juge de leur jugement.  
Un maître Savetier qui, dans la même rue,  
Indiquait les logis aux novices plaideurs,  
Autour de ce tableau voyant cette cohue,  
Y courut, et parmi les autres regardeurs  
Voulut satisfaire sa vue.  
Le compère, d'un air critique et sérieux,  
Sur les riches patins porta d'abord ses yeux,  
Et ne les jugeant pas d'une juste mesure  
Pour le petit pied de Vénus,  
En termes dans son art connus  
En fit, comme docteur, la sévère censure.  
« Bon, disait le peintre caché,  
Le voisin a raison : j'ai sans doute péché.

Sur le fait des *patins* c'est un docteur en *forme*. »

Mais quand il entendit ce maître Savetier

S'écrier, en passant les bornes du métier :

« Cette jambe est trop grêle , il faut qu'on la réforme ;

Ce genou paraît dur, les pieds sont mal tournés.

Quelles fesses, bons dieux ! leur grosseur est énorme.

— Où diable mets-tu là ton nez ?

Dit le peintre, en sortant de derrière sa natte ,

Passe pour les patins , mais apprends désormais

Qu'un Savetier ne doit jamais

Aller plus loin que sa savate. »

Dans cette fable , qui est peut-être la plus correcte de l'auteur, vous avez déjà remarqué son mauvais goût et son rire goguenard. Apparemment cette pièce eut quelque succès, et le fabuliste, dès-lors, s'imagina qu'il devait désormais s'imiter lui-même, et user librement de ces expressions triviales que le goût de La Fontaine avait constamment rejetées. Enivré d'un sot amour-propre, il pensa qu'il pouvait être plus gai que ne l'avait été son prédécesseur, et le voilà formant le projet de refaire une grande partie des fables qui avaient immortalisé le *Bonhomme*. Nous verrons quel fut le succès de cette lutte. Vous présumez sans peine qu'elle n'eut pas l'issue qu'en attendait la vanité du nouveau fabuliste.



## LETTRE LVI.

Lacombe, 23 mai 1815.

C'EST une témérité bien grande, Mademoiselle, que celle d'avoir osé refaire des fables que La Fontaine avait déjà ornées de tous les charmes de son style. Voyons néanmoins si quelque léger mérite peut, sinon justifier, du moins excuser Lenoble. Prenons une fable très-connue de La Fontaine, celle du *Singe et du Chat*, et voyons ensuite de quelle manière Lenoble a traité le même sujet.

Madame de Sévigné, envoyant à sa fille les *Fables* de La Fontaine, encore dans leur nouveauté, lui cite celle-ci, dont elle transcrit les premiers vers, comme un avant-goût du plaisir qu'elle lui promettait à lire le reste. *Cela peint*, lui dit-elle; et en effet cette fable est pleine d'images d'une vérité frappante. La peinture, qui s'est souvent emparée de ce même sujet, n'a rien de plus vrai, de plus fini.

La Fontaine commence par faire connaître ses deux acteurs. Il faut qu'on sache pourquoi le Singe et le Chat se trouvent ici réunis, et que le lecteur connaisse bien le caractère malfaisant de ces animaux.

Bertrand avec Raton, l'un Singe et l'autre Chat,  
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.  
D'animaux malfaisans c'était un très-bon plat :  
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.  
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,  
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage.  
Bertrand dérobaient tout. Raton, de son côté,  
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Voilà les acteurs connus ; voyons-les agir :

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons  
Regardaient rôtir des marrons.  
Les escroquer était une très-bonne affaire.  
Nos galans y voyaient double profit à faire ;  
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.  
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui  
Que tu fasses un coup de maître.  
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître  
Propre à tirer marrons du feu,  
Certes, marrons verraient beau jeu.

Le Singe flatte autant qu'il peut la vanité du Chat, pour le déterminer à une action qui ne lui



assure, à la vérité, aucun profit, mais qui lui promet beaucoup de gloire.

Aussitôt dit que fait. Raton, avec sa patte ,  
D'une manière délicate ,  
Écarte un peu la cendre et retire les doigts ,  
Puis les reporte à plusieurs fois ,  
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ,  
Et cependant Bertrand les croque.

Voilà une peinture achevée. On peut même dire qu'ici la poésie a sur la peinture un avantage marqué; elle montre dix tableaux dans un seul tableau; elle anime la scène, elle donne à ses figures plus que la vie, elle leur imprime le mouvement et l'action.

Une servante vient : adieu mes gens! Raton  
Ne fut pas content, ce dit-on.  
Ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes  
Qui, flattés d'un pareil emploi,  
Vont s'échauder en des provinces  
Pour le profit de quelque roi.

Il est impossible de mieux amener la morale, et de placer après un tableau grotesque une affabulation plus remarquable. Chamfort a cependant trouvé que la moralité de cette fable manque de justesse. Il fallait, suivant lui, en faire surtout

l'application à cette classe nombreuse d'hommes timides et pruden's qui se servent d'un homme moins habile dans les affaires épineuses, dont ils laissent tout le péril, et dont eux-mêmes doivent seuls recueillir tout le fruit.

Lenoble a puisé son sujet à la même source où La Fontaine avait puisé le sien, c'est-à-dire dans Regnier, et il s'est moins écarté que lui de l'original; mais la longueur de son exposition, les détails inutiles dont elle se compose gâtent sa narration, qui aurait paru piquante si elle avait été plus resserrée. La Fontaine s'était contenté de dire :

Une servante vient : adieu nos gens !

et cela suffisait. Lenoble s'empare de cette servante, et lui fait d'abord jouer un rôle principal, ce qui rompt l'unité d'action qui doit régner dans l'apologue.

LE SINGE ET LE CHAT.

Un soir, prêt à souper, je dis à ma servante :

« Margot, prends ces marrons et me les fais rôtir. »

Margot était fort agissante,

Mais d'humeur à se divertir,

Et jamais n'était plus contente

Que quand elle trouvait un moment pour sortir.

Elle prend mes marrons et les met sous la cendre ;

M de charbons à peine eurent-ils un surtout,

Qu'au lieu d'y soigner jusqu'au bout,  
A la porte elle fut se rendre,  
Où Picard, un laquais voisin,  
A peu près de vingt ans, dispos, bien fait, blondin,  
Grand héros parmi les soubrettes,  
A la brune cherchait quelque jeune catin  
Pour l'amuser de ses fleurettes.  
La mienne était juste son fait :  
Causeuse si jamais il en fut dans le monde,  
L'œil fripon, la peau comme un lait,  
Et la gorge élevée en double bosse ronde.  
L'entretien fut bientôt lié ;  
Et tandis que jasaient causeur et babillarde,  
Ma sotte, sans y prendre garde,  
Laissait à l'abandon mon dessert oublié.

Quel préambule inutile et déplacé pour en venir à l'histoire du *Singe et du Chat* ! De quel intérêt sont ici les amours de Margot et de Picard ? Que fait au lecteur le signalement de la cuisinière et du laquais ? Il fallait dire tout simplement que la servante était sortie, et venir tout de suite au fait ; mais Lenoble voulait faire le plaisant. Écoutons la suite de sa narration :

Quand seigneur dort le vassal veille ;  
Et sur ce vieux brocard, mon Singe, adroit et fin ,  
Animal qui fort peu sommeille  
Quand à son appétit s'offre quelque butin ,

Était dans ma cuisine, et voyant ma servante

Absente,

Y méditait quelque larcin.

C'était un franc croqueur de châtaigne rôtie,

Qui, voyant sous le feu mes marrons mitonner,

Ét Margot pour long-temps sortie,

Résolut de se les donner.

Pour accomplir ce qu'il projette,

Il ne restait qu'un point : c'est que, comme autrefois,

En pareille rencontre, il se grilla les doigts,

Il n'osa les tirer sans bâton ni pincette.

En lisant la fable de La Fontaine, on ne peut concevoir que le Chat réponde si facilement à l'invitation du Singe : celui-ci ne lui promet rien, il ne fait que flatter son amour-propre. Il faut que le Chat, ordinairement si rusé, soit tout-à-coup devenu bien bonhomme, pour retirer, l'un après l'autre, tous les marrons du feu, en se brûlant la patte sans dire mot. L'intrigue est mieux conduite dans l'ancien apologue de Regnier que Lenoble a imité. Suivons la fable de ce dernier, et voyons ce que fait le Singe :

Révant donc à cet embarras,

Il vit au coin du feu le plus gros de mes chats

*Roupiller sur son cul*, la paupière entr'ouverte.

Voilà certainement un style que La Fontaine ne connaissait pas.

« Quoi ! tu dors , lui dit-il , compère , alerte ! alerte !

Où donc est cet esprit qui si bien s'appliquait

A déniaiser la cuisinière ?

Tu dors tandis que son caquet

Nous donne une licence entière !

Avant qu'elle soit de retour,

Tâchons de lui jouer d'un tour

Qui de son oubli la punisse.

Tu vois bien ces marrons : tirons-les finement.

Ta patte peut en faire adroitement l'office ;

Prête-la moi pour un moment.

— Moi ! répond le Chat , de ma vie

Je ne croquai marrons ; ce n'est point là mon mets.

— Il est vrai , dit le Singe , mais

Je sais bien que tu meurs d'envie

De gober ce pigeon qui pend à ce crochet.

Tu le guettais tantôt , et tu n'y peux atteindre ;

Mais si tu remplis mon souhait ,

Foi de Singe , d'honneur , je te jure , sans feindre

(Et c'est pour moi le Styx juré),

Que je te le décrocherai.

— Pareille caution veut qu'on la certifie ,

Dit le Chat ; mais l'espoir du pigeon convoité

Et ma malignité

Font qu'à ton serment je me fie.

Voilà ma patte , tiens. » Lors le Singe rusé ,

Serrant entre ses bras ce Chat mal avisé ,

Fait de sa patte une pincette.

Le matou , qui se sent griller ,

Se lamente , gémit ; mais il a beau hurler ,

Le Singe va son train, et peu s'en inquiète.

De ses bras pour tirer son corps,

Le Matou fait en vain tout ce qu'il peut d'efforts.

En vain criant quartier, au Singe il chante injure.

Cet impitoyable larron

Tire, malgré ses cris, jusqu'au dernier marron,

Les épluche, en fait sa pâture,

Puis donne à ce Chat imprudent,

Pour toute récompense, une boîte d'onguent

Pour la brûlure.

Il y a quelques jolis détails dans cette fable ; mais il serait trop long de vous faire remarquer toutes les fautes de goût qui la déparent. Quant à la moralité, que j'omets, elle n'a rien de piquant ; elle a même quelque chose d'odieux. L'auteur loue la prudence du Singe, et invite les hommes à éviter comme lui le mal, quand surtout ils ont été avertis par l'expérience des actions qui peuvent leur nuire ; c'est-à-dire que le fabuliste approuve la malice du Singe, et trouve fort bon qu'il ait tiré les marrons du feu avec la patte du Chat, en martyrisant ce dernier. Ce n'est pas là une moralité, mais une immoralité.



## LETTRE LVII.

Lacombe, 24 mai 1815.

IL est, Mademoiselle, des fables de La Fontaine tellement consacrées par l'admiration du public, qu'on ne peut pardonner à Lenoble d'avoir voulu les traiter à sa manière : celle du *Chêne et du Roseau* est de ce nombre. On ne connaît rien de plus parfait que cet apologue ; il faudrait insister sur chaque mot pour en faire sentir les beautés. Chamfort avoue qu'il n'y en a peut-être pas de plus achevé dans La Fontaine, et affirme qu'à l'époque où cette fable parut il n'y avait rien de ce ton-là dans la langue. Conçoit-on que Lenoble ait pu avoir la pensée de faire mieux. Il aurait dû savoir qu'il y a un beau dans les arts au-delà duquel on ne peut espérer de parvenir. Sa fable du *Chêne et du Roseau*, comparée à celle de La Fontaine, est un chef-d'œuvre de ridicule. En voici le début :



Couché sur les gazons au bord d'une fontaine,  
Tablette et poinçon dans la main,  
J'entendis un superbe Chêne  
Contre un faible Roseau gronder d'un ton hautain ;  
Car grandeur avec petitesse  
Parle peu sans hausser le ton.

Je l'écoute ; et voici comme , dans son jargon ,  
A son voisin rampant s'expliquait sa hauteesse :

« Excrément d'un marais bourbeux  
Que le moindre souffle balotte ,

Girouette rampante au pied rempli de crotte ,  
Petit effronté , petit gueux ,

Dis-moi quel vain orgueil te gonfle la calotte !

Pourquoi te connaissant aussi faible qu'un jonc ,

Oses-tu , bouffi d'insolence ,

Avec la fermeté de mon solide tronc ,

Mettre ta faiblesse en balance ? »

On ne peut soutenir la lecture de pareils vers ;  
et quand on pense que presque toutes les fables de  
Lenoble sont écrites d'un style aussi trivial , on a  
peine à concevoir que ce fabuliste ait pu faire  
quelque chose de bien. Pour terminer cette lettre  
par une citation qui vous laisse de notre auteur  
une idée un peu moins désavantageuse , je vais  
vous faire connaître sa fable de *la Chatte méta-*  
*morphosée en Femme*. Celle que La Fontaine a  
faite sur le même sujet vous est sans doute pré-  
sente : ce n'est pas une de celles qu'il ait le moins

soignées ; mais le sujet en lui-même était bien difficile à traiter.

Un Homme chérissait éperdument sa Chatte ;  
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,  
Qui miaulait d'un ton fort doux.

Il était plus fou que les fous.

Cet Homme donc, par prières, par larmes,  
Par sortilèges et par charmes,  
Fait tant qu'il obtient du destin  
Que sa Chatte, en un beau matin,  
Devînt femme ; et le matin même,  
Maître sot en fait sa moitié :  
Le voilà fou d'amour extrême,  
De fou qu'il était d'amitié.

La Fontaine devait savoir que les lois du destin  
sont irrévocables, et que ni larmes, ni prières, ni  
sortilèges ne peuvent les changer.

Jamais la dame la plus belle  
Ne charma tant son favori,  
Que fait cette épouse nouvelle  
Son hypocondre de mari.  
Il l'amadoué ; elle le flatte,  
Il n'y trouve plus rien de Chatte ;  
Et poussant l'erreur jusqu'au bout,  
La croit femme en tout et partout.

Il n'y a ici erreur ni prévention de la part du  
galant, puisque, grâce au destin, puisque destin

il y a, sa Chatte devait être femme, et l'était réellement. Ce dieu suprême pouvait-il avoir moins fait pour elle que le sorcier des Indes, qui, à la prière d'un bramin, changea certaine Souris en fille ?

Et telle, et si gentille,

et si fort du goût du Bonhomme, qui parle comme témoin du miracle,

Que le fils de Priam pour elle aurait tenté  
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.

Terminons la fable de La Fontaine qui nous occupe avant de passer à celle de Lenoble.

Lorsque quelques Souris qui rongeaient de la natte  
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.

Aussitôt la femme est sur pieds.

Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, Femme d'être en posture.

Pour cette fois elle accourut à point ;

Car ayant changé de figure,

Les Souris ne la craignaient point.

Ce lui fut toujours une amorce,

Tant le naturel a de force.

Il se moque de tout. Certain âge accompli,

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

« D'abord, remarque Rivarol, *manquer son*

*aventure pour manquer son coup* n'est point français ; et secondement, voilà les Souris , qui , à leur tour, justifient le mari , *poussant* , comme lui , *l'erreur jusqu'au bout*, sans que leur instinct naturel , qui devait être plus clairvoyant que sa passion , les avertît de se tenir en défiance. »

Voici la fable de Lenoble. Vous y remarquerez sans doute quelques longueurs , des locutions grossières et triviales , des détails tout-à-fait ignobles ; mais la fin de l'apologue ne vous paraîtra pas dépourvue de mérite.

#### LA CHATTE FEMME.

Aimer les animaux passe presque en coutume.

Combien de belles voyons-nous

S'attacher aux oiseaux, aux guenons, aux matous ,

L'une au poil, et l'autre à la plume !

L'une d'un petit chien de mets friands nourri

Fait son unique favori ,

Le tient sur ses genoux, le caresse, le baise ;

Et par un privilège envié des galans ,

Pour le coucher plus à son aise ,

N'entre point en son lit sans le mettre dedans.

L'autre, faisant d'un chat son menin de ruelle ,

Se plaît à lui passer la main le long du dos.

Or, de cet amour d'animaux

Était fort entiché certain Jean de Nivelles ,

Dont je vais vous conter le cas.

Entre une douzaine de chats

Qui souvent sur son toit faisaient de la musique ,  
Une Chatte aux yeux verts tels que les eut Pallas ,

Si l'on en croit un chantre antique ,  
Chatte à poil gris et noir, à pattes de velours ,  
Fut le risible objet de ses folles amours.

« De l'amour?—Oui, vous dis-je.—Au diantre soit la bête !

Mais de quoi nul mortel n'aurait pu s'aviser,

C'est que le fat se mit en tête

De l'épouser.

Jusqu'à l'extrémité c'était pousser la chose ;

Et pour donner succès à ce projet si fou ,

Il fallait que le Ciel fit la métamorphose

Ou de la Chatte en femme , ou de l'homme en matou.

Des dieux du temps jadis le cœur était traitable ,

Tout autant qu'on le peut sur le fait de l'amour ;

Surtout dame Vénus l'avait fort charitable ,

Pourvu qu'une offrande agréable

A ce qu'on demandait donnât le joli tour.

Notre homme savait le grimoire ,

Et de tant de présens accompagna ses vœux ,

Que Vénus , pour le rendre heureux ,

Fit de la Chatte grise et noire

Une jeune dondon blanche comme l'ivoire.

Quel succès ! quel plaisir ! qu'il est content , le fat !

Entre les deux futurs se règlent toutes choses ,

Et le notaire Arthus , mandé pour le contrat ,

En beau papier de timbre en minute les clauses ;

On le signe. Au temple on se rend ,

Où Minette à l'Homme est unie ,  
Et de-là chez l'époux se rend la compagnie ,  
Où repas splendide l'attend ,  
Lardé d'un concert magnifique  
De chats , de chattes , de chatons ,  
Qui , mêlant leurs différens tons ,  
Des opéras nouveaux égalaient la musique.

Après le concert vint le bal ;  
Et la plus grosse foule étant congédiée ,  
On mit la jeune mariée  
A côté de l'époux dans le lit nuptial.  
Qui pourrait exprimer la douceur des caresses  
De ces deux amans satisfaits !

Mais à peine l'époux , au gré de ses souhaits ,  
Lui faisait-il sentir ses premières tendresses ,  
Que la belle , prêtant l'oreille à quelque bruit ,  
Ouït

Qu'une souris croquait un reste de noisette.

Elle tressaille , et son époux ,  
En l'embrassant , lui dit : « Va , ce n'est rien , Minette.  
—Comment ! rien , lui dit-elle. O Dieu ! vous moquez-vous ?  
C'est la souris ! dans peu je la garantis prise. »

Et s'arrachant d'entre ses bras ,  
Du haut en bas du lit elle saute en chemise ,  
Et court où la souris faisait tout son fracas.

En vain son mari la rappelle  
Par ses prières et ses cris ,  
Elle se campe en sentinelle ,  
Le nez au trou de la souris.  
Enfin , las et chagrin d'une telle aventure ,

Et ne pouvant la mettre au lit,  
Le mari confus, interdit :  
« On peut bien changer de figure,  
Dit-il, mais non pas de nature. »







## LETTRE LVIII.

Lacombe , 25 mai 1815.

Non loin de la maison de campagne que j'habite, Mademoiselle, est un ruisseau qui descend des montagnes, et dont les bords sauvages sont ombragés de chênes, de pins, d'yeuses et de touffes de bruyère. En remontant le long de ces bords, on arrive dans un vallon étroit, où le paysage est fort pittoresque. Du sommet escarpé d'un roc, se précipite l'onde. Au-dessous, un autre rocher, creusé en coquille, la reçoit et la fait tomber en écume sur un autre rocher. On dirait que l'art à grands frais a construit un ouvrage sorti des mains de la sauvage nature. Au-dessus des rochers d'où l'eau se précipite en murmurant, s'élèvent des pins audacieux qui animent et agrandissent la scène. Je suis venu aujourd'hui me promener dans ce lieu solitaire qui porte le nom de *Cascatelle*.

C'est là que je trouve le calme le plus profond, dans un moment où la France entière est dans l'agi-

tation et dans les alarmes. C'est là que je me réfugie pour y rêver plus librement, dans l'attente des grands événemens qui se préparent. Dans l'impuissance où je suis d'exprimer trop ouvertement les sentimens dont je suis pénétré, j'invoque quelquefois la muse de l'apologue, et voici quelques-unes des fables qui m'ont été dernièrement inspirées par les circonstances présentes.

## LE CORMORAN.

Sur les bords d'un vivier limpide  
Se promenait un Cormoran.  
Les poissons, nation timide,  
Se taisaient devant leur tyran.  
« Messieurs, parlez, je vous en prie,  
Que j'entende votre caquet.  
Serez-vous donc toute la vie  
Un peuple stupide et muet ?  
Parlez, Messieurs, je fais silence.  
Que l'un de vous dise un seul mot,  
Et ma bienveillance aussitôt  
Lui décerne une récompense. »  
Une Hirondelle l'entendit,  
Et pour les poissons répondit :  
« Qu'exiges-tu, tyran farouche,  
De ce peuple muet d'effroi ?  
Il n'est que trop heureux pour toi  
Que la peur lui ferme la bouche. »

## LA GRENOUILLE ET LA RAINETTE.

Dans un ruisseau qui tombait d'un rocher,  
Et que bordait une mousse touffue ,  
Une Grenouille un jour vint se cacher  
Loin du marais qu'ensanglantait la Grue.  
Une Rainette, apprenant sa venue,  
Lui rend visite, et lui dit : « Quel dessein  
Vous a conduite en ce désert lointain ?  
Tandis qu'ici je végète inconnue ,  
La Renommée annonce que Jupin  
Vous favorise , et qu'il vient à la fin  
De vous donner un roi qui se remue.  
— Il se remue un peu plus qu'il ne faut ,  
Répondit-elle en soupirant tout haut.  
Pour parler net, il nous croque, il nous tue ;  
Nous avaler est son premier besoin.  
Heureux qui peut s'en aller vivre au loin.  
— Quoi ! se peut-il ?... Vous avez, j'imagine ,  
Déjà proscrit cet oiseau de rapine ;  
Déjà vos cris ont fixé l'œil des dieux  
Sur ce tyran , sur ce monstre odieux.  
— N'en doutez point : nos cris percent la nue ;  
Jupin en a la cervelle rompue.  
Mais tous ces vœux par l'intérêt dictés ,  
Méritons-nous de les voir écoutés ?  
Le grand Jupin ( on ne m'a jamais crue ),  
Pour nos péchés nous envoya la Grue.  
Quel serait donc notre affreux châtiment  
Si nous voulions un autre changement !

— Crainte frivole!... Un repentir sincère  
Peut vous sauver : Jupin agit en père.  
Ce dieu fléchi peut-être en ce moment,  
De sa colère a brisé l'instrument.

Le Dieu du ciel (une voix nous le crie)  
Veille sur nous ; mais il veut qu'on le prie. »

## LE SCARABÉE ET LE GRILLON.

Un assez gros Scarabée,  
Celui qu'on nomme *Typhon*,  
Allié du Hanneton,  
Un soir, à la dérobee,  
Se rendit chez le Grillon.  
« Sais-tu bien ce qui m'amène ?  
Du despote de la plaine  
Les ordres te sont connus.  
Sa volonté souveraine  
Exile de son domaine  
Tous les animaux cornus.  
Voyant ses longues oreilles  
En tout aux cornes pareilles,  
Le Lièvre inquiet a fui.  
Moi, je pars dès aujourd'hui,  
Pour peu que tu me conseilles  
De déloger comme lui.  
— Fi ! tu n'es qu'un Scarabée.  
Peux-tu, sans honte, avoir peur ?  
— Sur mon front, j'ai, par malheur,  
Une corne recourbée ;

Je crains de l'inquisiteur

Le regard accusateur.

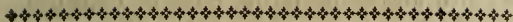
— Cette arme-là ne peut nuire ;

C'est une corne pour rire.

— Oui ; j'en conviens ; mais tu sais

Qu'un tyran ne rit jamais . »





LETTRE LIX.

Lacombe, 26 mai 1815.

RIEN, Mademoiselle, n'avait mieux prouvé la supériorité de La Fontaine dans le genre de l'apologue que les efforts infructueux qu'avait faits Lenoble pour l'égaliser, en remaniant les sujets que le Bonhomme avait déjà traités avec tant de charme. *Boursault*, dans sa comédie d'*Esopé à la cour*, s'était aussi exercé à faire parler les animaux, et grâce au prestige de la scène et à celui du débit, ses apologues avaient été supportés; mais la lecture les fit déchoir; et la comparaison qu'on en fit avec ceux de La Fontaine, assura à ce dernier le surnom d'*inimitable* qui ne lui a plus été disputé.

Je me souviens d'avoir vu jouer à *Monvel* le rôle d'*Esope* à la cour avec une grande perfection. Il débitait les fables de *Boursault* avec tant d'art, qu'il en masquait tous les défauts. Chacun les eût

prises pour des chefs-d'œuvre. Dans le fait, elles ont bien plus de mérite que celles de *Lenoble*. La fréquentation des grands avait donné à *Boursault* une pureté de goût que *Lenoble* n'avait pas. La pièce d'*Esope à la cour* est fort bien versifiée. Quant à ses *fables*, on ne peut pas dire qu'elles soient dépourvues de grâces. Malheureusement celles de La Fontaine les ont éclipsées. C'est une destinée qu'elles ont partagée et qu'elles partageront avec beaucoup d'autres.

La Fontaine avait imité de Phèdre une fable dirigée contre ceux qui poussent l'ingratitude jusqu'à nuire à leurs bienfaiteurs, à l'aide même de leurs bienfaits. Voici cette fable :

LA FORÊT ET LE BUCHERON.

Un Bûcheron venait de rompre ou d'égarer  
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.  
Cette perte ne put sitôt se réparer  
Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.  
L'Homme enfin la prie humblement  
De lui laisser tout doucement  
Emporter une unique branche,  
Afin de faire un autre manche ;  
Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;  
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin  
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.



L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes :

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :

Le misérable ne s'en sert

Qu'à dépouiller sa bienfaitrice

De ses principaux ornemens.

Elle gémit à tous momens.

Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs ;

On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.

Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages

Soient exposés à ces outrages,

Qui ne se plaindrait là-dessus ?

Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode ,

L'ingratitude et ses abus

N'en seront pas moins à la mode.

Boursault a imité la même fable , et je ne puis mieux vous faire connaître la manière de cet auteur qu'en mettant sous vos yeux son imitation , que vous pourrez comparer avec celle de La Fontaine :

LA FORÊT ET LE PAYSAN.

Dans une Forêt spacieuse

Où l'on goûtait à l'ombre un plaisir assez doux ,

D'une voix artificieuse

Un Paysan malin (ils le sont presque tous).

La pria de souffrir qu'il en prît une branche ,

Afin qu'à sa cognée il pût donner un manche.

Il n'est rien de si beau que de faire plaisir :  
La Forêt bienfaisante y consentit sans peine ,  
Et lui donna même à choisir  
Du tilleul, du hêtre ou du chêne.  
Un cormier vieux et dur se trouvant là tout prêt ,  
Il en prend un morceau, le façonne, l'ajuste ;  
Puis, d'un bras nerveux et robuste ,  
Il se met en devoir d'abattre la Forêt.  
Surprise de voir l'infidèle  
Répondre à sa bonté par un si grand forfait :  
« Ah ! malheureux , s'écria-t-elle ,  
Quel usage fais-tu du bien que je t'ai fait ?  
Après cette noirceur es-tu digne de vivre ? »  
Mais le Manant , sourd à ses cris ,  
Avec brutalité s'obstinait à poursuivre.  
« Quoi que fasse l'ingrat , je mérite encor pis ,  
Dit la triste Forêt , se voyant dédaignée :  
Pourquoi l'ai-je obligé contre mes intérêts ?  
Ne sais-je pas qu'une cognée  
Est par tous les cantons la terreur des forêts ?  
Je l'ai moi seule mis en état de me nuire.  
Quand il en était temps , il fallait le prévoir.  
Qui par ses ennemis s'est pu laisser séduire ,  
Mérite tous les maux qu'il en peut recevoir. »

Ce qui donne à l'apologue de La Fontaine une supériorité marquée sur celui de *Boursault*, c'est la douce sensibilité qui y règne, et cet intérêt touchant que le poète montre en faveur des ombrages

de la Forêt, que le Bûcheron impitoyable va anéantir. L'ingrat avait promis de laisser debout maint chêne et maint sapin ,

Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.

C'est cette promesse qui avait séduit la Forêt. Quand le Bûcheron l'a dévastée, le poète en vient à la moralité. Il s'écrie : Voilà le train du monde ! On n'y voit que des ingrats ; et il ajoute :

Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages  
Soient exposés à ces outrages ,  
Qui ne se plaindrait là-dessus ?

On a bien eu raison de dire que *La Fontaine* est le premier séduit par les peintures qu'il nous fait. S'il raconte, il est persuadé ; s'il peint, il a vu. Ce n'est pas un conteur qui plaisante ; c'est un témoin présent à l'action , et qui veut vous y rendre présent vous-même. Ici les coups de la cognée du Bûcheron semblent retentir encore à son oreille ; il voit tomber ces chênes vénérables , que le perfide avait promis d'épargner. Il entend les gémissemens de la Forêt indignée. Il gémit lui-même avec une bonne foi qui attendrit le lecteur le plus insensible.

Me voilà entraîné par mon admiration pour La Fontaine, au point d'oublier que c'est de Bour-sault que je dois aujourd'hui vous entretenir. Re-venons à l'auteur d'*Esope à la cour* qui, je le répète, n'est pas sans mérite, et terminons cette lettre par une petite fable qui lui soit propre.

L'EMPEREUR ET LE COURTISAN.

L'empereur Sigismond passant une rivière  
Avec nombre de courtisans ,  
Le coursier qu'il montait lâcha de l'eau dedans  
D'une impétueuse manière.  
Prodige ! un Courtisan qui n'était point flatteur  
Dit que cet animal imitait l'Empereur,  
Ce qui mit ce grand prince en un courroux extrême.  
« Quel rapport trouvez-vous entre un cheval et moi ?  
En quoi lui ressemblé-je ? Expliquez-vous. — En quoi ?  
C'est qu'il répand de l'eau comme vous dans l'eau même.  
Ceux sur qui tous les jours vous versez vos bienfaits  
Semblent être accablés sous ce précieux faix.  
Ils en sont si chargés qu'ils n'en savent que faire ,  
Pendant que tant de malheureux  
A qui votre bonté serait si nécessaire ,  
Avec un zèle égal n'attirent rien sur eux.  
— J'ai tort, dit l'Empereur, d'en user de la sorte.  
Cet avis est utile, et je veux m'en servir.  
Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'emporte,  
Je veux les contenter, et non les assouvir.

En suivant des conseils aussi bons que les vôtres ,  
Mes bienfaits partagés deviendront plus communs.

J'en veux faire un peu moins aux uns ,  
Pour en faire un peu plus aux autres . »





## LETTRE LX.

Lacombe, 27 mai 1815.

Vous savez , Mademoiselle , combien La Fontaine était insouciant pour tout ce qui concerne les biens de la fortune : Boursault ne l'était pas moins. L'incertitude de l'avenir était pour eux un motif de ne s'occuper que du présent. Je ne suis donc pas étonné qu'ils aient traité l'un et l'autre deux sujets qui peignent parfaitement leur poétique insouciance. L'un de ces sujets est *le Vieillard et l'Ane* , l'autre est le *Charlatan*.

Voyons de quelle manière les a traités Boursault. Voici d'abord sa fable intitulée *le Paysan et l'Ane* :

Un Baudet de bon sens ( supposé qu'il en soit ) ,  
Chancelant tous les jours sous des charges trop lourdes ,  
S'en plaignit plusieurs fois au Manant qu'il servait ,  
Qui toujours à sa plainte eut les oreilles sourdes.

Un jour étant accablé

Et suant à grosse goutte :

« Fuyons, lui dit son maître inquiet et troublé ,  
J'aperçois des voleurs sur notre même route.

Gagnons le premier hameau,  
Il nous servira d'asile.

— Qu'ai-je à craindre de pis, dit le Grison tranquille,  
A moins qu'on ne veuille ma peau?

Porterai-je avec eux une charge plus forte?

— Non, répondit le Manant.

— Pourquoi donc fuir? que m'importe

Que je serve Pierre ou Jean?

S'il faut avec l'un ou l'autre

Endurer le même mal,

Être leur âne ou le vôtre,

N'est-ce pas un sort égal?»

Voici celle qui a pour titre *le Charlatan et  
l'Ane* :

A Vienne, un Charlatan, médecin empirique,

Promit à l'empereur pour quinze mille francs,

Qu'il se fit avancer en beaux deniers comptans,

De faire parler grec une jeune bourrique,

Et s'il n'en vient à bout au plus tard en dix ans,

Consent d'être pendu dans la place publique.

Ses amis l'ayant trouvé

Au sortir de cette affaire,

Promirent tous un *salve*

A sa fin patibulaire.

« Eh! Messieurs, leur dit-il, n'ayez aucun effroi :



Avant qu'on soit au bout d'un si long intervalle ,  
L'Ane , l'empereur ou moi ,  
Il faut que quelqu'un détaille. »

Que manque-t-il à ces deux tableaux pour avoir toute la perfection que le genre comporte ? Le coloris. Dans *La Fontaine* tous les mots font image , et la peinture est si frappante que l'illusion est complète.

Un Vieillard sur son Ane aperçut en passant

Un pré plein d'herbe et fleurissant ;

Il y lâche sa bête , et le Grison se rue

Au travers de l'herbe menue ,

Se vautrant , grattant et frottant ,

Gambadant , chantant et broutant ,

Et faisant mainte place nette.

L'ennemi vient sur l'entrefaite.

« Fuyons , dit alors le Vieillard.

— Pourquoi ? répondit le Paillard ,

Me fera-t-on porter double bât , double charge ?

— Non pas , dit le Vieillard , qui prit d'abord le large.

— Et que m'importe donc , dit l'Ane , à qui je sois !

Sauvez-vous et me laissez paître.

Notre ennemi c'est notre maître :

Je vous le dis en bon françois. »

L'Ane de *Boursault* a de la rancune contre son maître , il est donc assez naturel qu'il ne veuille

pas s'enfuir avec lui. Son maître était son tyran ; il lui imposait tous les jours des charges trop lourdes , et n'avait aucun égard à ses plaintes. Au moment où les voleurs paraissent , le malheureux Grison pliait sous le faix , et suait à grosses gouttes. L'Ane de La Fontaine , au contraire , refuse de fuir , uniquement parce qu'il se trouve bien. Loin d'avoir à se plaindre de son maître , il lui a des obligations. C'est son maître qui , voyant un pré verdoyant , s'est fait un plaisir de le lâcher lui-même au milieu de l'herbe menue. Il a eu tout le loisir d'y prendre ses ébats , puisqu'il y a fait mainte place nette. Sa sotte réponse à l'arrivée des voleurs n'en est que plus injuste. On ne s'intéresse point au paysan de *Boursault* , tandis que l'on plaint le Vieillard de *La Fontaine* , injustement abandonné par son Ane.

La fable du *Bonhomme* , intitulée : le *Charlatan* , est si agréablement écrite , que je crois vous faire plaisir en la transcrivant ici. Vous la savez sans doute par cœur ; mais vous la relirez avec un vif intérêt.

## LE CHARLATAN.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans.

Cette science , de tout temps ,

Fut en professeurs très-fertile.

Tantôt l'un, en théâtre, affronte l'Achéron,  
Et l'autre affiche par la ville  
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être  
En éloquence si grand maître,  
Qu'il rendrait disert un badaud,  
Un manant, un rustre, un lourdaud.

« Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne.  
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé ;  
Je le rendrai maître passé ,  
Et veux qu'il porte la soutane. »

Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur.

« J'ai, dit-il, en mon écurie  
Un fort beau roussin d'Arcadie ;  
J'en voudrais faire un orateur .

— Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme. »

On lui donna certaine somme.

Il devait, au bout de dix ans ,

Mettre son âne sur les bancs ;

Sinon il consentait d'être , en place publique ,

Guindé , la hart au cou , étranglé court et net ,

Ayant au dos sa rhétorique ,

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

Il voulait l'aller voir, et que , pour un pendu ,

Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance ,

Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance

Un discours où son art fût au long étendu ,

Un discours pathétique , et dont le formulaire

Servît à certains Cicérons

Vulgairement nommés larrons.

L'autre reprit : « Avant l'affaire,

Le roi , l'âne ou moi nous mourrons. »

Il avait raison : c'est folie

De compter sur dix ans de vie.

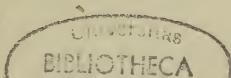
Soyons bien buvans, bien mangeans;

Nous devons à la mort des trois l'un en dix ans.

Cette fable dont je n'ai pas besoin de vous faire remarquer les beautés, a inspiré à Bosquillon un fort joli conte, intitulé : *l'Adroit Esclave* \*. Cet esclave nommé *Frégose*, Génois d'origine, tombé au pouvoir d'un cruel visir, a le malheur de casser un verre en le servant. « Rien que la mort n'était capable d'expier ce forfait. » Dans cette extrémité le pauvre malheureux demande quelque répit, ayant, dit-il, un secret important à révéler; et ce secret, c'est que par attachement pour son maître, il s'était appliqué depuis sa captivité à apprendre à parler à son éléphant.

La nouveauté du fait effarouche d'abord; mais le visir finit par se persuader que la chose, toute merveilleuse qu'elle paraît, peut très-bien cepen-

\* *Poésies anciennes et modernes*, 1781. Deux volumes in-12.



dant avoir lieu , et que le destin réservait sans doute ce rare événement à sa fortune. Comme ici , le professeur demande au moins dix ans , ce qu'on lui accorde , pour conduire son élève en licence ; et de plus il entreprend

De donner en public sa bizarre leçon :

.....

Un jour qu'on en sortait , certain ami fidèle

Demeuré le dernier lui dit confidemment :

« Frégose , as-tu compris de ton engagement

La conséquence naturelle ,

Et du visir trompé le fier ressentiment ?

Ne te souvient-il plus de ce bouc trop crédule

Descendu dans un puits pour se désaltérer ,

Qui fut par le renard traité de ridicule

Pour n'avoir pas prévu l'endroit de s'en tirer ?

— Va , va , j'ai tout prévu , lui répondit Frégose :

Dix ans , à ton avis , sont-ils si peu de chose ?

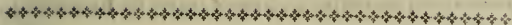
La mort prendra le soin de dégager ma foi

Dans ce délai qu'on donne à mon expérience ,

Et réduira sous sa puissance

L'éléphant , le visir ou moi.





LETTRE LXI.

Lacombe, 28 mai 1815.

Plus il devenait difficile , Mademoiselle , d'égaliser La Fontaine dans le genre de l'apologue , plus la gloire d'y parvenir tentait l'orgueil de ceux à qui l'art d'écrire était familier. *Lamotte* jouissait alors d'une grande réputation comme prosateur , et s'efforçait d'en acquérir une égale comme poète. Né avec un tact d'une finesse extrême , et avec une pénétration rapide , il atteignait à tout par les calculs de l'esprit , par la justesse des combinaisons ; et la netteté de ses connaissances fortifiait encore ce qu'il avait reçu de la nature. Tous ses écrits en prose caractérisent le logicien exact , le moraliste intelligent , le dissertateur instruit ; et cela sans effort , sans contrainte : ce qui prouve que , dans ce genre , il était vraiment original. Tous ses discours préliminaires réunissent l'élégance à l'érudition. C'est là qu'il est maître de sa matière , qu'il se joue

avec elle , et qu'il distribue d'une main sage les ornemens convenables à chaque sujet. Si Lamotte ne se fût pas constamment appliqué à contrarier le mouvement de son génie , s'il n'eût voulu être poète , sa réputation se fût plus solidement établie , et la postérité l'eût regardé peut-être comme un des meilleurs écrivains de son siècle.

C'est avec sa philosophie qu'il a fait des odes bien pensées , pleines de choses , hérissées de raison , mais dénuées d'ame et d'harmonie. C'est avec sa philosophie qu'il a mutilé , travesti , défiguré l'Iliade , et que d'un chêne immense il a fait un arbre nain. C'est avec sa philosophie qu'il a composé ces églogues si peu champêtres où des bergers, au lieu de parler la langue du sentiment , parlent le vain jargon de la métaphysique. C'est enfin avec cette philosophie meurtrière , destructive et glaciale , quand elle n'est pas réchauffée par le feu poétique , qu'il a travaillé ces fables si péniblement rimées , où l'on voit à chaque instant l'allure contrainte d'un homme qui lutte contre lui-même , arme l'esprit contre l'esprit , croit être simple , quand avec bien de la peine il a combiné les moyens de l'être , et se figure qu'on parvient à la naïveté lorsqu'on en a scruté les causes.

On ne peut cependant pas lui refuser la richesse



de l'invention , la variété des sujets , la pureté de la morale ; mais on ne trouve presque jamais dans ses fables ce je ne sais quoi qui attire et persuade , ce style qui fait d'autant plus de plaisir qu'il paraît avoir moins coûté , le choix des plaisanteries ( toujours mauvaises quand on les cherche ) ; en un mot , ce sentiment exquis et indéfinissable , qui des détails se communique à l'ensemble , y répand de l'intérêt , et anime toute la masse d'un ouvrage.

La Fontaine écrivait par inspiration , Lamotte avec projet. L'un, toujours caressé par les grâces, n'a jamais l'air de s'en douter. L'autre les provoque, et les effarouche. L'un est un *bon homme*, dont la première intention fut de s'amuser lui-même ; l'autre un bel esprit ambitieux, qui se tourmente pour amuser les autres. La Fontaine est commandé par la gaieté , Lamotte se la commande.

Un des défauts les plus frappans de ses fables , c'est la pompe sentencieuse et doctorale dont elles sont précédées. Une fable de six lignes a souvent un avant-propos de cinquante. Après les dogmes prolixes de l'académicien , l'Ane , le Rat ou le Lapin n'ont pas bonne grâce à débiter les leurs. L'esprit est fatigué , l'intérêt refroidi. Le fabuliste a manqué son but.

Ces remarques servent à prouver que tout l'esprit

possible est en pure perte sans le talent naturel. Ce ne sont point les réflexions fines et profondes, les vues nouvelles, l'analyse détaillée des objets, les connaissances multipliées et rangées avec ordre, qui font seules le succès des ouvrages en vers. Il faut encore, il faut avant tout, qu'on y retrouve le coloris qui leur est propre; le coloris, partie constitutive du poète, et la seule peut-être qui lui assure l'immortalité.

J'ai dit qu'on ne pouvait refuser à Lamotte la richesse de l'invention. Il avait senti que, pour être lu après La Fontaine, il fallait traiter des sujets nouveaux; et en cela, il avait calculé juste. Aussi, dans son discours préliminaire, se hâte-t-il de s'annoncer comme inventeur.

« N'y aurait-il pas quelque justice, dit-il, à me compter, en compensation des beautés qui me manquent, le mérite de l'invention que mon prédécesseur ne s'est pas proposé? Il a donné aux fables anciennes des agrémens tout nouveaux, et si précieux, qu'on ne sait le plus souvent auquel on doit le plus, de l'inventeur ou de l'imitateur. Les embellissemens l'emportent quelquefois de beaucoup sur le fonds, quelque ingénieux qu'il puisse être; mais enfin ce fonds n'est pas à lui. Son esprit n'avait pour ainsi dire qu'une affaire, et débar-

rassé du soin de l'invention principale , il s'épuisait tout entier sur les ornemens qui ne sont que les inventions accessoires. Pour moi ( ceci doit m'attirer quelque indulgence ) , je me suis proposé des vérités nouvelles. A huit ou dix idées près , qui ne m'appartiennent que par des additions , ou par l'usage moral que j'en fais , il a fallu inventer les fables pour exprimer mes vérités , il a fallu , enfin , être tout à la fois l'Esopé et le La Fontaine. C'en était sans doute trop pour moi. Il ne serait pas juste d'exiger que j'égualasse ni l'un ni l'autre ; et le public doit être assez content, ce me semble , s'il ne me trouve pas trop loin des deux. »

Les fables de Lamotte , méritant un examen particulier , je me propose d'en faire le sujet des cinq ou six lettres suivantes. Puissé-je réussir toujours à occuper agréablement vos loisirs !





## LETTRE LXII.

Lacombe, 2 juin 1815.

AVANT d'examiner les apologues de Lamotte, arrêtons-nous un moment, Mademoiselle, aux préceptes qu'il a donnés sur le genre de la fable, dans son Discours préliminaire.

- Un philosophe tel que lui devait chercher d'abord à définir la fable, et c'est en effet la première tâche qu'il s'est imposée; mais la définition qu'il nous en donne est-elle bien juste? Ne laisse-t-elle rien à désirer?

Si on dit avec Lamotte, que la *fable est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action*, cette définition ne conviendra point aux fables dépourvues d'action, et dans lesquelles tout se passe en dialogue. Elle ne pourra s'appliquer aux fables qui n'offrent aucun sens allégorique. Pour conserver la définition de Lamotte, il faudrait retrancher du recueil de La Fontaine, la fable de l'*Homme*

*et son Image, celle de Socrate qui se bâtit une maison, celle de Simonide préservé par les dieux, etc.,* parce qu'elles ne renferment aucune allégorie. Il faudrait supprimer encore les fables de l'*Homme entre deux âges, du Chat-Huant qui coupe les pieds aux Souris, du Rieur et des Poissons, du Testament expliqué par Esope,* parce que ces fables ne présentent aucune instruction morale; mais ce serait faire trop de sacrifices. Il vaut mieux rejeter la définition de Lamotte; il vaut mieux renoncer à toute définition de la fable, puisqu'on ne voit pas qu'on puisse en donner une définition appropriée à toutes les fables en général, et à chaque fable en particulier.

Suivant Lamotte, *pour faire un bon apologue, il faut d'abord se proposer une vérité morale, la cacher sous l'allégorie d'une image qui ne pèche ni contre la justesse, ni contre l'unité, ni contre la nature; amener ensuite des acteurs que l'on fera parler dans un style familier, mais élégant, simple, mais ingénieux, animé de ce qu'il y a de plus riant et de plus gracieux, en distinguant bien les nuances du riant et du gracieux, du naturel et du naïf.*

Je crois vous avoir déjà fait remarquer que La Fontaine était bien éloigné de suivre le précepte de Lamotte dans la composition de ses fables. Loin de

coudre une action à une vérité morale, il s'occupait d'abord de l'action ou de l'image, et en tirait ensuite les premières conséquences qui se présentaient à son esprit. Si par hasard la moralité lui paraissait nulle, ambiguë, ou trop difficile à déduire, il suivait, disait-il, le précepte d'Horace, qui veut qu'un auteur ne s'opiniâtre ni contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Il abandonnait les moralités du succès desquelles il n'espérait pas bien.

Si Lamotte a suivi une route opposée, s'il a mis en pratique sa théorie, et cherché, avant de nouer l'intrigue de chacune de ses fables, la vérité morale qu'il avait dessein de prouver, je ne m'étonne pas que quelques-uns de ses sujets soient sans intérêt. Je ne sais guère qu'un fabuliste peu connu, et peu digne de l'être, qui ait suivi ponctuellement cette méthode. Il a bâti un recueil de cent fables dont il a puisé, dit-il, les sujets dans les *Sentences de Publius Syrus*, et dans les *Maximes de La Rochefoucault*.

D'après les principes qu'il établit sur la justesse et l'unité de l'image, Lamotte fait le procès à plusieurs fables de La Fontaine. Il prouve que la fable des *Deux Pigeons* est imparfaite, car elle pêche contre l'unité; que celle du *Lion amoureux* est



encore moins bonne, car *l'image entière est vicieuse*. Mais, dit Florian, tout le monde, pour le malheur des définitions et des règles, n'en sait pas moins par cœur l'admirable fable des *Deux Pigeons*; tout le monde n'en répète pas moins souvent les vers du *Lion amoureux* :

Amour, amour, quand tu nous tiens  
On peut bien dire adieu prudence.

Et personne ne se soucie de savoir qu'on peut démontrer rigoureusement que ces deux fables sont contre les règles.

Si on voulait soumettre à un examen philosophique toutes les fictions des poètes, on trouverait presque toujours qu'elles pèchent contre la justesse, ou contre l'unité, ou contre la nature. Les fables mêmes que nous admirons le plus, ne résisteraient pas à cette épreuve. J'ai lu, dans je ne sais quel auteur, que la fable du *Renard et de la Cigogne* est une très-mauvaise fable. Le Renard invite la Cigogne, et lui sert un potage dans une assiette; la Cigogne prend sa revanche, et lui sert un hachis dans une bouteille. La nature de ce dîner, et surtout l'assiette et la bouteille paraissent à l'auteur une fiction outrée. « Voilà, dit-il, les vivres et les meubles de l'homme dans la cuisine des animaux,



il n'y a plus de vraisemblance. » Si ce transport des choses humaines aux animaux n'était qu'un accessoire, il ne serait pas condamnable ; au contraire, les dénominations humaines sont agréables et même utiles. Elles avertissent le lecteur que c'est lui-même qu'il doit voir dans les animaux. Mais sans l'assiette et la bouteille, il n'y avait plus de fable ; et ces meubles déplacés en sont la substance.

Lamotte lui-même, tout philosophe qu'il était, a certaines fictions qui paraissent assez absurdes. Sa fable intitulée *le Lion, le Renard et le Rat*, est de ce nombre. Le Lion ayant vaincu le tigre, le Renard est envoyé pour le complimenter. Sa harangue déplaît au Rat, qui se trouve insulté par une expression de l'orateur. Le Lion, pour récompenser ce dernier, lui fait expédier une ordonnance en parchemin sur son trésor, payable à certaine échéance ; mais le Rat, qui veut se venger du Renard, mange l'ordonnance, et réduit ainsi le bienfait du Lion à rien. Sont-ce là des aventures possibles entre animaux ? On peut dire de ces fables :

Ce sont des faussetés, et non des fictions.

\*\*\*\*\*  
LETTRE LXIII.

Lacombe, 4 juin 1815:

LE seul mot de fable, Mademoiselle, semble réveiller dans l'esprit l'idée des animaux parlans. La Fontaine dit :

Grâce aux filles de mémoire ,  
J'ai chanté les *animaux*,  
Peut-être d'autres héros  
M'auraient acquis moins de gloire.

Un fabuliste moderne, Florian, commence une de ses fables par ces vers :

Avec les animaux je veux passer ma vie :  
Ils sont si bonne compagnie !

Lamotte, dans le prologue qui est à la tête de sa seconde fable, s'exprime ainsi :

Les animaux tiennent école :

Docteurs régens et docteurs agrégés ,  
 Ornés de leur fourrure et par ordre rangés ,  
 Tour à tour pour instruire y prennent la parole ;  
 Chacun a son système à donner sur les mœurs.  
 De quelque point chaque espèce est l'arbitre ;  
 Tout y régente , et c'est là qu'à bon titre  
 Les ânes même sont docteurs.

Les animaux sont donc les acteurs les plus naturels de la fable. Nous avons beaucoup de dispositions à nous prêter là-dessus à la fiction. Quand les actions des animaux sont bien vraies , les sentimens et les discours qu'on leur prête nous le paraissent aussi ; il nous semble qu'on n'a fait , en quelque sorte , que traduire leur langue , et qu'il ne nous manque que de l'entendre pour vérifier tous les jours ce qu'on leur fait dire.

Après les animaux , viennent les plantes. Mais déjà ici l'excès de fiction commence à se faire sentir. Ce n'est qu'avec peine qu'on se prête à l'illusion. La Fontaine a dit cependant :

. . . . . Les arbres et les plantes  
 Sont devenus chez moi créatures parlantes.

Mais remarquez que notre divin fablier n'a qu'une seule fable où deux végétaux s'entretiennent ensemble. C'est celle du *Chêne et du Roseau*. Il

a senti que prêter un langage aux arbres et aux plantes était une licence , et il s'est bien gardé d'en abuser.

C'est une licence bien plus grande encore , que de faire parler les minéraux , ou les ouvrages de l'industrie humaine. Si La Fontaine a rimé la fable du *Pot de terre et du Pot de fer* , c'est uniquement à cause de son antiquité. Non-seulement elle se trouve dans Ésope , mais on la lit encore dans l'Écriture-Sainte. Seulement il eût dû rejeter la fable du *Cierge* , qui se jette dans le feu parce qu'il a vu des tuiles s'y durcir , d'autant plus que c'est exactement le même sujet que celui de l'*Ane chargé d'éponges* qui se jette dans l'eau parce que son confrère , qui était *chargé de sel* , s'est trouvé beaucoup moins chargé au sortir de l'eau. Dans la fable de la *Lime et du Serpent* , quelle nécessité y avait-il que ce fût la Lime qui parlât. Un animal qui eût averti le Serpent rendait la fable naturelle.

Ceux des successeurs de La Fontaine qui , faisant profession à son égard d'une espèce de culte , l'imitent jusque dans ses défauts , s'autorisent de ces deux ou trois exemples pour faire converser ensemble , un chapeau et une pantoufle , un billet de mariage et un billet d'enterrement , deux têtes à perruque , la pelle et les pincettes , les mouchettes

et la chandelle, la serrure et la clef, les pierres d'un bâtiment, etc.

Si toutes ces images nous paraissent hors de la nature, si nous blâmons le fabuliste Aubert de prêter la parole à un chou, et de faire du chou un athée, un esprit fort, si nous ne pouvons nous accoutumer à entendre parler les cierges, les girouettes, les habits et les oreillers, que dirons-nous de Lamotte qui, voulant agrandir l'empire de l'apologue, a donné une existence et accordé la parole à des êtres abstraits, tels que la mémoire, le jugement, l'imagination, la vertu, le talent, la réputation, l'opinion, et n'a pas craint de composer des fables avec de semblables acteurs! Comme il avait infiniment d'esprit, ses apologues métaphysiques ne sont pas dénués de mérite; mais ils n'en sont pas moins d'une conception vicieuse et d'une lecture pénible. Il paraît cependant que Lamotte en avait une idée bien avantageuse, et qu'il regardait ces sortes de fables comme son plus beau titre à la gloire. Voici celle qui a pour titre *l'Opinion*. Elle est précédée d'un prologue où perce tout l'amour-propre du poète, et tout l'enthousiasme de l'inventeur.

L'OPINION.

J'implore ton secours, invention divine!

Je ne puis travailler sur d'antiques tableaux.

Si je ne crée, et si je n'imagine,

Je jette de dépit et couleurs et pinceaux.

Les fictions d'autrui n'excitent point ma veine :

Si le fonds n'est à moi j'y bâtis avec peine.

Je craindrais toujours que le dol

Ne m'en dépossédât sous ombre de justice,

Et qu'un jour le maître du sol

N'en revendiquât l'édifice.

Ne brodons point enfin le canevas d'autrui.

Jadis on inventait, inventons aujourd'hui :

Nos pères l'ont bien fait, ne pouvons-nous le faire ?

« Non, me dit-on, les temps en sont passés ;

Il fallait naître aux jours ou d'Ésope ou d'Homère ;

Mais vous venez trop tard ; imitez, c'est assez. »

Je n'en suis point d'avis. Il semble, à ce langage,

Que le monde soit décrépité ;

Qu'il ait tout vu, qu'il ait tout dit.

Il s'en faut bien ; il n'est qu'à la fleur de son âge,

Et c'est trop dire. Il n'a que cinq ou six mille ans.

Or, près des millions d'années

Que vraisemblablement portent ses destinées,

Il ne fait que de naître, et nous sommes enfans.

Il y paraît. Toujours timides,

Nous n'osons avancer, si nous n'avons des guides.

Nous demandons à chaque pas :

« A-t-on été par-là ? — Non. — N'y marchons donc pas. »

Voilà bien le discours d'enfans tels que nous sommes.

Nous serons plus hardis quand nous serons des hommes.

Que de terres encor restent à découvrir !

La fiction surtout est un pays immense.

On ira loin, pourvu qu'on pense.

Les chemins manquent-ils ? c'est à nous d'en ouvrir.

Imaginons des faits, créons des personnages.

Si nous trouvons des critiques sauvages,

Allons toujours, et laissons-les crier.

A l'honneur d'inventer Apollon nous convie,

Et nous sommes, malgré l'envie,

Créateurs de notre métier.

En vertu de ce privilège,

Voici donc de nouveaux acteurs,

Dame Ignorance et son cortège

Paresse, Orgueil. Écoutons ces docteurs :

Ils font déjà gronder tout le peuple critique

Contre un conte métaphysique.

Demoiselle Ignorance était grosse d'enfant.

Demandez-moi qui l'avait abusée :

Je n'en sais rien ; mais on comprend

Qu'abuser l'Ignorance est chose bien aisée.

Elle était grosse enfin ; le dernier mois courait.

Sur cet événement maint oracle à la ronde,

En termes pompeux, déclarait

Qu'elle allait accoucher de la reine du monde,

D'un enfant qui ferait des rois, même des dieux,

Qui réglerait lui seul tous les usages,

Et, si vous voulez encor mieux,

Qui fonderait des écoles de sages.

Le monde désormais verrait tout par ses yeux.

On accouche de peur ; mais la pauvre Ignorance



Accoucha d'admiration.

L'oracle s'accomplit. Comment ? par la puissance  
De demoiselle Opinion.

On fait venir l'Orgueil et la Paresse ,  
Parens de l'Ignorance et de plus ses amis ,  
Et de nommer l'enfant l'honneur leur est remis.  
La marraine l'admire et lui sourit sans cesse ,  
Le parrain gravement le flatte et le caresse ,  
Et, de leur pleine autorité ,  
Ils l'appellent la Vérité.





## LETTRE LXIV.

Lacombe, 5 juin 1815.

QUELQUE bonne opinion que Lamotte eût de ses *acteurs de nouvelle fabrique*, s'il n'eût inventé que des fables aussi abstraites que celle que je vous ai citée; s'il n'eût jamais choisi d'autres personnages que le seigneur *Présent* et le seigneur *Avenir*, je doute, Mademoiselle, que sa réputation comme fabuliste lui eût survécu. Mais il faut dire à sa louange qu'au nombre de ses apologues, il s'en trouve plusieurs où l'homme et les animaux jouent des rôles d'après nature. Ces apologues, dégagés des prologues qui les déparent, font un double honneur au fabuliste. Ils sont bien conçus et bien racontés. Vous lirez avec plaisir la fable du *Caméléon*, aujourd'hui que tant de personnages connus jouent si bien le rôle de *Caméléons politiques*. Deux voyageurs disputent sur la couleur de ce reptile. L'un soutient qu'il est vert,

l'autre qu'il est bleu. Ils choisissent un arbitre, qui leur dit : « Messieurs, soyez d'accord, il n'est ni » bleu ni vert, il est noir. »

« A la chandelle, hier au soir,  
Je l'examinai bien. Je l'ai pris ; il est nôtre ,  
Et je le tiens encor dans mon mouchoir.  
— Non, disent nos mutins. — Non ! je puis vous répondre  
Qu'il est vert, qu'il est bleu. J'y donnerais mon sang.  
— Noir, insiste le juge. » Alors, pour les confondre ,  
Il ouvre le mouchoir, et l'animal sort blanc.  
Voilà trois étonnés, les plaideurs et l'arbitre.

Ne l'étaient-ils pas à bon titre ?

« Allez, enfans, allez, dit le Caméléon,

Vous avez tous tort et raison.

Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les vôtres.

Dites vos jugemens ; mais ne soyez pas fous

Jusqu'à vouloir y soumettre les nôtres :

Tout est caméléon pour vous.

Richer a traité le même sujet, et voici de quelle manière :

#### LE CAMÉLÉON.

La couleur du Caméléon

Fut entre deux quidams un sujet de querelle.

L'un disait : « Il est vert comme une sauterelle.

— Erreur ! je l'ai vu bleu, » reprit son compagnon.

Pendant un tel débat, cet animal protégée

S'offrit à leurs regards de couleur argentée.

Les contestans , remplis d'étonnement,  
 Lui demandent : « Quelle est ta couleur véritable ?  
 — Je n'en ai point, j'en change à tout moment,  
 Répliqua-t-il, en tout semblable  
 A vous autres humains , ainsi que l'on peut voir,  
 A votre habillement tantôt blanc , tantôt noir.  
 Votre esprit est , dit-on , encor plus variable  
 Que votre habit , et jusqu'ici  
 A le bien définir on n'a pas réussi. »

C'est une vérité. L'animal de ma fable  
 Tire bien sa comparaison :  
 L'esprit de l'homme est un caméléon.

Après la jolie fable de La Fontaine , intitulée  
*l'Huître et les Plaideurs*, il était difficile d'en faire  
 une aussi piquante que la sienne sur le même sujet.  
 Lamotte a cependant imaginé celle du *Fromage* ,  
 qui est une des plus remarquables de son recueil.  
 La voici :

#### LE FROMAGE.

Deux Chats avaient pris un fromage ,  
 Et tous deux à l'aubaine avaient un droit égal.  
 Dispute entre eux pour le partage.  
 Qui le fera ? nul n'est assez loyal.  
 Beaucoup de gourmandise et peu de conscience :  
 Témoin leur propre fait , le fromage volé.  
 Ils veulent donc qu'à l'audience

Dame Justice entre eux vide le démêlé.  
Un Singe, maître clerc du bailli du village,  
Et que pour lui-même on prenait  
Quand il mettait parfois sa robe et son bonnet,  
Parut à nos deux Chats tout un aréopage.  
Par-devant don Bertrand le fromage est porté.  
Bertrand s'assied, prend la balance,  
Tousse, crache, impose silence,  
Fait deux parts avec gravité,  
En charge les bassins ; puis , cherchant l'équilibre :  
« Pesons, dit-il, d'un esprit libre ,  
D'une main circonspecte, et vive l'équité !  
Ça, celle-ci me paraît trop pesante. »  
Il en mange un morceau, l'autre pèse à son tour ;  
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.  
Un des bassins n'a plus qu'une légère pente.  
« Bon ! nous sommes contens , donnez , disent les Chats.  
— Si vous êtes contens , justice ne l'est pas,  
Leur dit Bertrand. Race ignorante ,  
Croyez-vous donc qu'on se contente  
De passer comme vous les choses au gros sas ? »  
Et, ce disant, monseigneur se tourmente  
A manger toujours l'excédant ;  
Par équité toujours donne son coup de dent.  
De scrupule en scrupule avançait le fromage.  
Nos plaideurs , enfin, las des frais ,  
Veulent le reste sans partage.  
« Tout beau , leur dit Bertrand , soyez hors de procès.  
Mais le reste , Messieurs , m'appartient comme épice.  
A nous autres aussi nous nous rendons justice.

Allez en paix , et rendez grâce aux dieux.

Le bailli n'eût pas jugé mieux.

On ne peut nier que cette fable ne soit parfaitement écrite. Lamotte n'aurait pas eu autant de détracteurs s'il en avait composé beaucoup de semblables.

Parmi celles qui m'ont fait le plus de plaisir, je ne dois pas omettre l'*Enfant et les Noisettes*. Cette fable qui, du côté de l'invention, a quelque analogie avec *la Belette entrée dans un grenier*, fait sans doute honneur à Lamotte. Je la mets sous vos yeux avec son prologue.

L'ENFANT ET LES NOISETTES.

Que j'aime une image naïve  
Qui soit en apparence une leçon d'enfant ,  
Et qui pour le sage instructive ,  
Renferme un précepte important !  
Les grandes vérités charment sous cette écorce ;  
On ne les attend point , et d'abord on les voit :  
Cette surprise y donne de la force.  
Un exemple , dit-on , eh bien ! exemple soit.  
Philosophiquement , si je vais dire à l'homme :  
Contente-toi de médiocrité ;  
Il ne t'en coûtera le repos ni le somme ,  
Tu l'auras sans difficulté.

Mais par mille projets je te vois agité :

Tes désirs n'ont point de limites,

Toutes fortunes sont à ton gré trop petites ;

Tu veux tout, tout échappe à ton avidité.

Belles leçons ! mais l'homme y bâille.

Que faire pour le réveiller ?

Or, voici comme j'y travaille :

Je lui conte une fable, il cesse de bâiller.

Un jeune enfant, je le tiens d'Épictète,

Moitié gourmand et moitié sot,

Mit la main, un jour, dans un pot

Où logeait mainte figue avec mainte Noisette ;

Il en emplît sa main tant qu'elle en put tenir,

Puis la veut retirer ; mais l'ouverture *étroite*

Ne la laisse point revenir ;

Il ne sait qu'y pleurer. En plainte il se consomme :

Il voulait tout avoir et ne le pouvait pas.

Quelqu'un lui dit, et je le dis à l'homme :

« N'en prends que la moitié, mon enfant, tu l'auras. »

Lamotte fait rimer, dans cette fable, *étroite* avec *noisette*. Cela était permis de son temps. Vous savez que La Fontaine commence ainsi sa fable du *Combat des Rats et des Belettes*.

La nation des Belettes ,

Non plus que celle des Chats ,

Ne veut aucun bien aux Rats ,

Et, sans les portes *étroites*



De leurs habitations ,  
L'animal à longue échine  
En ferait , j'imagine ,  
De grandes destructions.





## LETTRE LXV.

Lacômbes, 6 juin 1815.

J'AI lu ce matin, Mademoiselle, dans le recueil de Lamotte, la jolie fable qui a pour titre *les Poissons et le Feu d'artifice*. Je crois que la belle description que La Fontaine avait faite du feu d'artifice de Vaux, avait naturellement suggéré à Lamotte l'idée de son apologue. Voici de quelle manière s'exprimait le *Bonhomme* au sujet de ce feu :

Je voudrais bien t'écrire en vers  
Tous les artifices divers  
De ce feu le plus beau du monde,  
Et son combat avecque l'onde,  
Et le plaisir des assistans.  
Figure-toi qu'en même temps  
On vit partir mille fusées,  
Qui, par des routes embrasées,  
Se firent toutes dans les airs  
Un chemin tout rempli d'éclairs,

Chassant la nuit, brisant ses voiles.  
As-tu vu tomber des étoiles ?  
Tel est le sillon enflammé  
Ou le trait qui lors est formé.  
Parmi ce spectacle si rare,  
Figure-toi le tintamare,  
Le fracas et les sifflemens  
Qu'on entendait à tous momens.  
De ces colonnes embrasées  
Il renaissait d'autres fusées,  
Ou d'autres formes de pétard,  
Ou quelque autre effet de cet art,  
Et l'on voyait régner la guerre  
Entre ces enfans du tonnerre.  
L'un contre l'autre combattant,  
Voltigeant et pirouettant,  
Faisait un bruit épouvantable,  
C'est-à-dire un bruit agréable.  
Figure-toi que les échos  
N'ont pas un moment de repos,  
Et que le chœur des Néréides  
S'enfuit sous ses grottes humides.  
De ce bruit Neptune étonné  
Eût craint de se voir détrôné,  
Si le monarque de la France  
N'eût rassuré, par sa présence,  
Ce dieu des moites tribunaux  
Qui crut que les dieux infernaux  
Venaient donner des sérénades  
A quelques-unes des Naïades.

Enfin, la peur l'ayant quitté,  
Il salua Sa Majesté.  
Je n'en vis rien, mais il n'importe :  
Le raconter de cette sorte  
Est toujours bon ; et quant à toi,  
Ne t'en fais pas un point de foi.

Après avoir lu cette description poétique, vous  
lirez avec plus de plaisir la fable de Lamotte.

## LES POISSONS ET LE FEU D'ARTIFICE.

Sur la rivière, à la fin d'un beau jour,  
On tirait un feu d'artifice.  
C'est en vain que la nuit croit régner à son tour ;  
Du soleil endormi Vulcain faisait l'office.  
Mille jeux de son art, malgré Phébus absent,  
Firent voir le jour renaissant.  
Au bruit soudain, tout le peuple aquatique  
S'effraie au fond de son manoir.  
L'air tonnant embrasé trouble la république ;  
Ils n'osaient entendre ni voir.  
Malgré cette première transe,  
L'onde les rassurait un peu ;  
Car où serait la vraisemblance  
Que le monde poisson dût périr par le feu ?  
Ils ne sont pas long-temps à le trouver possible.  
La vraisemblance arrive ; et mille serpentaux,  
Vrais foudres à leurs yeux, perçant le fond des eaux,  
Leur portent de la mort la menace terrible.

« Ah ! s'écrièrent-ils , le monde va finir !

( Chacun déjà songe à sa conscience. )

— Nous le méritons bien ; le ciel nous veut punir,

Dit un Brochet. Perfide engeance ,

Sans cesse ici nous nous mangeons :

Moi , mes enfans ; vous , les goujons ,

Et les goujons quelqu'autre espèce.

Malheur aux plus petits , c'est le dîner des gros.

J'en dis ma coulpe et le remords m'en presse.

Nous avons allumé les célestes carreaux.

Retire ta main vengeresse ,

Jupiter, fais-nous grâce , et nous te promettons

De n'être plus inhumains ni gloutons. »

Le feu cessa pendant la repentance ;

La peur s'évanouit et l'appétit revint.

Chacun alors ne se souvint

Que d'aller chercher sa pitance.

Leur vœu d'humanité souffrit bien du déchet :

Le Brochet pénitent déjeuna d'un Brochet.

La fable suivante contient une grande leçon , et le moment présent la rend encore plus remarquable.

#### LES ABEILLES.

Il est bon d'user de clémence :

C'est le plus beau fleuron de la toute-puissance.

Dieux de la terre , aimez à pardonner ,

Et ne foudroyez pas , s'il suffit de tonner.

Mais que votre bonté jamais ne se permette .

D'ôter à la malice un salutaire effroi.  
Rarement convient-il que le prince se mette  
Entre le coupable et la loi.  
Souvent la clémence indiscrète  
Est le malheur du peuple et la honte du roi.  
C'est par pitié qu'il faut être sévère.  
Qui punit bien a bien moins à punir.  
Pour le présent humeur trop débonnaire  
Est cruauté pour l'avenir.

Muscan , roi d'un peuple d'Abeilles ,  
Surnommé Grand pour ses merveilles ,  
Fit, dans tout son État, publier un édit.  
Maint motif élégamment dit  
Préparait la défense expresse  
Qu'il faisait à toute l'espèce  
De toucher désormais aux fleurs de mauvais goût ,  
Attendu que le miel n'en valait rien du tout ;  
Enjoint à ses portiers de refuser la porte  
A tout contrevenant que l'odeur trahirait.  
La défense est de droit étroit.  
Point de grâce en aucune sorte.  
Fait en notre Louvre emmiélé ,  
Tel an, tel jour depuis notre séance au trône ,  
Et du grand sceau de cire jaune ,  
Le tout scellé , contre-scellé.

Le peuple ainsi lié par la loi souveraine  
Choisissait bien ses mets , ne touchait qu'au jasmin ,  
A l'œillet , à la marjolaine ,

Dînait le plus souvent de roses et de thym.

Vous les eussiez vus tous savourer les fleurettes

Dont les jardins sont parfumés ;

Puis, dans leurs utiles retraites ,

Ils revenaient tout embaumés.

Un jour pourtant une Abeille imprudente ,

Favorite du prince et presque en droit d'errer ,

Ayant fait son repas d'une mauvaise plante ,

Se présente à la ruche , et l'on vient la flairer.

« Vous ne sentez pas bon. — Qu'importe que je sente !

L'ordre n'est pas pour moi , » dit la contrevenante.

Les portiers là-dessus la laissèrent rentrer.

Mais le prince , en faisant sa ronde ,

Sentit l'odeur coupable ; il appelle son monde.

Sur son trône de cire il s'assied gravement ,

Il interroge , il pèse ; et puis l'affaire instruite ,

Muscan condamne également

Les portiers et la favorite.

« Ah ! sire , s'écria le peuple d'une voix ,

Pardonnez-leur du moins pour la première fois !

— Non , je n'accorde point votre aveugle demande ,

Leur dit Muscan. Sachez qu'un roi

Doit être esclave de la loi ,

Et qu'il doit obéir à tout ce qu'il commande.

Ma rigueur est clémence , et de l'impunité

Prévient les suites redoutables.

Combien aurais-je un jour à punir de coupables

Que je sauve aujourd'hui par ma sévérité ! »

Je trouve encore dans Lamotte une fable que



j'ai souvent relue avec plaisir, parce qu'elle me console en quelque sorte de l'obscurité dans laquelle j'ai toujours vécu, obscurité qui a des charmes bien préférables à l'éclat de toutes les grandeurs humaines.

## LES DEUX LÉZARDS.

Au coin d'un bois, le long d'une muraille,  
Deux Lézards, bons amis, conversaient au soleil.

« Que notre état est mince ! en est-il un pareil ?

Dit l'un. Nous respirons ici vaille que vaille,

Et puis c'est tout. A peine le sait-on.

Nul rang, nulle distinction.

Que maudit soit le sort de m'avoir fait reptile !

Encor si, comme on dit que l'on en trouve ailleurs,

Il m'eût fait gros Lézard et nommé Crocodile,

J'aurais ma bonne part d'honneur,

Je ferais revenir la mode

Du temps où sur le Nil l'homme prenait sa loi.

Encensé dans une pagode,

J'y tiendrais bien mon quant à moi.

— Bon ! dit l'ami sensé, quel regret est le vôtre !

Comptez-vous donc pour rien de vivre sans souci !

L'air, la campagne, l'eau, le soleil, tout est nôtre ;

Jouissons-en, rien ne nous trouble ici.

--Mais l'homme nous méprise ! --En voilà bien d'une autre !

Ne saurions-nous le mépriser aussi !

--Que vous avez l'ame petite !

Dit le reptile ambitieux.

Non, mon obscurité m'irrite,  
 Et je voudrais attirer tous les yeux.  
 Ah! que j'envie au cerf cette taille hautaine,  
 Et ce bois menaçant qui doit tant effrayer!  
 Je l'ai vu se mirer tantôt dans la fontaine,  
 Et cent fois, de dépit, j'ai manqué m'y noyer. »  
 Il est interrompu par un grand bruit de chasse;  
 Et bientôt le cerf relancé  
 Tombe près d'eux, et pleurant sa disgrâce,  
 Cède aux chiens dont il est pressé.  
 Au bruit d'un cor perçant tout court à la curée;  
 Ni meute ni chasseur ne songent au Lézard;  
 Mais la bête superbe à la meute est livrée :  
 Brifaut, Gerfaut, Miraut, chacun en prend sa part.  
 « Après sa sanglante aventure,  
 Fait-il bon être cerf? dit l'ami sage. — Hélas!  
 Dit le fou détrompé, vive la vie obscure! »

Petits, les grands périls ne vous regardent pas.

Florian a calqué sur cette fable celle de son recueil, qui a pour titre *le Grillon*.

Un pauvre petit Grillon  
 Caché dans l'herbe fleurie  
 Regardait un papillon  
 Voltigeant dans la prairie.....

Le Grillon fait les mêmes plaintes que le Lézard mécontent : il accuse la nature d'injustice, quand

tout-à-coup une troupe d'enfans viennent donner la chasse au Papillon.

Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper :

L'insecte vainement cherche à leur échapper ;

Il devient bientôt leur conquête.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;

Un troisième survient et le prend par la tête.

Il ne fallait pas tant d'efforts

Pour déchirer la pauvre bête.

« Oh ! oh ! dit le Grillon, je ne suis plus fâché ;

Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.

Combien je vais aimer ma retraite profonde !

Pour vivre heureux vivons caché. »





## LETTRE LXVI.

Lacombe, 7 juin 1815.

ON a remarqué, Mademoiselle, que les enfans apprennent beaucoup plus facilement par cœur les fables de La Fontaine, que celles de Lamotte ; c'est que les premières sont écrites d'un style aisé, naturel, harmonieux, tandis que les secondes sont écrites d'un style dur, pénible, rocailleux, hérissé de termēs abstraits et de locutions torturées. Un poëte se reconnaît à son rhithme plus ou moins doux, plus ou moins rude, comme une jeune personne au son de sa voix, à l'harmonie de son chant. Heureux, Mademoiselle, l'écrivain qui pourrait se flatter d'avoir un style aussi pur que votre chant, aussi doux que votre parler.

Dès la première page du recueil de Lamotte, on a un échantillon suffisant de la poésie de cet auteur, pour en connaître la rudesse. Lamotte adresse

une fable au jeune roi Louis XV, et la fait précéder de ces vers péniblement tournés :

La morale au front sérieux,  
Au geste grave, au ton sévère,  
T'ennuierait. Il est bon qu'elle rie à tes yeux,  
Qu'elle badine pour te plaire ;  
Je l'égaie en mon livre. Un autre peut mieux faire,  
Prince ; mais en attendant mieux,  
Reçois de mes essais cette offrande sincère.  
S'ils sont de quelque fruit, que j'en lourai les dieux !  
Sous plus d'une riante image  
Les devoirs des rois sont tracés.  
J'ose en dire beaucoup. Si ce n'en est assez,  
Quelque jour ton exemple en dira davantage.  
*D'ailleurs ne va pas négliger  
D'autres points que j'adresse à tous tant que nous sommes.  
Rien d'humain ne t'est étranger.  
Les grands rois se font des grands hommes.  
Travaille donc à l'homme, et quand il sera fait  
Le roi viendra bien aisément s'y joindre.  
Faire l'homme est le grand objet,  
Et faire le roi c'est le moindre.*  
Quels hommes choisis vont t'aider  
À consommer en toi cet important ouvrage !  
*Le vrai va t'être offert. Songe à le regarder,  
Songe à l'aimer, et sur son témoignage  
Fonde en ton cœur de solides vertus ;  
Car lorsque des vertus aura disparu l'âge,  
Peut-être que ce vrai ne se montrera plus.*

*Ce mot est effrayant. Qu'y faire ? c'est l'usage :*  
Tous les rois sont flattés. Prince, pour l'avenir,  
Contre les accidens songe à te bien munir.

Peut-on endoctriner un jeune roi d'une manière si pédantesque et d'une voix si discordante ! Peut-on se donner tant de mal pour rimer de la métaphysique la plus abstraite ! Il paraît que Lamotte aimait beaucoup ces sortes de préambules philosophiques. En voici un non moins abstrait, que je trouve à la tête de la fable intitulée *le Chat et la Chauve-Souris*.

Gardons-nous de rien feindre en vain ;  
La vérité doit naître de la fable.  
Qu'est-ce qu'un conte sans dessein ?  
Parole oiseuse et punissable.  
Mais tout vrai ne plaît pas. Un vrai fade et commun  
Est chose inutile à rebattre.  
Que sert, par un conte importun ,  
De me prouver que deux et deux font quatre ?  
*Nous devons tous mourir : je le savais sans vous ;*  
*Vous n'apprenez rien à personne.*  
*Je veux un vrai plus fin , reconnaissable à tous ,*  
*Et qui cependant nous étonne ;*  
*De ce vrai dont tous les esprits*  
*Ont en eux-mêmes la semence ;*  
*Qu'on ne cultive point , et que l'on est surpris*  
*De trouver vrai quand on y pense.*

« Laissez donc là vos fictions,  
Va me répondre un censeur difficile.  
Pensez-vous nous donner quelques instructions !

— Non pas à vous : vous êtes trop habile ;  
Mais il est des lecteurs d'un étage plus bas ,  
Et telle fiction qui ne vous instruit pas ,

*A leur égard pourrait être instructive.*

Il faut que tout le monde vive. »

On pourrait s'écrier , après la lecture de pareils vers :

En voilà pour tuer une oreille sensible.

Au reste , en examinant ces divers prologues de Lamotte , on reconnaît sans peine que l'orgueil les lui a dictés. Le fabuliste a voulu prouver dans ceux-ci que la vérité qui va résulter de sa fable , *n'aura rien de fade ni de commun ;* que cette vérité aura au contraire quelque chose de *fin* , de piquant , qui *étonnera* tous les lecteurs.

En voulez-vous une seconde preuve ? lisez le prologue de la fable intitulée *la Chenille et la Fourmi*.

N'écrire que pour amuser  
Autant vaudrait ne pas écrire.  
Du langage c'est abuser  
Que de parler pour ne rien dire.



Auteurs , j'en ai honte pour vous :  
Vous gâtez le métier par ce vain batelage.  
Je crois voir des farceurs qu'applaudissent des fous ,  
Tandis qu'ils sont sifflés du sage.  
Riches de mots , pauvres de sens ,  
Tous vos discours ne sont que tours de passe-passe ,  
Bons pour charmer la populace :  
La populace ici comprend bien des puissans.  
Je n'irai pas leur dire en face :  
Je ne le dis , discret auteur ,  
Qu'à l'oreille de mon lecteur.  
Mais ne croyez-vous pas qu'on vous en doit de reste ,  
Lorsqu'en vous contentant de vaines fictions ,  
Vous n'allez pas orner d'un agrément funeste  
Les vices et les passions ?  
Vraiment , je vous trouve admirables.  
Vous n'êtes pas les plus coupables :  
Donc vous êtes des gens de bien.  
La conséquence ne vaut rien.  
Je punirais l'auteur qui ne cherche qu'à nuire  
Comme un perturbateur de la société.  
Je chasserais aussi , pour l'inutilité ,  
Celui qui ne sait pas instruire.  
Tout citoyen doit servir son pays :  
Le soldat de son sang , le prêtre de son zèle ;  
Le juge maintient l'ordre , il sauve les petits  
De la griffe des grands ; et le marchand fidèle  
Garde à tous nos besoins des secours assortis.  
Or , qu'exige la république  
De mes confrères les rimeurs ?

Que de tous leurs talens chacun d'entre eux s'applique  
A cultiver l'esprit, à corriger les mœurs.

Malheur aux écrivains frivoles

Atteints et convaincus de négliger ce bien !

Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles ?

Rien n'est-il pas le prix de rien ?

Je voudrais lever ce scandale ,

Et je tâche du moins à faire mon métier.

J'orne , comme je puis , quelques traits de morale :

Qu'un autre fasse mieux ; je serai le premier

A l'en aller remercier.

Voyez quelle risible importance Lamotte donne  
à la petite fable qu'il va conter ! Le service qu'il  
va rendre à la société en publiant son apologue,  
est aussi précieux dans son genre que celui du sol-  
dat qui verse son sang pour la patrie , que celui  
du prêtre qui met tout son zèle à servir son pays,  
que celui du magistrat qui y maintient l'ordre.





## LETTRE LXVII.

Lacombe, 8 juin 1815.

EN examinant les fables de Lamotte, je crois, Mademoiselle, découvrir encore une des causes qui en rendent la lecture si pénible et si rebutante, surtout aux jeunes lecteurs; c'est l'abus que le fabuliste a fait, dans son recueil, de la science mythologique. La Fontaine avait été très-réservé en introduisant dans quelques-uns de ses apologues les divinités de la fable : *le Paon qui se plaint à Junon, le Bûcheron et Mercure, la Besace*, et quelques autres fables en petit nombre, ont pour acteur un des dieux de l'Olympe; mais ce dieu a pour interlocuteur un animal ou un homme, et le style ne cesse pas d'être familier. Dans Lamotte, au contraire, un quart des fables au moins n'a pour acteurs que des personnages mythologiques. *L'Amour et la Mort, Pluton et Proserpine, Achille et Chiron, Pandore, la Paix, Apollon et Minerve*,

*les Grâces, les Sacs des Destinées, la Loterie de Jupiter, Minos et la Mort, la Magicienne, Mercure et les Ombres, l'Avare et Minos*, forment en quelque sorte un cours complet de mythologie. Plusieurs de ses fables sont remarquables du côté de l'invention ; elles sont intriguées d'une manière ingénieuse ; mais je n'en persiste pas moins à dire que Lamotte a trop souvent transporté la scène de ses apologues dans l'Olympe ou dans le Tartare. A l'exemple de Lucien, il s'est souvent moqué des dieux, comme dans ce début de la fable intitulée *la Paix*.

Entre les dieux jadis survint un incident :

Les uns voulaient perdre une ville,  
Les autres la sauver ; ils s'échauffent la bile.  
Peu de raison, grand bruit et courroux imprudent.  
On se raille, on s'outrage, et rien ne se décide.

Déjà l'un l'autre s'excédant,  
Pluton branle sa fourche, et Pallas son égide,  
Et le dieu des mers son trident.

« Quoi ! Messieurs, dit Jupin, quoi ! pour une autre Troie  
La guerre encor s'élèvera chez vous !

Voulez-vous toujours qu'on vous croie  
Des dieux capricieux et fous !

N'a-t-on pas dit assez de sottises de nous !

Holà ! la paix, dit-il, la paix ! » Point de nouvelles.

La paix n'était au ciel ; il fallut la chercher.

Dans une autre fable intitulée *Apollon et Minerve médecins*, Lamotte ne parle pas des dieux d'une façon plus respectueuse.

Apollon et Minerve étaient bannis des cieux.

Pour quel sujet? Cela n'importe ;

Passons-nous-en. Le souverain des dieux,  
Quand tel est son plaisir met les gens à la porte.

On obéit faute de mieux.

« Que faire? dirent-ils ; sevrés de l'ambroisie,  
Il faut chez les mortels aller gagner sa vie.

— Moi, dit le dieu, je sais un bon métier.

— J'ai bien aussi le mien, » répondit la déesse.

Ils firent choix d'une ville de Grèce,  
Et s'établirent là chacun en son quartier.

Apollon se fit empirique,

Guérissait tous les maux du corps,  
Des organes usés rajustait les ressorts,  
Pour chaque maladie avait un spécifique.

Quant à Minerve, elle exerçait

Une plus haute médecine :

C'était l'ame qu'elle pensait....

Apollon s'enrichit comme un homme d'affaire,  
Et Minerve n'étrenna pas.

Les maux du corps font tout notre embarras ;  
Ceux de l'ame n'importent guère.

Si Lamotte a abusé des fables mythologiques, il  
a abusé aussi des fables allégoriques ; mais pour

vous prouver que dans ces deux sortes d'apologues il a su trouver des sujets très-ingénieux, permettez-moi de terminer ce que j'ai à vous dire de ce fabuliste, en vous citant deux de ses fables que je n'ai pas lu sans plaisir. La première est intitulée *les Grâces*, la seconde a pour titre *le Roi des Animaux*.

## LES GRÂCES.

Les Grâces, bonnes sœurs, goûtaient les sentimens  
De l'amitié la plus unie.

L'émulation d'agrémens

Entr'elles, un beau jour, sema la zizanie.

Chacune prétendit qu'elle plaisait le plus.

Qu'à ses yeux seuls les cœurs rendaient les armes,

Et que, pour lui prêter des charmes,

Elle suffisait à Vénus.

« Je n'en veux d'autre juge qu'elle,

Dit alors Euphrosine avec un ris jaloux :

Soumettons-lui nos droits, qu'elle nomme entre nous

La plus aimable et la plus belle.

— Mais promettez, mes sœurs, de souscrire à l'arrêt.

— Souscrivez-y vous-même, s'il vous plaît,

Lui répondit Thalie effarouchée

De la voir trop compter sur le gain du procès :

J'en vois d'ici la plus fâchée.

— Allons, dit Aglaé, voyons-en le succès. »

On avertit Vénus de ce nouveau caprice.

La déesse s'assit dans son lit de justice,

S'embellissant encor du plaisir de songer

Qu'autrefois, en même querelle,  
 Elle s'était fait adjuger  
 La pomme due à la plus belle.  
 Les Grâces, paraissant devant ce tribunal,  
 S'inquiètent du soin de plaire.  
 Mais ce soin gâta leur affaire;  
 Tout leur art leur tournait à mal.  
 L'une fait la grimace en resserrant sa bouche,  
 L'autre altère ses traits en faisant voir ses dents,  
 L'autre tournait ses yeux de tant de sens,  
 Qu'elle en devenait presque louche.  
 « Qu'est ceci ? dit Vénus ; où sont donc vos appas ?  
 Est-ce donc vous qui marchiez sur mes traces ?  
 Allez, allez, finissez vos débats  
 Si vous voulez redevenir les Grâces,  
 Et pour plaire n'y songez pas.  
 — N'y point songer ? c'est trop. — Eh bien ! n'y songez guère. »

Je soutiens, sans exception,  
 Qu'on déplaît dès qu'on veut trop plaire.  
 Nul agrément n'est né de l'affectation.

#### LE ROI DES ANIMAUX.

Lassés de vivre en république,  
 Jadis les animaux essayèrent d'un roi.  
 Ils firent choix d'un bœuf surnommé *Pacifique*.  
 On se promit d'être heureux sous sa loi.  
 Le monarque nouveau, doux, bienfaisant, affable,  
 Se fit aimer, mais ce fut tout.



Il ne savait que plaindre un misérable.

Fallait-il punir un coupable ,

Tout son pouvoir était à bout.

Mille petits tyrans désolaient sa province ;

Les tigres, les lions enlevaient ses sujets.

Qu'y faisait-il ? il leur prêchait la paix.

C'était pitié qu'un si bon prince.

Bienfaits tant qu'on voulait, point de punition ,

Partout indulgences plénières.

On le dépose enfin pour choisir le Lion.

Le nom de *Conquérant* suit cette élection.

Bientôt le nouveau roi recule ses frontières ,

Soumet tous ses voisins à son ambition ,

Fait trembler ses sujets. Plus de rébellion ,

Mais aussi point d'amour. Il n'inspirait que crainte.

Sa Majesté cruelle et de sang toujours teinte

Effrayait jusqu'à ses flatteurs.

Sur un soupçon , sur une plainte ,

Malheur aux accusés , même aux accusateurs.

« Qu'est ceci, dit le Peuple , et quel choix est le nôtre !

La diète a bien mal réussi :

De deux rois pas un bon. Nous ne craignons point l'autre :

Le moyen d'aimer celui-ci ?

Il ne connaît d'autre loi que sa rage. »

Enfin, désespéré d'un si dur esclavage ,

Sur le Néron des bois tout le peuple courut.

Imaginez-vous le carnage :

Il en coûta du sang ; mais le tyran mourut.

Alors ce Bœuf si débonnaire ,

Qu'on avait déposé sans qu'il en dît un mot :

« Messieurs , dit-il , j'ai trouvé votre affaire.  
Cet Éléphant est votre vrai ballot.  
Il est bon comme moi , terrible comme l'autre.  
Vous serez ses enfans , il se défendra bien.  
Je lui donne ma voix ; joignez-y tous la vôtre.  
Pour vous régir, que lui manque-t-il ? — Rien , »  
S'écria tout le peuple. On le choisit. Son règne  
Répara les malheurs passés.

Rois , qu'on vous aime et qu'on vous craigne ,  
L'un sans l'autre n'est pas assez.



\*\*\*\*\*  
LETTRE LXVIII.

Lacombe, 9 juin 1815.

QUAND les fables de Lamotte virent le jour, Mademoiselle, elles ne furent pas trop bien accueillies du public. Il en courut des critiques imprimées : les fables de La Fontaine, qu'on ne cessait d'opposer à celles de Lamotte, furent relues avidement; et tout le monde convenait qu'il y avait eu de la témérité à vouloir faire des fables après celles du fabuliste par excellence.

Dardenne, poëte provençal, se trouvait alors à Paris. Il fut témoin du froid accueil que reçurent les apologues de Lamotte, et conçut le projet de faire mieux que lui dans ce genre que La Fontaine avait rendu si difficile. « Mon dessein, dit-il, était moins téméraire que celui de mon devancier. Il avait vraisemblablement prétendu se placer à côté de La Fontaine, et je ne visais simplement qu'à m'élever au-dessus de Lamotte. Je me mis donc

à faire des fables, et je m'y mis de telle sorte, qu'en moins de trois mois, j'en eus fait une centaine; car je ne voulais pas que, même du côté du nombre, Lamotte eût aucun avantage sur moi. Je les portai un beau matin à l'abbé Dubos, secrétaire perpétuel de l'Académie française, avec qui j'étais en liaison depuis quelque temps. Il garda mon cahier huit jours, après quoi il me le rendit, en m'en disant beaucoup de bien. Il me donna en même temps ses remarques dont je profitai. Il m'encouragea beaucoup à rendre mes fables publiques, et me conseilla de les dédier à l'infante d'Espagne, qui était pour lors à la cour, attendant qu'elle pût être reine de France. Son âge était précisément celui où les fables amusent le plus. Le conseil de l'abbé Dubos fit impression sur moi. Ce qui nous flatte laisse en nous des traces profondes. Ce conseil, au surplus, cadrerait avec l'envie que j'avais eue en faisant des fables d'imiter en tout Lamotte, hors dans sa façon de construire la plupart des siennes. Il les avait dédiées au Roi. Il me convenait de dédier pareillement les miennes à la future reine. J'en fis donc le projet. Madame la duchesse de La Ferté le communiqua à madame la duchesse de Ventadour. Cette digne gouvernante, après avoir lu les fables, dont elle fut contente,

fit agréer la dédicace , et obtint que l'infante fît les frais des planches gravées sur le sujet de chaque fable , pour entière conformité avec celles de Lamotte , dont les gravures furent faites aux frais du Régent.

» Déjà le censeur royal avait donné une approbation honorable ; le privilège pour l'impression était obtenu. L'exécution allait commencer, quand un événement des plus considérables qui soient arrivés dans la monarchie française dérangerait tout, par le retour de l'infante en Espagne. »

Le pauvre Dardenne , désolé de ce contre-temps , revenu de ses idées d'ambition et de gloire , sentit renaître son premier goût pour la vie tranquille. Il quitta le séjour tumultueux de Paris , retourna en Provence , acheta une bastide auprès de Marseille , et s'y enferma pour tout le reste de sa vie. Il n'y trouva cependant pas tout le calme qu'il s'était flatté d'y trouver. Ses jours furent traversés par une suite de chagrins domestiques , et pour ainsi dire flétris par les fréquentes alternatives de santé chancelante et de maladies effectives. Tout triste qu'était cet état , son amertume ne fut que pour lui. Il la dévorait en particulier , et en cachait les effets sous des dehors paisibles. L'étranger , l'ami même n'en eurent jamais rien à souff-

frir. Il crut seulement devoir peu à peu retrancher l'inutile commerce de ces oisifs qui , toujours accablés de leur loisir, vont en porter chez autrui le pénible fardeau, et cherchent à perdre leur temps en le faisant perdre aux autres.

La postérité n'a pas confirmé le jugement trop favorable que quelques amis de Dardenne avaient porté sur ses fables. Il n'est resté de ce recueil que le *Discours préliminaire*, qu'on lit toujours avec plaisir et avec fruit; telle une ouverture d'opéra peut subsister avec honneur long-temps après la chute de la pièce pour laquelle elle avait été composée.

Dardenne commence par donner une idée générale de l'excellence de la fable , et du plaisir qui en résulte. Ce pouvoir de charmer que la fiction eut dans tous les temps, prend sa source dans l'amour du nouveau, du singulier, du merveilleux, qui nous est comme naturel. La fable personnifie tout. Les êtres inanimés prennent à son gré la vie et le sentiment; ceux qui sont privés de l'usage de la raison deviennent raisonnables. Un nouvel univers semble sortir des mains du fabuliste, j'ai presque dit de l'enchanteur. L'esprit est flatté de la richesse et de la singularité du spectacle. De-là naissent tour à tour la surprise, l'admiration et le



plaisir qui en est inséparable. D'ailleurs, la fable parle beaucoup à l'imagination ; le cœur, qui marche à sa suite, s'attache volontiers à ce qui le flatte.

Mais pour que la fable plaise, et qu'elle opère plus sûrement en nous un effet intéressant, elle doit être prise dans la nature ; elle doit se passer en action beaucoup plus qu'en raisonnement ; il faut qu'elle abonde en images ; qu'elle ne s'écarte jamais du style qui lui est propre ; qu'elle soit courte ; enfin, qu'elle renferme une moralité toujours utile. Chacun de ces articles est parfaitement développé dans le discours de notre fabuliste. Tous ses préceptes paraissent excellens, toutes ses observations paraissent justes. Comment se fait-il qu'il soit resté si au-dessous de la perfection dont il avait une idée si exacte ? C'est qu'il n'était pas né poète.







## LETTRE LXIX.

Lacombe, 12 juin 1815.

L'ADMIRATION que Dardenne avait conçue pour le premier de nos fabulistes, lui avait fait étudier son style avec une attention minutieuse. Il aurait voulu pouvoir en saisir le charme ; et que d'efforts n'a-t-il pas fait pour y parvenir ! mais ces efforts-là même l'ont jeté dans l'affectation.

Je vous ai déjà fait remarquer ailleurs, Mademoiselle, l'espèce d'habitude qu'il s'était faite de l'enjambement d'un vers sur l'autre, pour imiter La Fontaine qui se le permet quelquefois.

Une maison tombait de vétusté. Le propriétaire, inquiet, s'adresse au vieux bâtiment,

Le conjurant, bien poliment,  
De ne tomber qu'au préalable  
*Il ne l'eût averti. L'édifice traitable*  
*Le lui promet. A quelque temps de-là*  
Un mur principal s'éclata.

L'homme y court , enduit la surface

*Du transparent.* Plus de crevasse.

Mais , au lieu d'une , au bout de quelques jours ,

*Il s'en fit deux.*

Ces enjambemens si multipliés fatiguent l'oreille ; mais Dardenne y avait accoutumé la sienne et les regardait comme une beauté.

Il avait remarqué un autre tour, une façon de s'exprimer qui est consacrée à la fable ; c'est lorsqu'en faisant un récit , où deux verbes , dont l'un est auxiliaire , devraient être ensemble , on sous-entend le premier et on laisse subsister l'autre ; ce qui rend à la vérité la construction irrégulière , mais appropriée à la fable. Quelques exemples , dit-il , éclairciront ce que cette exposition peut avoir de moins clair. Attendu la brièveté , nous en citerons trois ou quatre.

La fable *du Roi , du Milan et du Chasseur* nous fournira le premier. Lorsque le fauconnier présente au Roi son Milan , l'oiseau peu respectueux

Hape le nez du pauvre sire :

Lui de crier , chacun de rire.

Dans la fable des *Grenouilles qui demandent un Roi* ,

Grenouilles de se plaindre , et Jupin de leur dire , etc.

Dans celle qui a pour titre *la Cour du Lion*, le roi des animaux demande au renard quelle est cette prétendue mauvaise odeur que l'ours avait sentie dans sa caverne ou son Louvre.

L'autre aussitôt de s'excuser,  
Alléguant un grand rhume, etc.

On voit, par tous ces exemples, qu'il y a un verbe sous-entendu, comme qui dirait : le Roi *commença* de crier, les Grenouilles *commencèrent* de se plaindre.

Dardenne avait remarqué aussi et imité une autre expression familière à La Fontaine ; c'est de mettre un *vous* devant un verbe, quoique ce verbe soit à la troisième personne et régit un autre cas. Cette règle, dit-il, a besoin, comme la précédente, de quelques exemples pour être bien entendue.

Dans la fable *du Fou et du Sage*, le premier poursuivant les passans à coups de pierre :

Maint estafier accourt, on *vous* hape notre homme ;

On *vous* l'échine, on *vous* l'assomme.

Parlant, dans la fable *du Fermier, du Chien et du Renard*, parlant, dis-je, du Chien, à qui son maître reprochait de n'avoir pas fait son devoir à l'approche du Renard,

On *vous* sangla le pauvre drille.

Venons maintenant à quelque chose qui paraîtra plus important, je veux dire à certaines comparaisons qu'on trouve répandues dans la plupart des bonnes fables.

Les premiers fabulistes qui ont jugé à propos de répandre dans l'apologue des comparaisons élevées qui le rehaussent, ont compris sans doute, nous dit Dardenne, que la petitesse des objets qu'il présente d'ordinaire, avait besoin de temps en temps de cette espèce de contraste pour nous attacher et pour nous plaire.

Une fourmi tombe-t-elle dans un ruisseau ? c'est un océan qui va l'engloutir ; saisit-elle heureusement un brin d'herbe ? c'est un promontoire qui la sauve du naufrage. Un chat porte-t-il la désolation parmi tous les rats de son voisinage ? c'est l'Alexandre des chats ; c'est l'Attila de son siècle. Le renard qui fait un ample dégât de volaille, est un autre Ajax. Deux chèvres qui, en mesurant leur démarche, s'avancent fièrement l'une vers l'autre sur une même planche, qui sert de pont à un ruisseau, c'est Louis XIV et Philippe IV qui se rendent en l'île de la Conférence. On sent combien tous ces petits objets qui auraient presque échappé à notre attention, la frappent agréablement par cette apparence de grandeur dont on les

revêt. Ces comparaisons sont donc un artifice dont le fabuliste doit user, mais avec discernement et économie.

On exige de lui la même sobriété à l'égard des maximes ou sentences dont le style de la fable doit quelquefois être coupé, c'est-à-dire qu'il peut les employer, mais de loin en loin, et dans des occasions qui semblent le demander. Comme le lecteur ne trouve d'ordinaire qu'à la fin de la fable la vérité qui le doit nourrir, il n'est pas juste de le laisser, pour ainsi dire, sans aliment, tant que la fable dure, surtout si elle est un peu longue. Ces réflexions abrégées, mais pleines de sens, qui laissent plus à penser qu'elles ne disent, sont autant d'ornemens précieux qui enrichissent la fable. La Fontaine les a judicieusement répandus dans un grand nombre des siennes.

Apropos du Chien qui porte le dîner à son maître, il dit :

Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens ,  
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !

Qui n'aperçoit qu'une réflexion si sensée, et qui n'a rien que de véritable, est précisément dans la place qu'elle doit occuper !



## LETTRE LXX.

Lacombe, 13 juin 1815.

LES apologues de Dardenne, Mademoiselle, manquent absolument d'invention, et sa poésie est, en général, sans couleur. Les sujets se terminent tous à peu près de la même manière, et telle fable qui semblait d'abord susceptible d'intérêt, se perd entièrement au dénouement. Ajoutez à ce défaut capital celui de la monotonie dans les débuts. Toutes coupées sur le même patron, les fables de Dardenne se ressemblent comme les uniformes d'un régiment. Un enjambement obligé au second ou au troisième vers les caractérise. La fable *du Malade et du Médecin* commence ainsi :

Un homme s'éveillant la nuit  
*Se trouva mal.* . . . .

Celle *du Dissipateur et de la Pendule* :

Un homme né sans aucun bien  
*En sut gagner.*



*Celle du Soleil et des Persans :*

Chez un peuple assez mal instruit  
Des merveilles de la nature ,  
On le sait , l'astre qui nous luit  
*Est adoré.*

*Celle du Cuisinier et du Machiniste :*

Un Machiniste , un Cuisinier ,  
Dès long-temps bons amis , se disaient sans rien craindre  
*Leurs vérités.*

*Celle du vieux Chien et du jeune Singe :*

Deux animaux de différente espèce ,  
L'un Chien et l'autre Singe , en la même maison  
*Vivaient à part.*

*Celle du But :*

Un tas d'écoliers s'amusait :  
Loin d'eux , à certaine distance ,  
*On mit un but.* Quiconque le passait ,  
Ou point assez près n'avancait ,  
*Était en faute.*

La Fontaine , à la vérité , a quelquefois de pareils enjambemens ; mais ils sont beaucoup moins fréquens ; ils tiennent d'ailleurs à une certaine négligence qui ne sied qu'à lui ; et quelquefois même



ils contribuent à faire image, comme dans les vers suivans :

L'enseigne fait la chalandise.

J'ai vu dans le Palais une robe mal mise

Gagner gros. Les gens l'avaient prise

Pour maître tel, qui traînait après soi

*Force écoutans.* Demandez-moi pourquoi.

L'enjambement du dernier vers peint parfaitement la longueur de la robe de l'avocat, d'autant plus traînante, qu'elle est mise négligemment.

Dans les vers suivans :

Du palais d'un jeune Lapin

Dame Belette, un beau matin,

*S'empara.* C'est une rusée.

L'enjambement de ce troisième vers peint bien la démarche sinueuse de l'animal long et fluët, qui se glisse comme en rampant dans le terrier du Lapin.

Quelquefois, dans mes fables, j'ai été conduit naturellement à de pareilles combinaisons pour mieux peindre ce que j'avais à exprimer.

Pour vous mettre à même d'apprécier la manière de Dardenne, je vais choisir une de ses fables,

dont l'invention ne lui appartient pas , mais dans laquelle il a dû déployer tout son talent , ayant à lutter en cette occasion avec Lamotte , qui avait traité peu de temps auparavant le même sujet. Voici d'abord la fable de Lamotte.

L'AMOUR ET LA MORT.

La Mort , fille du Temps , et l'enfant de Paphos ,  
Jadis , comme aujourd'hui , voyageaient par le monde.  
Tous deux , l'arc à la main , le carquois sur le dos ,  
Ils faisaient ensemble leur ronde.

Jupiter voulait que l'Amour ,  
Blessant les jeunes cœurs , mît des humains au jour ,  
Et que la Mort , frappant la vieillesse imbécille ,  
Délivrât l'univers d'une charge inutile.

C'était là l'ordre , et tout devait aller  
Selon le plan que semble exiger l'âge.

« Cloto , disait l'Amour , aura de quoi filer ;  
Nous lui taillerons de l'ouvrage.

— Et moi , disait la Mort , je m'en vais occuper  
Sa sœur Atropos à couper.

Qu'elle ait de bons ciseaux ; pour moi , j'ai bon courage. »

Nos voyageurs , au coin d'un bois ,  
Se reposaient un jour fatigués du voyage.

Ils mettent bas et l'arc et le carquois ,  
Confondent tout leur équipage ,

Et quand il faut partir le reprennent sans choix.  
De l'enfant le squelette avait pris maintes flèches :  
L'Amour , parmi ses traits , mêla ceux de la Mort.

L'une au cœur des vieillards fit d'amoureuses brèches ,  
L'autre des jeunes gens alla trancher le sort.

Jupiter rit de la méprise ,  
Et n'y mit de remède en rien ;  
Il pensa que de leur sottise  
Il pouvait naître quelque bien.

Si notre espèce , en effet , était sage ,  
Depuis ce troc nous craindriions ,  
Malgré la force ou la langueur de l'âge ,  
Et la mort et les passions.  
Sans ce danger, que je soutiens propice ,  
Dans la vigueur des ans ou bien sur leur déclin ,  
Le vice n'aurait point de frein ,  
Et la vertu point d'exercice.

Voici maintenant la fable de Dardenne. Vous la reconnaîtrez à l'enjambement du troisième vers.

L'AMOUR ET LA MORT.

Dans une ville fort peuplée ,  
La triste Mort fut appelée ;  
Elle accourut. Le tendre Amour,  
En même lieu nécessaire à son tour,  
Y fut appelé tout de même.  
Partout on meurt, partout on aime.  
Les voilà donc tous deux partis ,  
Non ensemble et de compagnie ,  
Elle eût été mal assortie.

Il fallut cependant avoir même logis.

On était en rase campagne :

Un seul gîte s'y rencontra.

Comment faire ? Quelle compagne

Pour Cupidon ! L'enfant se rassura :

A côté d'elle il prend sa place ,

Pose ses flèches , se délasse ,

Le vieux squelette en fait autant.

Leurs traits se mêlent. Cependant ,

Quand il fallut se mettre en route ,

L'Amour , qui parfois ne voit goutte ,

Sans y regarder de si près ,

Du fantôme saisit les traits ,

Lui prit ceux de l'Amour. En bref , ils se parlèrent.

« Adieu. — Bonjour. » Puis ils se séparèrent.

La Mort allait immoler un vieillard

Riche , bourru , mourant trop tard

Au gré d'une épouse gentille.

Amour était chargé d'attendrir une fille

Qui , jeune , aimable , et de plus d'un amant

Méprisant les soupirs , vivait tranquillement.

Chacun lança son trait d'une main irritée.

Mais dieux ! le vieillard aime , et dans le monument

La jeune insensible est portée.

L'on rit et l'on pleura du double événement.

Tel contre-temps se renouvelle encore ;

Nul âge ne nous met à l'abri du trépas ,

Le jour s'éteint pour nous souvent dès son aurore ;

La vieillesse n'empêche pas

Que, par une erreur déplorable ,  
On n'aime encor lorsqu'on n'est plus aimable.

La fable de Lamotte est évidemment supérieure à celle-ci ; vous n'aurez point de peine à en convenir. Au reste, ce sujet piquant n'est pas même de l'invention de Lamotte. Le P. Sautel, jésuite, l'avait traité avant lui dans ses poésies latines, et la même fable se lit aussi dans le poëme si connu de *la Magdeleine*, par le P. Pierre de Saint-Louis, religieux-carmes de la province de Provence. Alciat en a fait un de ses emblèmes ; l'emblème 154. Cet auteur avoue de bonne foi que Jean Lemaire de Belges en avait fourni avant lui le sujet. Le hasard pourrait bien nous apprendre de qui ce dernier avait emprunté sa fiction. Alciat nous assure qu'elle était en très-grande estime parmi les anciens Grecs.





## LETTRE LXXI.

Lacombe, 14 juin 1815.

JE serais injuste , Mademoiselle , envers mon compatriote Dardenne , si je ne cherchais , dans son recueil , quelques-unes de ses meilleures fables pour vous les offrir en tribut. Je ne vous citerai point *l'Aveugle et le Boiteux* , joli sujet que Gellert , fabuliste allemand , a traité d'après lui , et que *Florian* a traité ensuite avec une grande supériorité. Je ne vous citerai pas *l'Homme et le Rossignol* , que Boursault a traité d'une manière plus piquante : je choisirai deux sujets qui lui appartiennent en propre , et dans lesquels ses défauts ordinaires ne se retrouvent pas d'une manière aussi sensible. La première est intitulée *la Fausse Alarme*. Je crois que Barbe , fabuliste moderne , dont je vous parlerai par la suite , l'avait en vue lorsqu'il a composé sa jolie fable de *l'Astrologue*. La seconde est intitulée *les deux Rats prisonniers*.

Guichard , fabuliste que j'ai connu , en a pris l'idée de sa meilleure fable qui est celle de la *Souris et du Souriceau*.

## LA FAUSSE ALARME.

Des quatre coins de l'horizon  
Les vents soufflaient d'une fureur si vive ,  
Qu'on eût pu croire avec raison  
Qu'ils avaient forcé la prison  
Où les tient enchaînés le dieu qui les captive.  
Par ce beau temps-là des enfans  
Jouaient sur le rempart , la plupart en chemise.  
A cet âge on ne craint ni le chaud ni la bise.  
Variant ses amusemens  
Selon le temps ,  
La cohorte enfantine ,  
Avec du papier peint, se fit une machine  
Qui partit de leurs mains et vola vers les cieux.  
Les vents en prirent soin : jugez s'ils s'en jouèrent !  
Si haut ils vous la soulevèrent ,  
Qu'elle échappa presque à leurs yeux.  
Droit sur le centre de la ville  
Elle fut se placer.  
On la voyait légère , agile ,  
De-çà , de-là se tourmenter.  
La ficelle qui la dirige  
Règle à propos son hardi mouvement.  
Le premier qui vit ce prodige  
Courut avec étonnement  
Avertir ses voisins. Ceux-ci , pleins d'épouvante ,



Répandirent ce bruit. La ville, en un moment,  
Fut en rumeur. Chacun accourt et se lamente :  
Tous, craignant quelque grand malheur,  
Assurent qu'un tel phénomène,  
De leur ruine trop certaine  
Est sans doute l'avant-coureur.  
Thèbes, jadis, ne fut pas plus émue  
Quand sur ses murs parut un monstre ailé,  
Monstre dont la fatale vue  
Présageait ce fléau dont il fut tant parlé.  
Qu'arriva-t-il ? Les vents finirent leur vacarme.  
Le monstre en l'air ne put se soutenir sans eux.  
Il tomba droit aux pieds des citadins peureux,  
Qui rirent de leur fausse alarme.

*Barbe*, qui avait beaucoup plus de gaieté que *Dardenne*, a rendu ce sujet infiniment plus comique. Je ne puis résister au désir de vous faire lire son *Astrologue*. Il prétend l'avoir imité du poëme anglais intitulé : *Hudibras*.

#### L'ASTROLOGUE.

Dans un lieu découvert, éloigné de la ville,  
Sidrophil, astrologue, avait son domicile.  
Il alléguait, pour ses raisons,  
Que des clochers la hauteur importune,  
Les branches d'arbres, les maisons  
L'empêchaient d'observer les phases de la lune,  
D'étudier le ciel, de régler les saisons.

Ainsi notre docteur, au milieu d'une plaine,  
Même quand les vents froids sortis de leurs prisons  
Changeaient, par leur piquante haleine,  
L'eau rapide en épais glaçons,  
Contemplant le Bélier, le Verseau, les Poissons.  
Peu de gens sont tentés de prendre cette peine.  
Un seul valet lui servait de portier,  
D'intendant et de secrétaire.  
Le même était son cuisinier,  
Mais seulement cuisinier honoraire,  
Car Sidrophil faisait fort maigre chère.  
Jamais chez lui la broche ne tournait  
Que lorsqu'il arrivait une éclipse totale,  
Ou qu'une aurore boréale  
Sur l'horizon se déployait.

La nuit enveloppait l'univers de ses voiles.  
Son télescope en main, le docte Sidrophil  
Du haut de sa guérite observait les étoiles.  
Il s'arrête soudain.... « Qu'aperçois-je ? dit-il....  
Serait-ce bien une comète ?....  
Qu'en dis-tu, Valentin ? — Non, c'est une planète....  
C'est Mercure.... — Oui, c'est lui, lui-même, le voilà.  
Regarde. Mais que fait-il là ?  
Comment a-t-il changé de place ?  
Quelque horrible malheur sûrement nous menace....  
Mes yeux sont-ils trompés ?.... Du haut du firmament  
Mercure tombe.... Ah ! la chute d'un astre,  
Que peut-elle annoncer ? Le plus affreux désastre....  
Cher ami, nous touchons au jour du jugement.

Fille du ciel, sublime astrologie,  
Toi qui faisais le bonheur de ma vie,  
Pourquoi m'as-tu caché ce prodige, et comment?... »

Dites-nous, divine Uranie,  
Ce qui peut effrayer un si rare génie.  
Muse qui possédez son esprit et son cœur,  
Daignez sur cet article instruire le lecteur.

Un cerf-volant dans la plaine éthérée  
S'élevait d'une aile assurée.  
A sa queue un astre brillait,  
Astre qui redoutait le souffle de Borée,  
Et qu'un mur de papier faiblement protégeait.  
C'était une lanterne. Aidé de sa lunette,  
Sidrophil honora du beau nom de comète  
Ce feu qui parcourait les airs.  
Ensuite il crut qu'une planète  
Hors de son rang menaçait l'univers  
D'une destruction complète.  
La corde, sur cette entrefaite,  
Vient à se rompre : adieu lanterne et cerf-volant.  
Notre astronome se figure  
Que, par un prodige étonnant,  
Il voit la chute de Mercure.

Que d'erreurs de cette nature  
Dans la tête d'un sot qui s'érige en savant !

Je vais terminer cette lettre par la dernière

fable de Dardenne , que je vous ai promise :

## LES DEUX RATS PRISONNIERS.

Persévérance vient à bout...

De quoi ? De tout.

Deux Rats vivaient d'intelligence ;

Ils avaient eu même berceau.

Au galetas d'un vieux château

Même jour ils prirent naissance.

Conformité d'âge et d'humeur

Faillit à les plonger dans le même malheur.

Un plat de rôti déposé dans l'office

Tenta l'appétit des galans.

Par un trou fort étroit le plus hardi se glisse ,

L'autre suit ; les voilà dedans.

Par le chemin couvert, maîtres de cette place ,

D'abord le rôti fut investi.

C'était à qui montrerait plus d'audace

Pour en tirer un bon parti.

Le hasard fit qu'un domestique ,

De cette race famélique

De tout temps ennemi juré ,

Avait ce matin préparé

Un piège presque en l'air, qui, s'abattant sur terre ,

Vous les fit prisonniers de guerre.

La prison qui les resserrait

N'avait qu'une seule ouverture

Étroite, difficile, obscure ;

Un fil de fer la leur barrait.

« Que faire ? le ronger ? voire , qui le pourrait ?  
Dit l'un des Rats. — Bon ! bon ! dit l'autre frère ,  
On ne fait que ce qu'on veut faire :  
J'y vais tâcher. » D'abord sa dent  
Fit comme celle du Serpent  
Qui voulut s'en prendre à la Lime ;  
Plus cette active dent s'escrime ,  
Moins elle semble avancer ; cependant  
Son camarade le relève ,  
S'évertue avec plus d'ardeur ,  
Ne se donne ni paix ni trêve.  
Le fer s'entame. Dans leur cœur  
L'espoir renaît. Leurs dents s'unissent ;  
Elles s'affinent , se polissent ;  
Le fer aussi. Bref , il s'affina tant ,  
Que se pliant , que se rompant ,  
Par une espèce de miracle ,  
A leur fuite les Rats ne virent plus d'obstacle.

Persévérance vient à bout.....

De quoi ? De tout.





## LETTRE LXXII.

Lacombe, 15 juin 1815.

AYANT eu pendant quelques jours à ma disposition , un manuscrit autographe des fables de Dardenne, j'y ai découvert une vingtaine de fables inédites. L'auteur eut-il des raisons particulières pour les supprimer , lors de l'apparition de son livre? Sous le rapport du style, elles ne sont ni supérieures ni inférieures à celles qu'il a publiées. Vous en jugerez vous-même, Mademoiselle, par les trois suivantes que je me fais un plaisir de vous adresser.

## LE RENARD MÉDECIN.

Dès que l'homme , affaibli par son intempérance ,  
Eut hâté sa ruine, ainsi que je l'ai dit,  
Il advint mal sur mal ; car aussitôt naquit  
Des médecins la triste engeance.  
Le Renard, qui toujours fut un drôle rusé ,  
De ce leurre nouveau s'étant donc avisé ,  
Voulut en tirer avantage.

A cet effet , usant d'un pompeux verbiage ,  
Sans peine il fit accroire aux autres animaux  
Qu'à l'exemple de l'homme ils devaient dans leurs maux  
Avoir quelqu'un d'entre eux qui sût faire la cure.

« Pour moi , dit-il , de la nature

Je sais mieux qu'aucun les secrets ;  
Je connais chaque simple , explique ses effets.

Enfin , il n'est blessure ou maladie  
A quoi , mais sur-le-champ , mon art ne remédie.  
Bien plus , j'ai le secret de prolonger les jours.  
Vit-on jamais chez l'homme une vertu pareille ?  
Il n'est pas un de vous , aidé de ce secours  
(Il présentait alors sa petite bouteille),  
Qui ne puisse des ans du cerf, de la corneille

Pour le moins égaler le cours. »

Ainsi parla notre empirique.

Animaux aussitôt d'accourir pour le voir.

Ensuite le croyant expert et véridique ,

En l'air voilà plus d'un mouchoir.

On ne vit que du baume et de l'argent pleuvoir :

C'était ce que voulait le drôle.

Mais sachons s'il leur tint parole :

Du tout au tout il s'en fallut ;

Quiconque prit du baume en peu de temps mourut ,

Tandis que ceux que soigna la nature ,

Des plus longs jours comblèrent la mesure.

#### LE NAUFRAGE.

Un navire fendait les flots.

Tous buvaient ou chantaient , soldats et matelots.



D'un souffle léger animée,  
La machine, à leur gré, se mouvait à leurs yeux.  
D'un départ si riant la troupe était charmée :

Jusque-là tout allait au mieux.

Le capitaine, heureux dans ses voyages,  
Sur celui-ci fondait les plus grands avantages,  
Et déjà dans son cœur en rendait grâce aux dieux.  
Par trop il se pressa : changeante est la fortune,  
Et sur terre, et chez Neptune.

Un avide corsaire aborde le vaisseau.

Grand combat. Sur le point d'avoir même tombeau,  
Tous opinèrent à se rendre.

On députe. Il fut arrêté

Que l'ennemi n'aurait qu'à prendre

La marchandise, et que la liberté

Resterait au vaincu : ce fut là leur traité.

Tous, en y souscrivant, avaient l'âme ravie

D'avoir sauvé la liberté, la vie.

Heureux si leur malheur en fût demeuré là !

Mais qu'était-ce que tout cela ?

Une affreuse et noire tempête

Tout-à-coup leur voila les cieux.

L'air mugit, le tonnerre éclate sur leur tête ,

Et, sous plus d'un aspect, la mort s'offre à leurs yeux.

La manœuvre aux autans ne fait point lâcher prise ,

Et, jouet du flot irrité ,

Contre un rocher le navire est jeté.

Près de cet écueil il se brise.

Chacun, au milieu du débris ,

Poussant au ciel de lamentables cris ,

Est englouti dans l'onde amère ;  
Ce fut bien pis que le corsaire.  
Le capitaine , homme de jugement ,  
Se livre au perfide élément ,  
Voit une planche ; il la saisit , s'y colle ;  
Et là , fondant sa sûreté ,  
Malgré tout le courroux d'Éole ,  
Sur le rivage il est porté.  
Des sauvages bordaient la côte ;  
Lorsqu'ils virent vers eux arriver un tel hôte ,  
L'environnant de tout côté ,  
Cruellement ils s'en saisirent ,  
Et , grâce à leur férocité ,  
Ses jours et ses peines finirent.

Quand l'infortune fond sur nous ,  
La résistance est inutile ,  
Et les malheurs , comme à la file ,  
Se font un jeu de venir tous.  
Préparons-leur un cœur tranquille.

#### LES DEUX ROSSIGNOLS.

Deux Rossignols , messagers du printemps ,  
Se déclarèrent les amans  
D'une Linotte un peu cruelle.  
Le chant , pour exprimer leurs feux ,  
N'est pas une façon nouvelle  
Dont se servent les amoureux.  
C'était le charme de l'oreille  
Que d'entendre ces deux rivaux ,

Animés d'une ardeur pareille,  
Se disputer l'honneur des sons les plus nouveaux.  
L'un, depuis deux moissons, auprès de sa maîtresse,  
Chantait son amoureux tourment.  
Du printemps dernier seulement  
L'autre pouvait dater l'aveu de sa tendresse.  
« Messieurs les Rossignols, dit la Linotte un jour,  
Vous m'honorez beaucoup en m'offrant votre amour;  
Je le sais ; mais veuillez, de grâce,  
Qu'un certain temps encor se passe  
Avant que de mon cœur  
L'un de vous deux soit possesseur.  
( Elle n'en était pas à son apprentissage. )  
Allez, dit-elle, allez faire un petit voyage ,  
Après quoi le plus amoureux  
Sera le plus chéri des deux.  
Partez sans tarder davantage. »  
Les voilà donc de bois en bois errans.  
Que leurs feux étaient différens !  
La tendresse de l'un n'étant qu'une saillie ,  
En peu de jours fut ralentie ,  
Tandis que l'autre , épris d'une sincère ardeur,  
Sentait à s'éloigner la plus vive douleur.  
Tout occupé de sa tendresse ,  
Il avait beau changer de lieux ,  
Bocages , prés fleuris , oiseaux de chaque espèce ,  
Tout rappelait la Linotte à ses yeux.  
Pour finir les rigueurs d'une si triste vie ,  
Ne soupirant qu'après son seul retour,  
Il vint rejoindre sa Sylvie ,

Qui le paya d'un si fidèle amour.

D'une flamme naissante , une très-courte absence

Triomphe sans beaucoup d'effort.

Un véritable amour a tout un autre sort :

L'éloignement accroît sa violence.





## LETTRE LXXIII.

Lacombe, 16 ju in 1815.

LA grande supériorité de La Fontaine , dans le genre de l'apologue , avait rendu le public si difficile envers les fabulistes qui vinrent après lui , que ceux-ci trouvaient à peine des imprimeurs qui voulussent mettre leurs fables au jour , et moins encore des graveurs qui voulussent les orner d'estampes et de vignettes.

*Lebrun* , dont je vais vous entretenir aujourd'hui , Mademoiselle , aurait bien désiré que les siennes parussent avec cette sorte de luxe qui contribue puissamment à les faire valoir. Il frappa à toutes les portes ; mais il ne put obtenir que les honneurs d'un frontispice. Réduit à s'en contenter , il manifesta son dépit par une boutade poétique dirigée contre Lamotte , boutade que je veux placer ici , pour la consolation des fabulistes qui seront dans le cas de publier , à l'avenir , leurs apologues , sans le secours du burin.

## LE BURIN ET LA PLUME.

La Plume, ne pouvant se tenir en repos ,  
De fables fit jadis un volume assez gros.  
Le Burin avec art en traça les figures ,  
Et fit de si belles gravures ,  
Que le public ne recherchait  
Les fables que pour les images.  
Or, à la Plume un jour le Burin reprochait  
Que leur livre , sans lui , n'aurait aucuns suffrages.  
« Sans moi , vos vers seraient-ils lus ?  
C'est à moi que , sans partage ,  
De notre commun ouvrage  
La gloire et les profits sont dus.  
Je le prétends. » La Plume en parut irritée.  
Au tribunal leur plainte fut portée.  
Voici ce qu'Apollon décida là-dessus :  
« Sur les raisons qu'ici l'un et l'autre m'expose ,  
Puisqu'il faut prononcer un arrêt solennel ,  
Je donne au Burin gain de cause ,  
Et condamne la Plume aux dépens , sans appel. »

Pour consacrer notre mémoire ,  
Malgré nos rivaux jaloux ,  
Tâchons d'acquérir une gloire  
Que nous ne devions qu'à nous.

Lebrun avait déjà publié différens ouvrages en prose et en vers , lorsqu'il s'avisa de composer des fables. Malheureusement aucune de ses produc-

tions précédentes n'avait eu assez de succès pour préparer celui de ses apologues. Ils parurent en 1722. L'auteur avait alors trente-deux ans. Le public leur rendit assez de justice pour reconnaître que le poëte n'avait encore rien fait de mieux. Son recueil passa pour être le moins faible de ses ouvrages ; mais comme l'auteur comptait sur un succès extraordinaire , et qu'il ne l'obtint point , il brisa sa lyre , et ses fables n'ont point été réimprimées.

Lebrun avait connu le recueil des fables latines de Camérarius , et , un siècle avant moi , y avait distingué le *Lion et l'Homme* , dont il crut devoir faire son profit. Je ne connaissais pas cette imitation , lorsque j'ai traité ce sujet puisé à la même source. Je place ici la fable de *Lebrun* , afin que vous puissiez connaître le profit qu'il en a tiré.

## LE LION ET L'HOMME.

Un Lion qui cédait à l'injure des ans

Voulut , avant sa mort , instruire ses enfans.

« J'ai vieilli sur le trône , et mon expérience

Veut vous enseigner la science

De vous y maintenir , vous et vos descendans ,

Leur dit-il ; écoutez un langage sincère.

Mes travaux et mon âge affaiblissent mes ans.

Il est temps ou jamais que je vous parle en père.



Vous êtes rois des animaux,  
A vous il n'en est point d'égaux.  
Ne vous prévalez pas de votre indépendance;  
Dépouillez la férocité;  
N'accablez point sous votre autorité  
La faiblesse ni l'innocence.  
Pacificques ou conquérans,  
Régnez toujours en rois, et jamais en tyrans.  
Il est un animal qui pour vous est à craindre,  
Quoique moins fort que vous. Je vais vous le dépeindre.  
Son front est tourné vers les cieux;  
Il marche sur deux pieds; il est grand, il est sage,  
Et n'a pas moins que nous d'adresse et de courage.  
Une mâle noblesse éclate dans ses yeux.  
Il a, dit-on, la science en partage;  
La gloire a pour lui des appas.  
A son courroux ne vous exposez pas.  
De nous bien différent, il parle un doux langage.  
Quand vous le verrez, son aspect  
Vous imprimera du respect.  
Il nous dispute l'avantage  
D'être le roi des animaux;  
C'est le plus fier de nos rivaux  
Et le plus politique. Enfin, je vous le nomme,  
Mes enfans, évitez son approche : c'est l'Homme.  
N'ayez jamais affaire à lui,  
Et profitez du conseil salulaire  
Que vous recevez aujourd'hui. »  
L'ainé de ces Lions, imprudent, téméraire,  
Sort de son antre, court les bois.

Tout tremble devant lui, tout reconnaît ses lois.  
Ébloui des honneurs qu'on s'empresse à lui rendre,  
Persuadé que rien ne peut lui résister,  
Qu'il peut et doit tout entreprendre,  
Il veut contraindre encor l'Homme à le respecter.  
Il quitte la forêt aussitôt. Mais à peine  
A-t-il fait un tour dans la plaine,  
Qu'avec un front audacieux  
Un chasseur bien armé se présente à ses yeux.  
« Qui va là ? dit alors le Lion en colère.  
— L'Homme, lui répond le Chasseur.  
— Et moi, je suis Lion, reprit-il. Si ton cœur  
Est si grand que m'a dit mon père,  
Battons-nous, et voyons qui sera le vainqueur.  
— J'y consens, » répond l'Homme en le couchant en joue;  
Et lui tirant un coup dans la cuisse, voilà  
Le Lion renversé : « C'en est assez, holà !  
S'écria-t-il ; j'ai tort, et je l'avoue ,  
D'avoir négligé des avis  
Que je voudrais avoir suivis. »  
  
Quand il attaque en téméraire ,  
Souvent par un faible adversaire  
Le plus courageux est battu ;  
Et l'on sait, par expérience ,  
Que la valeur sans la prudence  
N'est qu'une brutale vertu.

Je vous ai cité une des meilleures fables de  
Lebrun. Il me serait pénible d'en relever les dé-

fauts. Il me le serait de critiquer plusieurs autres fables de l'auteur, qui sont aussi répréhensibles par le fond, qu'elles me paraissent l'être par la forme. Lebrun avait communiqué son manuscrit à un de ses amis qui ne lui avait pas dissimulé que plusieurs de ses récits étaient un peu diffus, et que plusieurs de ses fables étaient inférieures aux autres. L'auteur lui répondit : « Il y en a de médiocres, j'en tombe » d'accord ; mais un livre ne se fait pas autrement. » S'il y en a trente qui soient dignes de votre censure, » je passe condamnation. Si vous en trouvez autant » qui le soient de votre suffrage, je suis content, je » ne demande rien de plus, et je soutiens que mon » livre est bon. » Ainsi parlait Martial de ses épi-grammes.

Malheureusement Lebrun n'a pas, comme fabuliste français, le mérite qu'a Martial comme poète latin. Ses fables offrent presque toutes des taches qui les déparent. Les meilleures n'en sont pas exemptes. Elles manquent de ce coloris poétique qui peut seul faire vivre ce genre de composition.

Comment, après cela, pardonner à l'auteur d'avoir osé se mesurer avec l'inimitable La Fontaine, en remaniant un de ses chefs-d'œuvre, *le Chêne et le Roseau* ? A-t-il pu croire qu'il sortirait vainqueur de la lutte ? On ne concevrait pas une pareille témé-

ité. Quoi qu'il en soit , voici *le Pin et le Roseau* de Lebrun :

Sur un mont sujet aux orages  
Un Pin altier était planté ,  
Et presque toujours agité  
Par l'aquilon et ses ravages.  
Après avoir lutté long-temps  
Contre les efforts des autans  
Qui lui faisaient souvent la guerre ,  
Il essuya le courroux du tonnerre.  
Par le salpêtre et le nitre , enflammé ,  
Jusques au tronc l'arbre fut consumé.  
Dans un vallon , au bas de la même montagne ,  
Vivait paisiblement un modeste Roseau.  
Sans faste , sans éclat , sur les bords d'un ruisseau  
Dont l'eau pure et tranquille arrosait la campagne ,  
A l'abri des malheurs du Pin  
Il ne redoutait point les bruyantes tempêtes  
Qui frappent les superbes têtes.  
Content , sans peine , sans chagrin ,  
Sans trouble , sans inquiétude ,  
Il vécut dans sa solitude  
Jusqu'à ce que la mort terminât son destin.

La médiocrité me paraît désirable.  
Pour les rangs les plus hauts soyons indifférens.  
Les petits aux revers dont le coup nous accable  
Sont moins exposés que les grands :  
C'est une vérité dont Séjan fit l'épreuve ,

Et que Bélisaire attesta ;  
Maint visir l'expérimenta ;  
Mille exemples en sont la preuve.

Il n'y a guère que les écrivains médiocres qui soient parfaitement contens de leurs productions, et qui se mettent au-dessus des traits envenimés de la critique. Lebrun a joui complètement de cette satisfaction intérieure de lui-même, et s'il n'a pas obtenu une grande réputation, il a eu du moins le bonheur de la goûter en espérance. Voici l'épilogue qui termine son recueil :

Tant bien que mal j'ai fourni ma carrière.  
Partez, mon livre, et voyez la lumière.  
C'est trop languir, ne différez plus tant.  
Partez, volez ; l'imprimeur vous attend.  
Que vous allez essayer de critiques !  
Que de censeurs et que d'esprits caustiques,  
Sur vos écrits aussi doux que le miel,  
Malgré vos soins vont répandre leur fiel !  
Tel fut toujours le sort d'un bon ouvrage.  
Que contre vous leur envieuse rage  
Puisse émousser son impuissante dent !  
Soyez la *Lime*, et qu'ils soient le *Serpent* !





## LETTRE LXXIV.

Lacombe, 17 juin 1815.

Si Lamotte et Lebrun n'avaient pas effrayé Dardenne, qui cependant resta de beaucoup au-dessous d'eux, Dardenne ne devait pas effrayer Richer : celui-ci, plus exercé que le fabuliste provençal dans la versification, doué d'un goût plus prononcé pour l'apologue, ayant quelque chose de la simplicité, de la naïveté de La Fontaine, se mit avec avantage sur les rangs. Il ne lui manqua, Mademoiselle, pour se faire une réputation durable, que le coloris poétique et un peu plus d'originalité dans l'invention. Le recueil de Richer est plus précieux pour l'enfance que celui de Lamotte : ce dernier est plus fort de choses, l'autre est plus simple dans les expressions.

Lamotte, d'ailleurs, ne s'en cachait pas : il n'avait point écrit pour le premier âge, ou, du moins,

il ne s'était pas borné à intéresser des enfans. Il a dit dans un de ses prologues :

Mais, s'il vous plaît, la fable est-elle l'ennemie  
Du profond et du fin, quand il vient à propos?

La prenez-vous pour une mie  
Qui ne sait rien qu'endormir des marmots?

Bientôt vous allez vous dédire  
Au premier trait commun que j'oserai rimer.  
N'est-ce qu'à des enfans qu'il faut se faire lire?  
C'est bien la peine d'imprimer!

L'abbé Aubert et Nivernais, qui sont de l'école de Lamotte, ont adopté le même principe, et leurs fables ne peuvent guère intéresser que les hommes faits.

Richer, au contraire, travaillait pour l'enfance, et il faut lui en savoir gré. Plusieurs de ses moralités conviennent aussi à l'âge mûr; mais la jeunesse peut les comprendre et en faire son profit. Pour arriver plus sûrement à l'intelligence de ses lecteurs, Richer a donné à son style une grande simplicité : c'est à son école que se sont formés les Grozelier, les Reyre, et plusieurs autres fabulistes qui ont affecté d'être simples, pour être plus utiles à l'enfance.

Une fable de Richer, intitulée *le Chat et le*



*petit Chien*, va vous mettre au fait de sa manière .

« Que je suis charmé de Minet !

Dit un petit Chien à sa mère.

Il a tout ce qu'il faut pour plaire :

Il est doux , enjoué , follet ;

Ensemble nous jouons sans cesse ;

Nous nous accolons , et toujours

Il fait la pate de velours ,

Outre mille tours de souplesse.

— Mon fils , défiez-vous de lui.

Vous le verrez demain tout autre qu'aujourd'hui ;

Vous éprouverez son caprice.

Vous êtes simple et sans malice :

Minet ne vous ressemble pas ;

Je le sais par expérience. »

Le jeune Chien fit peu de cas

D'une si sage remontrance :

Il joue avec le Chat , qui ne fut pas long-temps

Sans lui faire sentir ses griffes et ses dents.

Le petit Chien revint au bout d'une heure ,

Le nez en sang. Il crie , il pleure.

« Je vous l'avais bien dit , mon fils ;

Vous choisissez mal vos amis.

Une amitié de Chat ne fut jamais durable.

Tantôt badin , doux , gracieux ,

Tantôt féroce et furieux ,

Il n'est pas deux instans à lui-même semblable. »

L'homme capricieux est le Chat de ma fable.

Une distinction honorable, qui dut flatter beaucoup notre fabuliste, et qui assura en quelque sorte sa réputation, fut l'accueil que fit à une de ses fables un grand prince qui se connaissait en mérite. Le dauphin, en 1741, fit copier cette fable intitulée *le Solitaire et l'Importun*, et la fit placer dans son appartement de Versailles. Les courtisans, qui venaient quelquefois importuner le prince de leur présence, trouvaient dans cet apologue un avertissement indirect qui ne manquait jamais son effet; et depuis lors, le dauphin, qui aimait l'étude, put y consacrer beaucoup plus de temps qu'il ne l'avait fait jusque-là. Voici cette fable que tous les hommes studieux devraient, à l'exemple du dauphin, placer dans leur appartement :

LE SOLITAIRE ET L'IMPORTUN.

Un philosophe, au retour du printemps,  
 Se promenant seul dans les champs,  
 S'entretenait avec lui-même.  
 Il prenait un plaisir extrême  
 A méditer sur les objets divers  
 Qu'offrait à ses yeux la nature,  
 Simple en ces lieux et belle sans parure.  
 Vallons, coteaux, feuillages verts  
 Occupaient son esprit. Un quidam d'aventure,  
 Homme fort désœuvré, crut que, semblable à lui,

Ce Solitaire était rongé d'ennui.

« Je viens vous tenir compagnie ,

Dit-il en l'abordant. C'est une triste vie

Que d'être seul. Ces champêtres objets ,

Les prés , les arbres sont muets.

— Oui, pour vous , répondit le sage ,

Mais pour moi ces objets ont chacun leur langage.

Soyez détrompé sur ce point ,

Vous me forcez à vous le dire :

Si je suis seul ici, beau sire ,

C'est depuis que vous m'avez joint. »





## LETTRE LXXV.

Lacombe , 18 juin 1815.

ON regarde , Mademoiselle , comme un chose assez surprenante que La Fontaine , qui a composé deux cent cinquante fables , et qui a fait si bien parler tous les animaux qu'il a mis en scène , ait oublié le gentil écureuil dans la distribution de ses rôles. Richer a voulu réparer à cet égard le tort de son prédécesseur ; il a imaginé une fable qu'il a intitulée : *Plainte de l'Écureuil au Génie de La Fontaine*. Vous la lirez avec plaisir :

« Pourquoi , célèbre La Fontaine ,  
Quand vous avez chanté tant d'animaux divers ,  
M'avez-vous oublié ? Je valais bien la peine  
D'être aussi placé dans vos vers.  
Je suis le plus joli du monde.  
Ma queue , ornement sans pareil ,  
En été me défend des ardeurs du soleil ;  
J'en fais un parasol. Quand je veux passer l'onde ,

Léger, ingénieux, l'écorce d'un ormeau

Me porte et me sert de bateau.

Ma queue alors est d'un nouvel usage.

Elle tient lieu de voile, et hâte mon passage.

Vous n'avez jamais fait de si riant tableau.

Vous chantez ma sœur la Belette,

Les Rats et même les Souris.

Ah ! que des animaux le fameux interprète

Du petit Écureuil n'a-t-il connu le prix !

Votre muse naïve, en tous lieux estimée,

Eût étendu ma renommée.

Ce qui redouble mon chagrin,

J'apprends qu'Oudry, dont le pinceau divin

A des couleurs si véritables,

De ces différens animaux

Que vous célébrez dans vos fables,

A fait les portraits les plus beaux.

Parmi ces chefs-d'œuvre nouveaux,

O comble de disgrâce !

Le petit Écureuil ne tiendra point sa place !

C'est vous qui la causez, favori d'Apollon.

Oui, quand vous auriez dû, pour moi, sans indulgence,

Me comparer au Singe, et m'appeler larron,

Croqueur de noix et de marron,

Je serais moins fâché de cette médisance

Que d'un si dédaigneux silence.

Sans cet oubli, dans un double portrait

Le monde eût admiré ma queue et ma figure.

Oudry, peintre de la nature,

M'eût, d'après vous, dessiné trait pour trait. »

Cet Écureuil nous peint une coquette.

Critiquez sa conduite : elle en fait peu de cas.

Pourvu qu'on vante ses appas ,

Son ame vaine est satisfaite.

Depuis Richer, tous les fabulistes se sont fait un devoir d'enrôler l'Écureuil dans la troupe de leurs acteurs. Grozelier a une fable intitulée *l'Écureuil et le Chat sauvage*. L'Écureuil s'égayait sur un chêne ; un Chat sauvage l'aperçoit et veut en faire sa proie ; il grimpe à l'arbre , mais la branche casse , et le Chat tombe sur le nez. Aubert a fait *l'Écureuil, la Chatte et le Chien*. Cette fable aurait quelque mérite , si elle n'était pour ainsi dire calquée sur celle de *Bertrand et Raton*. Ici , sur l'invitation de l'Écureuil et de la Chatte , le Chien se laisse enfermer dans l'office , jette la caille dans la cour , et voit le couple malhonnête la croquer sans en laisser rien. Boisard a fait *l'Écureuil et le Renard*. Un Renard aperçoit un Écureuil , feint , en vertu de la ressemblance , qu'il est son très-proche parent , et l'invite à s'approcher : celui-ci monte un peu plus haut , et répond qu'il est des parens dont il faut se tenir un peu éloigné. La même fable a été refaite par Grenus et par Le Bailly. Florian l'a remaniée , en y ajoutant un troisième acteur. Nivernais a fait *l'Écureuil et*

*l'Éléphant* : le premier reproche au second sa lenteur ; celui-ci lui répond qu'il aime encore mieux passer son temps à ne rien faire qu'à suer pour faire des riens. Vitalis a une fable intitulée *l'Écureuil et la Tortue*. L'Écureuil raille la Tortue sur la lenteur de ses pas : elle lui répond que tel qui monte si haut se prépare souvent une chute. En effet, l'aquilon souffle avec furie , et l'Écureuil tombe sans vie aux pieds de la Tortue. Fumars a une fable sous le même titre , mais dont le sujet est différent. Madame Joliveau a fait, je crois , *l'Écureuil et le Cheval*, et a voulu, par de petits vers nains , imiter la rapidité des mouvemens de l'Écureuil. Gros, fabuliste qui a écrit en provençal des fables pleines de mérite, a une fable intitulée *l'Écureuil et la Châtaigne*, qui pourrait, dans son genre , soutenir la comparaison avec les plus belles de La Fontaine. Une des plus soignées et des plus piquantes de Florian est celle de *l'Écureuil et du Léopard* ; et peut-être avez-vous distingué parmi les miennes celle qui a pour titre *l'Écureuil de Barbarie*.

Vous voyez que le petit Écureuil nous a menés loin. Revenons maintenant à Richer, et lisons ensemble une nouvelle fable de lui.



## LES BERGÈRES ET L'ÉGLANTIER.

Amarylle aperçut, en gardant ses moutons,  
Un Églantier dont les boutons  
Lui promettaient ample moisson de roses.  
Au bout de quelques jours qu'elle les crut écloses,  
Voulant faire un bouquet pour son amant chéri,  
Elle y retourne avec Climène.  
Mais son espérance fut vaine :  
L'Églantier était défleuri ;  
On le reconnaissait à peine ;  
Le pauvre arbuste n'avait plus  
Que quelques petits gratte-cus,  
Métamorphoses ordinaires  
Dont notre couple se moqua.  
Cet Églantier leur répliqua :  
« Ne vous en raillez point, Bergères ;  
Vous aurez le même destin.  
Croyez les Églantiers prophètes.  
Hier, j'étais ce que vous êtes :  
Ce que je suis vous le serez demain. »

L'expression basse et triviale qui dépare cette fable ne serait point échappée à La Fontaine. La-motte a dit :

Mais prenons garde à la bassesse  
Trop voisine du familier.  
Souvent un auteur sans adresse

Veut être simple ; il est grossier.

Point de tour trivial , aucune image basse.

Apollon veut expressément

Que l'on soit rustique avec grâce ,

Et populaire élégamment.

« Cela n'est pas aisé ; j'en conviens : mais qu'y faire ?

Dit le lecteur ; ce n'est pas mon affaire.

Surmontez la difficulté.

Quand votre ouvrage sait me plaire ,

Je ne calcule point ce qu'il vous a coûté ,

Mais je vous loue , et ce salaire

Mérite bien d'être acheté. »

Voulez-vous savoir comment Richer aurait dû faire pour éviter l'expression ignoble que je lui reproche ? Voyez de quelle manière s'y est pris Pesselier, fabuliste dont je parlerai un jour, pour exprimer la même idée :

Lorsque la bise fut venue ,

Quand la rose fut devenue.....

Dirai-je tout?.... Non , il convient

D'envelopper un peu la chose ;

Devenue... Eh bien !... Quoi?... ce qu'une fleur devient

Lorsqu'elle a cessé d'être rose.





## LETTRE LXXVI.

Lacombe, 17 juillet 1815.

UN second orage a menacé la France, et, par un second miracle aussi merveilleux que le premier, un calme profond lui a succédé tout-à-coup. Nos craintes se sont rapidement dissipées. Une sérénité parfaite règne aujourd'hui sur l'horizon politique, et nos regards ont la douce perspective du plus riant avenir.

Avant de quitter la solitude rustique, où j'étais venu m'abriter pendant la tempête, je veux, Mademoiselle, consacrer encore quelques semaines à l'étude des fabulistes. Les ambitieux s'agitent autour du pouvoir; ils obstruent, suivant leur usage, tous les chemins de la fortune, et, changeant au besoin de masque et de langage, usurpent des places qu'ils ne remplissent bien souvent que par des vues d'intérêt. Pour moi, content d'avoir vu triompher la plus sainte des causes, je viens, sous

les auspices de la paix, reprendre un travail auquel les amis des lettres attacheront peut-être quelque prix : votre suffrage me le garantit d'avance.

Les sujets de fables attribuées à Ésope étaient épuisés ; La Fontaine en avait moissonné la fleur, Richer en avait glané les débris : d'un autre côté, Lamotte et Dardenne avaient voulu jouer le rôle d'inventeur, et le peu de faveur qu'ils avaient obtenue n'était pas fait pour encourager ceux qui se sentaient disposés à cultiver le genre de l'apologue. Les poètes français gardèrent donc le silence pendant quelque temps. On attendit que les poètes allemands, anglais, italiens, eussent inventé des sujets nouveaux. Des traductions fidèles importèrent en France plusieurs centaines de nouvelles fables, et alors parurent de nombreux imitateurs qui n'eurent d'autre peine pour obtenir une réputation de fabuliste, que de rimer, quelquefois assez mal, les apologues des muses étrangères, déjà connus par quelques traductions en prose.

Je vais donc, dans mes promenades solitaires, parcourir les productions des fabulistes étrangers. Me voici aujourd'hui sur les bords du ruisseau de Cascatelle. Un sifflement, qui semble onduler dans les airs, agite le feuillage effilé des pins qui ombragent ma tête; des papillons voltigent çà et là, et

vont se posant sur les fleurs sauvages de la vallée ; des *demoiselles* aquatiques promènent leur vol léger de roseaux en roseaux, et semblent respirer la fraîcheur de l'onde, tandis que les cigales chantent au loin en affrontant les rayons brûlans du soleil. J'ouvre un fabuliste italien dont il parut une traduction en France du vivant même de La Fontaine. Alberti est son nom. Ses apologues ont une physionomie étrangère ; vous en jugerez par le suivant :

#### L'OMBRE DE L'HOMME.

« L'Ombre de l'homme souhaitait le coucher du soleil pour devenir plus grande ; mais ensuite s'étant aperçue qu'elle manquerait en même temps que le soleil, elle désira, mais en vain, que le soleil revînt à son midi.

» Souvent nous souhaitons pour notre agrandissement ce qui doit causer notre ruine. »

C'est dans Alberti que Le Bailly, fabuliste vivant que vous connaissez sans doute de réputation, a puisé le sujet des *Rames et du Gouvernail*. Voici la fable originale :

#### LES RAMES ET LE GOUVERNAIL.

« Un jour les Rames d'une galère, qui étaient

en grand nombre , eurent une grande dispute avec le Gouvernail , et le méprisaient , parce qu'il était seul et petit ; mais le Gouvernail , voulant leur faire connaître qui il était , fit aller la galère contre un écueil , de manière que toutes les Rames qui étaient d'un côté se rompirent et se brisèrent en mille pièces.

• Les sujets ne doivent jamais se séparer de leur prince. »

Le Bailly débute par un prologue qui est de son invention , et fait ensuite son récit d'une manière assez piquante :

Les Rames d'une galère

Insultaient au Gouvernail ,

Et disaient avec colère :

« Nous faisons tout le travail ,

Et quel en est le salaire ?

Monsieur nous regarde faire.

Gouvernail paresseux , inutile instrument ,

Réponds , du moins. Voyez s'il bouge seulement !... »

Comme elles tenaient ce langage ,

Tout-à-coup s'élève un orage.

Un vent des plus impétueux

Tourmente la galère , et soufflant avec rage ,

La livre à la merci des flots tumultueux.

Voilà nos Rames fort en peine.

On les voit tour à tour s'élevant, s'abaissant  
Pour fendre la liquide plaine.  
Le danger va toujours croissant.  
En vains efforts elles s'épuisent ;  
Enfin contre un écueil voilà qu'elles se brisent.  
Le Gouvernail alors, agissant à propos,  
Maîtrise la vague indocile,  
Et, par une manœuvre habile,  
Sauve le bâtiment de l'abîme des flots.

Je compare à cette galère  
Le vaisseau de l'État qu'un seul doit commander.  
Obéir au pilote et le bien seconder,  
C'est ce qu'on a de mieux à faire.

Alberti n'est pas un modèle à proposer aux fabulistes. La plupart de ses apologues sont hors de la nature : c'est à lui cependant que j'ai obligation de deux ou trois sujets qui m'ont paru aussi intéressans que nouveaux. Celui qui a pour titre *la Flamme de la Chandelle et la Lanterne* est de ce nombre, et je le cite d'autant plus volontiers qu'il peut consoler quelques hommes de mérite de l'isolement dans lequel ils ont vécu pendant les orages de la révolution.

Voici la fable d'Alberti :

• La Flamme d'une chandelle qui était dans la



Lanterne de Plaute-le-Comique disait à celle-ci :  
« Tu caches toute ma lumière. » La Lanterne lui  
répondit : « Il faut que tu saches que, de cette  
» manière, je te préserve de la fureur des vents,  
» et que je te conserve la vie. »

» On ne peut éviter un mal sans tomber dans un  
autre. »

Voici l'imitation que j'en ai faite :

LA BOUGIE ET LA LANTERNE.

Etroitement logée au sein d'une Lanterne ,  
La Bougie, en brûlant, se plaignait de son sort ;  
Elle disait tout bas : « Ma vie est une mort ;  
Je ne répands d'ici qu'une lumière terne.  
Qu'ai-je fait au destin pour me voir enfermer,  
Moi qui pourrais au loin briller aux yeux du monde ?  
Hélas ! dans ma prison profonde  
La douleur va me consumer. »

La Lanterne, à ces mots, parlant le vieux langage  
Dont le Pot de fer usa  
Quand jadis il proposa  
Au Pot de terre un voyage ,  
Répond à la Bougie : « Imprudente ! osez-vous  
Faire ouïr un pareil murmure ?  
Entendez-vous siffler tous les vents en courroux ?  
N'est-ce pas ma prison obscure

Qui vous met à l'abri de leur cruelle injure ?

Vous goûtez sous mon humble toit

Une sécurité parfaite.

Vous êtes logée à l'étroit,

Mais vous défiez la tempête. »

Heureux celui qui peut, quand on entend au loin

Gronder les tempêtes publiques,

Vivre obscur dans son petit coin,

Sous la protection de ses dieux domestiques !





## LETTRE LXXVII.

Lacombe, 18 juillet 1815.

C'EST un fabuliste allemand que j'ai aujourd'hui entre les mains, Mademoiselle. Hagedorn, contemporain du poète Haller, fit paraître, en 1738, un *Essai de Fables et de Contes*, la première collection en ce genre dont l'Allemagne puisse se glorifier. Huber, traducteur des idylles de Gessner, en publia d'abord quelques-unes dans le *Journal étranger*, et en inséra ensuite un grand nombre dans son *Choix de Poésies allemandes*.

Frédéric de Hagedorn était né à Hambourg en 1708 ; il eut, comme Gessner, une réputation précoce ; un *Essai de Poésies* qu'il publia à l'âge de vingt ans le fit connaître avec avantage. Huber loue beaucoup son style, et assure qu'aucun poète n'a écrit dans la langue allemande avec plus d'élégance et de correction.

Comme fabuliste, Hagedorn tient chez les Alle-

mands un rang distingué. Quoiqu'il ne soit inventeur que d'un petit nombre de fables, il a su se rendre propres les inventions des autres, et leur donner l'empreinte de son caractère, qui était plus porté au sérieux qu'à la gaieté. Il a traité d'une manière qui est à lui tous les sujets qu'il a empruntés soit de La Fontaine, soit des autres fabulistes; ses fables portent le caractère de la liberté dont il faisait si grand cas, et sa satire, pleine de hardiesse, est cependant sans aigreur.

Pour vous donner d'abord une idée de la manière de l'auteur dans les sujets empruntés des autres, je commencerai par vous citer sa fable intitulée *la Montagne et le Poète*; elle vous rappellera la jolie fable de La Fontaine intitulée *la Montagne qui accouche*.

#### LA MONTAGNE ET LE POÈTE.

« Au secours, grands dieux! fuyez, mortels!  
Une Montagne enceinte entré en travail, et va  
lancer autour d'elle des quartiers de rochers et des  
torrens de métaux; ses entrailles mugissent, et  
tous les environs sont remplis d'une juste crainte;  
un prodige va s'opérer; quelque ville, quelque  
nouvelle Rome va naître de ses flancs.

» Suffénius écume et se démène comme un forcené ; rien ne peut réprimer sa sublime fureur ; il frappe la terre de son pied , il fait d'horribles contorsions. Pour quel sujet ? il rime et il veut surpasser Homère. Tel la Pythonisse se place , à demi-enragée, sur le sacré trépied, et éprouve dans son cerveau et dans son sein une agitation convulsive. Quel est le fruit de sa plume audacieuse ? quel sera le résultat du délire du poète ? Il enfante, je pense, au moins une *Odyssée* !

» Que vois-je ? d'un côté une souris, de l'autre un sonnet ! »

Je ne ferai point le parallèle de cette fable avec celle de La Fontaine ; je vous laisserai le plaisir de le faire vous-même. Les deux auteurs ont voulu lutter contre un vers célèbre d'Horace dans lequel toute cette fable est renfermée.

*Parturient montes , nascetur ridiculus mus.*

Ce qui signifie : *Les montagnes accoucheront ; il naîtra d'elles un ridicule rat.* Phèdre, fabuliste latin, a aussi une fable intitulée *la Montagne qui accouche*. La Fontaine et Hagedorn traduisent *mus* par *souris*.

Elle accoucha d'une *souris*.

Ce mot est, à la vérité, de deux syllabes ; mais c'est le nom d'un animal qui est plus petit que le rat, quoique du même genre : c'est donc le mot qu'il fallait choisir, et, quoi qu'en dise un des derniers commentateurs de La Fontaine, Lenoble, en traitant le même sujet, n'a pas été bien inspiré en finissant ainsi :

A la fin elle accouche, et que met-elle au monde ?

Un rat.

Passons à quelques sujets de l'invention du poëte allemand. Les fables suivantes m'ont paru dignes de vous être offertes.

#### LE PERROQUET.

« Il y avait dans l'île de Cuba un Perroquet objet du mépris de tout le monde ; on prétendait qu'il n'avait aucun talent, on lui refusait même la beauté du plumage.

» Notre Perroquet, transporté à Madrid, surpassa bientôt en esprit et en gentillesse les perroquets les plus renommés. Dom Ververt disait-il un mot, riait-il, faisait-il un mouvement, tout le monde était extasié ; son maître même, malgré sa

gravité et ses pompeuses lunettes, se déridait le front et le trouvait charmant.

« Il se console dans son nouvel état, où il ne manquait rien à ses désirs. « Voyez, s'écrie-t-il, » ce n'est pourtant que hors de son pays qu'on fait » valoir ses talens ! »

#### L'OIE ET LE LOUP.

« Ce furent des Oies qui sauvèrent le Capitole , » disait d'un ton rauque une Oie au milieu d'un » étang ; qu'on nous dispute l'intrépidité. — Ce » fut une Louve qui allaita Romulus , disait d'un » ton doux un Loup assis sur le bord de » l'eau : qu'on nous accuse d'être cruels ! — Oui , » se disaient-ils l'un à l'autre , l'homme est in- » juste à notre égard ; il jouit de nos bienfaits , et » feint d'ignorer nos vertus. Oui , sans doute , la » nature a fait les Oies courageuses et les Loups » humains. » Pendant ce dialogue , un Milan dirige son vol rapide vers l'étang ; l'Oie pousse des cris de frayeur , et se plonge au fond des eaux. D'un autre côté , un Agneau avait quitté le troupeau ; le Loup se jette sur lui et le dévore.

» Méfiez-vous de ceux qui se vantent de quelques vaines apparences de vertu ; il ne leur man-



que que l'occasion de déployer et d'exercer leurs vices. »

ABDALLAH.

« Abdallah , prosterné devant le grand-visir comme devant Mahomet , lui demandait , avec de très-humbles supplications , un emploi considérable. Le ministre avait jugé que le bacha Bajazet , qui était son parent , le méritait mieux que lui : « Tu ne l'auras point , » répondit-il brusquement à Abdallah. Celui-ci lui témoigna la plus vive reconnaissance. « Eh quoi ! lui dit le visir , je t'ai re- » fusé ta demande ! — Oui , lui dit Abdallah en » embrassant ses genoux ; mais tu ne m'as pas fait » attendre ton refus. »



\*\*\*\*\*  
LETTRE LXXVIII.

Lacombe, 19 juillet 1815.

ON trouve, Mademoiselle, dans Hagedorn comme dans La Fontaine, plusieurs sujets qui semblent sortir du genre de l'apologue, et qui sont plutôt des contes que des fables. Si le fabuliste français a fait *la Jeune Veuve*, *l'Ivrogne et sa Femme*, *Tircis et Amaranthe*, le fabuliste allemand a pu faire *l'Ane vert*, espèce de conte assez plaisant que Dorat n'a pas manqué de traduire et de placer parmi ses fables dont je vous parlerai un jour.

*L'Ane vert* paraît être un ancien apologue allemand que Hagedorn a rajeuni. Gellert l'a traité après lui, mais avec beaucoup moins de succès : aussi je le laissé entièrement au premier fabuliste. En littérature, un sujet appartient à celui qui a su en tirer le meilleur parti.

## L'ANE VERT.

« Une veuve avancée en âge avait conservé quel-

que goût pour le plaisir, après avoir perdu les agrémens qui l'inspirent. Un gros garçon d'une encolure appétissante, nommé Léandre, lui parut mériter une attention particulière. Elle forma son projet *in petto*, pour n'être pas prévenue; mais il fallut en faire part à sa commère, fine mouche rusée comme une fille d'Ulysse. « Commère, lui » dit-elle, là, franchement, comment trouvez- » vous Léandre? c'est tout le portrait de feu mon » mari; et si Léandre n'était pas plus doux et plus » complaisant, je croirais que c'est lui. Je crains » ces mauvais plaisans qui font métier de médire, » je crains la langue des femmes; sans cela, M. le » curé..... mais..... — Oh! ma commère, lui dit » l'autre, à cela ne tienne! mariez-vous; vous se- » rez chanssonnée, blasonnée, bernée pendant » sept à huit jours; le neuvième on ne pensera pas » plus à vous qu'on ne pense aux amis que l'on a » quittés depuis trois mois. Cet Ane que vous voyez » là, si vous le voulez, fera taire toute la ville le » lendemain de vos noces. — Cet Ané? — Oui, cet » Ane. Mariez-vous, et laissez-moi faire. »

» La veuve partit de là. Elle avait de l'argent; Léandre trouva fort bon de lui vendre sa personne. Grand charivari dans la ville; tous les goujats et les chiens sont ameutés devant la porte de la

nouvelle mariée. Sa commère fait tout-à-coup sortir son Ane qu'elle avait peint en perroquet : voilà les acteurs du charivari attroupés autour de l'Ane ; ils le suivent au marché , tout en glosant sur ce prodige. « Un Ane vert ! parbleu, qui l'aurait cru ! » Il faut avouer que la nature est admirable dans tout ce qu'elle fait !..... — Oui ; mais si c'était un cheval, elle aurait mieux fait encore. — Que parlez-vous de la nature ? ne voyez-vous pas que c'est une couleur artificielle ? — Non , Monsieur, avec votre permission , il n'y a point d'art à cela ; cet Ane est du pays...., du pays des ânes verts. — Du cap Vert ! cria un barbier bel-esprit qui aimait à parler de ses grands voyages. Il est du cap Vert, et je parierais que ces ânes verts meurent jaunes comme les feuilles des arbres. Je me connais en ânes, moi. — Hélas ! s'écriait une bonne vieille ; je l'ai songé cet Ane toute la nuit ; c'est sûrement un prophète de malheur. Il parut , dans ma jeunesse , des souris blanches, et il y eut une grande mortalité ; mon père et deux de mes tantes en moururent. Depuis que Paris est peuplé de ces chats gris qu'on appelle *chartreux*, tout est bouleversé dans le royaume. — Des chats chartreux ! voyez la belle chose ! le moyen que nous n'ayons pas

» la guerre ! » Tels étaient les discours du peuple.

» La fureur de voir l'Ane vert dura huit jours, pendant lesquels on ne parlait d'autre chose ; après quoi il ne fut pas plus question d'ânes verts qu'il ne l'avait été de la nouvelle mariée un moment après que l'Ane eut paru. »

La traduction en vers que Dorat a faite de cette fable est sans mérite ; il s'est traîné pas à pas sur l'original, et n'a fait que coudre des rimes à la prose que vous venez de lire. S'il a voulu, de temps en temps, joindre à l'original quelque chose de sien, il n'a fait que le gâter. Vous en jugerez vous-même :

Une veuve déjà sur l'âge.....  
(C'est une veuve de village ;  
Il importe ou n'importe pas :  
Le voilà dit sans trop de verbiage.  
Revenons vite sur nos pas.)  
Quoique bien loin de son aurore ,  
Cette veuve aspirait encore  
A se donner quelques beaux jours.  
Eh ! le moyen sans les amours ?  
Vieille Cybèle ou jeune Flore ,  
C'est à ces fripons-là que l'on revient toujours.

Un beau garçon d'une heureuse encolure  
Convenait fort à madame Germain.

L'héroïne de l'aventure

S'appelle ainsi; l'autre a nom Mathurin,

Très-pauvre en fonds de terre, et très-riche en figure.

Notre folle, rêvant à de nouveaux ébats,

Convoite et soupire tout bas,

De peur d'exciter le murmure.

Il fallut cependant éventer son projet,

En faire part à sa commère,

Matoise s'il en fut! bonne pour un secret,

Et très-propre à conduire un amoureux mystère.

« Comment, lui dit-elle un matin,

Trouves-tu le gros Mathurin,

Le fils de Perrette et de Pierre ?

Je t'avoûrai qu'il est fort à mon gré,

Et, sans les langues maldisantes,

Les sots propos et les chansons courantes,

J'en dirais deux mots au curé.

— Bon ! commère, à cela ne tiens,

Lui dit l'autre, mariez-vous.

C'est votre fantaisie ; on a chacun la sienne.

Ce n'est pas trop : contentons-nous,

Puis après que l'ennemi vienne !

Sans doute on te chansonnera,

A tes dépens le village rira.

Tarare : en un moment tout peut changer de face

Un rien détruit ces rumeurs-là.

Que dis-je ? si tu veux, cet Ane que voilà

Fera taire la populace.

— Cet Ane ! -- Eh ! oui, cet Ane ; allons, j'ai mon dessein,

Et tu seras Mathurine demain.

— Bien volontiers. » La femme est opulente ;  
 Ses cinquante ans dès-lors n'en paraissent que trente ,  
 Et Mathurin se vend de très-bon cœur.

Il croit bêtement qu'une rente

Est l'équivalent du bonheur.

Ils s'épousent. Dans le village ,

Vous jugez quel charivari !

On fronde le nouveau ménage ,

On fait cent niches au mari.

Les plaisans fondent par nuées ,

On n'entend que malins couplets.

La doyenne des mariées ,

Avec de vieux atours et de plus vieux attrails ,

Est reconduite à travers les huées ,

Les brôuhahas et le bruit des sifflets.

Du logis tout-à-coup un Ane vert s'élance :

C'est l'Ane en question. Pendant tout le caquet ,

L'autre commère , avec intelligence ,

L'avait fait teindre en perroquet.

Nos francs badauds de courir au prodige ,

D'escorter le baudet comme un triomphateur.

« Un Ane vert ! n'est-ce point un prestige ?

Eh ! point du tout , c'est sa couleur !

— Il est peint. — Bon ! quelle imposture ! »

L'un raisonne , cet autre jure ;

On s'obstine , on veut parier ;

Tantôt c'est l'art , et tantôt la nature.

« De quel pays est-il ? — Du Cap , dit un barbier

(Le bel-esprit , l'orateur du village ,

Contant toujours quelque étonnant voyage) ,



Et du cap Vert encor, croyez-m'en sur ma foi.

Je me connais en ânes , moi.

— Hélas ! s'écriait une vieille ,

Toute la nuit je l'ai songé !

Oui , riez , je vous le conseille.

Lorsque le ciel est outragé ,

Exaltez bien votre merveille ,

Dieux , détournez le mal qui nous est présagé. »

Puis on revient à l'Ane ; on parle , on délibère ;

C'est un prophète de malheur

Dont il faut vite se défaire.

Il fait un jour entier la publique rumeur ,

Le lendemain c'est autre chose ;

Un charlatan , bien fourbe et bien payé ,

Montre un singe couleur de rose ,

Et l'Ane vert est oublié.





## LETTRE LXXIX.

Lacombe, 20 juillet 1815.

LES fables de Gellert dont je vais vous entretenir aujourd'hui, Mademoiselle, jouissent, en Allemagne et en France, d'une réputation méritée. Les Allemands mettent cet auteur au rang de leurs plus beaux génies. Tous ses écrits respirent le sentiment, et portent l'empreinte de son caractère de douceur; mais on distingue surtout ses fables et ses contes. L'auteur y a mis beaucoup de naïveté, beaucoup de naturel; et il règne en général, dans sa manière de conter, une ingénuité qui le place, sous le rapport du style, au-dessus de tous les autres fabulistes allemands.

Gellert était Saxon. Peu favorisé du côté de la fortune, il fut long-temps professeur de philosophie et de belles-lettres à Leipsik. Rabener lui écrivait un jour : « Que faites-vous, mon ami Gellert? des élégies! Il ne serait pas trop édifiant

qu'un philosophe tel que vous se laissât abattre par les malheurs du temps.... Je viens d'apprendre que le roi de Prusse a ordonné que votre pension vous fût exactement payée. Que notre ennemi, que le roi de Prusse m'a paru grand au moment que j'ai reçu cette nouvelle ! La joie que j'en ai ressentie m'a fait oublier qu'il me retenait mes propres appointemens.... »

« Ma pension, Rabener (ainsi répond Gellert à son ami) ! non, on ne me la paie point. J'ai serré sans la moindre émotion mes quittances, qui m'ont été renvoyées de Meissen. Cela ne me chagrine point, quoique, à la vérité, je n'en sois pas plus content..... Je ne demande pas ma pension ; mais le roi devrait, du moins, vous donner ce qui vous appartient.... »

» Si je pouvais acheter à ma patrie la paix et des temps plus heureux par la perte de cent rixdales par an, moi qui n'ai plus rien dès que je ne peux plus travailler, oh ! je les sacrifierais de grand cœur !.... »

Parmi les fables de Gellert, j'en remarque d'abord une fort piquante intitulée *l'Histoire du Chapeau*. Ce n'est proprement qu'une allégorie ; mais comme elle a le mérite de l'invention, et que plusieurs poètes français ont essayé de la mettre en

vers, je vais en placer ici la traduction littérale.

L'HISTOIRE DU CHAPEAU.

« Le premier qui d'une main savante inventa le chapeau, ce bel ornement de l'homme, le porta sans être retapé; et quoique les ailes fussent rabattues, il le portait de manière que ce chapeau lui donnait de la considération.

» Il mourut, et laissa le chapeau rond à son plus proche héritier.

» Celui-ci, ne le trouvant pas très-commode à manier, se mit à réfléchir, et prit enfin le parti de relever deux bords. Il paraît ensuite devant le peuple, qui s'arrête saisi d'admiration, et qui s'écrie : « Ah ! c'est à présent que le chapeau fait bien ! »

» Il mourut, et laissa le chapeau retapé à son héritier.

» L'héritier le prit en grondant. « Il y manque quelque chose, » dit-il. Et après l'avoir bien tourné dans ses mains, il ajouta la troisième corne au chapeau. « Ah ! s'écria le peuple, c'est lui qui a du génie ! admirez l'invention d'un mortel ! c'est lui qui rehausse la gloire de sa patrie ! »

» Il mourut, et laissa le chapeau à trois cornes à son héritier.

» Le chapeau n'était plus trop propre. Comment pouvait-il être autrement ? Il passait déjà par la quatrième main. L'héritier le teignit donc en noir, afin d'inventer quelque chose. « Heureuse idée ! s'écria la ville. Personne n'a eu encore des vues aussi étendues que lui. Un chapeau blanc était ridicule : ah ! il n'y a rien de comparable à un chapeau noir ! »

» Il mourut, et laissa le chapeau noir à son héritier.

» L'héritier, l'ayant porté chez lui, s'aperçut qu'il avait perdu tout son lustre. A force de réflexion, il trouve le secret de le remettre sur la forme, de le retourner ; et après l'avoir nettoyé avec des brosses trempées dans de l'eau chaude, il l'entoure d'un cordonnet ; alors il se fait voir en public. « Que voyons-nous ? disait-on ; est-ce un enchantement ? Mais ce chapeau est tout neuf ! vive notre siècle pour les découvertes ! Heureux notre pays, qui a produit un génie dont les lumières font disparaître les ténèbres de l'ignorance ! Un mortel ne saurait aller plus loin. »

» Il mourut, et laissa le chapeau repassé à son héritier.

» L'invention fait la célébrité des artistes, et c'est par elle que leur nom passe à la postérité. L'héri-

tier arrache le cordon, entoure le chapeau d'un galon d'or, le décore d'un bouton, et l'enfonce de travers sur sa tête. « Oh ! c'est à présent, s'écrie le peuple extasié de joie et d'admiration, que nous avons atteint le plus haut degré de perfection ! Ce n'est que celui-ci à qui la nature a donné en partage l'esprit et le jugement. Qu'étaient les autres en comparaison de lui !

» Il mourut, et laissa le chapeau bordé à son héritier.

» Et chaque fois qu'on inventait une nouvelle mode, elle fut imitée dans tout le pays.

» Je réserve pour le second livre les changemens qui survinrent à la forme de notre chapeau ; car les héritiers ne le laissèrent jamais comme ils l'avaient reçu. On lui donnait toujours un dehors neuf, mais le chapeau restait vieux. Enfin, pour dire la chose en peu de mots, le chapeau eut à peu près le sort de la philosophie.

J'ai sous les yeux deux imitations ou plutôt deux traductions de cet apologue. Je donne la préférence à celui de Dorat, parce que la fin m'en paraît plus saillante.

#### LE CHAPEAU.

Le bien, dit-on, vers le mieux s'achemine.

Ce mieux-là n'est qu'un mot, ou je suis fort trompé.

Le Chapeau, dans son origine,  
S'arrondissait sans être retapé.

Le premier cependant qui s'en couvrit la tête,  
En était fier, quoiqu'il fût rabattu.

C'était à qui lui ferait fête ;

Et le bruit de son nom fut partout répandu.

Cet homme devint vieux et mourut comme un autre.

Du chapeau rond son plus proche hérita.

(C'était de son temps comme au nôtre.)

Profondément il médita,

Et releva deux bords. Tout le peuple s'écrie :

« Ma foi, l'inventeur ne fut rien ;

Son successeur est tout. Quel effort de génie !

C'est à présent que le chapeau sied bien. »

Le successeur, au milieu de sa gloire,

Alla rejoindre son parent ;

Et l'héritier, esprit fort pénétrant,

Voulut, comme eux, illustrer sa mémoire.

Voilà sa tête en mouvement.

Son essor créateur ne connaît plus de borne ;

Et soudain, au chapeau, quel heureux changement !

Dans son enthousiasme il ajoute une corne....

« Une corne de plus !... Vite, vite, un autel !

C'est un prodige, un dieu sous les traits d'un mortel. »

La Parque enfin le ravit à la terre.

Au terme des grandeurs le voilà parvenu,

Et le chapeau trois fois cornu

Vient enrichir un nouveau légataire.

Que fera-t-il ? que va-t-il concevoir ?



A ses dépens chacun raisonne et glose.

« O sublime métamorphose !

Son feutre est blanc , il va le teindre en noir ,

Afin d'inventer quelque chose.

Nouveaux transports , grande rumeur.

« Oh ! pour le coup , dit-on , l'idée est admirable !

Un chapeau blanc ! Fi ! c'était une horreur !

Voici du beau , du neuf , de l'incroyable !

Honneur au chapeau noir ! gloire soit à l'auteur ! »

Notre auguste philosophie

Est , je crois , peinte en ce tableau.

Que de sages on déifie

Qui n'ont fait que changer la forme du chapeau !





## LETTRE LXXX.

Lacombe, 21 juillet 1815.

CONTINUONS, Mademoiselle, à nous occuper des fabulistes de la Germanie. Gellert tient parmi eux un rang si distingué, que je ne pourrais, sans lui faire outrage, m'en tenir à l'échantillon que je vous ai donné de son mérite. Lisons ensemble son *Château de Cartes*, et nous verrons ensuite les imitations que l'on en a faites.

## LE CHATEAU DE CARTES.

« Un enfant se mit à construire un château de cartes ; il lui tardait que l'édifice fût achevé pour en repaître ses regards. Il en eut le plaisir, mais il ne l'eut pas long-temps. Une secousse ébranla les cartes et culbuta tout l'ouvrage. Je ne saurais exprimer la douleur qu'il en ressentit, qu'en la comparant à celle d'une joueuse dont un coup de hasard détruit entièrement l'espérance.

» L'enfant, au reste, après avoir déploré sa perte, songea à la réparer. Les matériaux lui restaient; il reconstruisit un nouveau château, tout semblable au premier. Autant la chute de l'ancien lui avait causé de regret, autant eut-il de joie en voyant un autre sur pied.

« Pour celui-ci, dit-il, je prendrai garde qu'il ne tombe. Tenez bien ferme, table qui portez mon château, et gardez-vous de bouger. » Elle tint ferme, et le château aussi. Mais l'enfant ne s'en amusa pas long-temps; il souhaita qu'il fût construit d'une autre façon, et le défit lui-même exprès pour le refaire.

» Vous vous plaignez de l'instabilité des biens de cette vie : c'est que vous n'avez pas étudié votre propre cœur. Vous êtes changeant vous-même; il fallait donc que ce qui est fait pour vous plaire le fût aussi. Un plaisir dont vous jouiriez toujours perdrait sa saveur par sa continuité même. Vous gagnez lorsqu'il vous échappe; il fait place à un nouveau. »

Riveri, le premier des Français qui ait cherché à donner une idée avantageuse de la poésie allemande, a traduit en vers plusieurs fables de Gel-

lert, et en particulier celle-ci, qu'il semble avoir plus soignée que les autres. Voici sa traduction :

Les cartes, à mon gré, sont très-bien inventées.

A mille têtes éventées

On les voit tenir lieu d'esprit et de bon sens.

En occupant les sots elles servent les sages ,

Heureux de se prêter à ces amusemens ,

Et d'éviter par-là cent fades bavardages !

Elles servent encore à de plus doux usages.

Amour le sait ! les argus, les mamans

Autour d'un quinola s'échauffent, font tapage ,

Tandis que Lise et Cléon dans un coin

S'expriment leurs transports sans bruit et sans témoin.

Elles font à la fois les plaisirs de tout âge.

Un enfant qui sortait à peine du berceau

Déjà tenait un jeu, contemplait la peinture ,

Et d'Hector, devenu le valet de carreau ,

Il admirait la bigarrure.

« Ah ! ce jeu, dit l'enfant, m'offre un plaisir nouveau.

Voilà des fondemens. Je puis faire un château. »

Il arrange, il dispose, il fait un triple étage ,

Et n'a garde surtout d'oublier le donjon.

Mais le zéphir jaloux renverse tout l'ouvrage.

Il relève, en pleurant, tous ces murs de carton ;

Puis, essuyant ses pleurs et reprenant courage ,

Il fait de ses débris un autre pavillon.

« Table, ne bougez pas ; allons, soyez bien sage.

Obéissez, vous aurez du bonbon. »

Il avait de sa mère emprunté ce langage.

Le marmot voit enfin le fragile palais  
Subsister cette fois , combler tous ses souhaits.  
Age heureux où des riens font le bonheur suprême !  
Mais bientôt , se lassant de l'admirer toujours ,  
Il change de caprice et le détruit lui-même.

L'homme est enfant dans ses amours :  
Qu'on le traverse , il se désole ;  
Qu'il soit heureux , l'amour s'envole.

Richaud - Martelli a retravaillé le sujet ; et ,  
pour me servir d'une comparaison tirée du sujet  
même, il a brouillé les cartes, et reconstruit le  
château à sa manière.

Doux passe-temps que je regrette ,  
Château de cartes et trompette ,  
Petit tambour, sabot , fossette ,  
Joujoux chéris !

Heureux qui peut narguer l'usage ,  
Et , devant tout le voisinage ,  
A ces jeux de son premier âge  
Avoir le prix !

Un jeune enfant occupant sa soirée ,  
De cartes faisait un château ,  
Toujours détruit, toujours nouveau ;  
Tantôt haut , tantôt bas , battait cartes et table ,  
Pestait contre le vent , cent fois recommençait ,

Prenait une peine incroyable ,  
Et jamais plus le château n'avancait.  
S'il n'est pas fou , j'irai le dire à Rome.  
« A quoi s'occupe-t-il ? finira-t-il bientôt ? »  
Se disait-on tout bas. L'enfant reprit tout haut :  
« Moi ! je m'occupe comme un homme. »

Quoique ces diverses fables ne soient pas sans mérite , il était possible de mieux faire encore , et Florian nous l'a prouvé. Son *Château de Cartes* a la palme sur tous les autres , et je dois saisir l'occasion de le placer ici , afin de constater sa supériorité , cette fable étant à mes yeux une des meilleures de l'auteur.

## LE CHATEAU DE CARTES.

Un bon mari , sa femme et deux jolis enfans  
Coulaient en paix leurs jours dans le simple hermitage  
Où , paisibles comme eux , vécurent leurs parens.  
Ces époux , partageant les doux soins du ménage ,  
Cultivaient leur jardin , recueillaient leurs moissons ,  
Et le soir , dans l'été , soupant sous le feuillage ,  
    Dans l'hiver , devant leurs tisons ,  
Ils prêchaient à leurs fils la vertu , la sagesse ,  
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours.  
Le père par un conte égayait ses discours ,  
    La mère par une caresse.  
L'aîné de ces enfans , né grave , studieux ,  
    Lisait et méditait sans cesse.

Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,  
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.  
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,  
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,  
L'ainé lisait Rollin. Le cadet, peu soigneux  
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,  
Employait tout son art, toutes ses facultés,  
A joindre, à soutenir par les quatre côtés  
Un fragile château de cartes.  
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.  
Tout-à-coup voici le lecteur  
Qui s'interrompt. « Papa, dit-il, daigne m'instruire  
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérans  
Et d'autres fondateurs d'empire ?  
Ces deux noms sont-ils différens ? »  
Le père méditait une réponse sage,  
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,  
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir  
A placer son second étage,  
S'écrie : « Il est fini ! » Son frère, murmurant,  
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;  
Et voilà le cadet pleurant.  
« Mon fils, répond alors le père,  
Le fondateur, c'est votre frère,  
Et vous êtes le conquérant. »





\*\*\*\*\*  
LETTRE LXXXI.

Lacombe, 23 juillet 1815.

UN fabuliste tire parti de tout, Mademoiselle. Un jour Gellert se promenait sans doute sur les bords d'un étang, et il avait à se défendre des piqures des cousins. Le voilà composant une fable sur ces insectes légers qui sont si souvent incommodes : vous la lirez avec plaisir.

## L'ENFANT PIQUÉ PAR LES COUSINS.

« Mon père est allé chercher le frais dans la forêt voisine, dit le petit Fritz, enfant de dix ans, heureux et gai comme on l'est à cet âge. Voilà le sentier qu'il a pris ; je vais l'y trouver. » Et tout en disant cela il fait un saut, et suit le sentier, précédé du chien du logis qui court devant lui. Le chien ne peut le garantir d'un nuage de Cousins dont l'un le pique au front, l'autre à la

joue, un autre au cou. Il se dépîte, il s'emporte, et court à toutes jambes pour les fuir ; mais plus il court, plus les insectes opiniâtres le poursuivent. « Piquez, piquez, leur dit-il ; c'est à vous qu'il » en cuira le plus. » Cela dit, il arrache un scion, et se met à batailler contre les Cousins. Ils l'en punirent par de nouvelles piquûres. Ce qu'ils avaient fait d'abord par pure agacerie, ils le firent alors par pure vengeance.

» Le visage et les mains criblés, bouffis et défigurés, il court à son père et lui conte son aventure. « Ah ! mon père, cria-t-il tout en l'abordant, en quel état les Cousins ont mis votre » fils ! Il n'y a rien pourtant que je n'aie fait pour » m'en mettre à l'abri. Je les ai fuis, et la fuite ne » faisant que les acharner contre moi, je me suis » armé d'une baguette ; et vous voyez que ni la » fuite ni la baguette n'ont pu m'en sauver. — » Fritz, lui dit son père, tu ne t'y es pas bien » pris. Il ne fallait ni fuir, ni batailler, mais passer » tranquillement ton chemin. Quand tu seras entré » dans le monde, tu trouveras par milliers des rivaux et des détracteurs qui noirciront tes mœurs, » qui décrieront tes talens. Garde-toi bien de jamais les prendre à partie. Laisse médire et calomnier ; continue de bien faire et de bien

» vivre ; et quelque propos qu'on tienne sur ton  
» compte , souviens-toi de l'histoire des Cousins. »

Je me souviens d'avoir lu dans Florian une fable intitulée *les Deux Chats* ; elle est imitée de la fable suivante de Gellert :

## LES DEUX CHIENS.

« Nous voyons sans cesse que les meilleures qualités sont celles qu'on admire le moins, et que la plupart des hommes prennent le mauvais pour le bon. Le moyen d'y remédier ! J'en sais bien un : c'est dommage qu'il ne soit pas praticable. Ce serait de rendre sages les fous, et, pour cela, il faudrait leur enseigner la valeur des choses ; mais qu'on les en instruisse tant qu'on voudra, ils ne l'apprendront jamais ; ils loueront éternellement le mauvais, parce qu'ils n'ont pas même l'idée du bon.

» Deux Chiens logeaient chez un même maître. Japinet, l'un des deux, donnait la p<sup>a</sup>te, faisait le mort, dansait, rapportait, sautait pour le roi, pour la reine, mordillait en badinant, et, sous prétexte de badinage, ne laissait pas quelquefois d'enfoncer la dent jusqu'au vif. On n'avait garde

de s'en fâcher ; on était persuadé qu'il l'avait fait innocemment. Volait-il un poulet rôti, c'était par jeu ; il n'était pas gourmand. Aboyait-il hors de propos, c'était un Chien de bonne garde. Fuyait-il lâchement devant un roquet, c'est qu'il était doux comme un mouton. Il pouvait faire tant de sottises qu'il voulait, tout était interprété en bien ; la maison en était coiffée. Il couchait toutes les nuits avec Lise, qui ne l'aurait pas cédé à un autre pour dix fois son pesant d'or.

» Fidèle, l'autre Chien, était d'un caractère tout différent. Ce n'était pas en esprit que la nature l'avait pourvu ; il n'était ni folâtre, ni badin, mais chassait bien, aboyait à propos, et se battait comme un César. Fidèle mourut, et sa mort ne fit aucun effet dans la maison ; on n'en parla seulement pas. Japinet le suivit de près : c'était pour lui qu'on gardait les larmes. On le pleura amèrement ; le voisinage même prit sa part des regrets. Cette petite mort contrista dix lieues de pays.

» C'est ainsi que tous les jours le brillant de l'esprit est préféré aux qualités solides du cœur. »

Les fables de Gellert, ainsi que celles des autres fabulistes allemands, ont fourni des sujets à

tous les fabulistes modernes. Je me réserve, en vous parlant de ces derniers, de faire connaître les sources étrangères dans lesquelles ils ont puisé.

Il ne faut pas croire, néanmoins, que les Allemands aient inventé tous les sujets qu'ils ont traités; ce serait leur faire un trop grand honneur. Je trouve dans Gellert *l'Aveugle et le Boiteux*, que notre fabuliste Dardenne a traité avant lui; j'y trouve encore *la Vieille et ses Nièces*, qui n'est autre chose que la fable de La Fontaine intitulée *la Vieille et les deux Servantes*, laquelle elle-même n'est qu'une imitation (parfaite, à la vérité) d'une fable d'Ésope et de l'ancienne fable de Corrozet qui a pour titre *la Vieille et les deux Chambrières*. Voici de quelle manière Gellert a traité ce sujet :

#### LA VIEILLE ET SES NIÈCES.

« Deux filles vivaient chez une vieille tante beaucoup trop matinale pour ses Nièces. Dès que son coq annonçait l'aurore : « Debout, criait-elle, fillettes; il est tard, le coq a déjà chanté deux fois ! » Les Nièces, en murmurant (car les filles aiment presque autant à dormir qu'à paraître belles), juraient la mort du damné coq; et dès

qu'elles le purent attraper, elles lui tinrent parole. On n'évite guère la vengeance des femmes irritées, et les femmes s'irritent pour fort peu de chose. En vain la Vieille fit des enquêtes pour découvrir les auteurs du meurtre ; les meurtrières firent les étonnées, les affligées. Il fallait presque que la tante les consolât de la mort du coq, tant elles en paraissaient pénétrées. Dans la suite, elles le regrettèrent bien sérieusement. La Vieille, plus matineuse que tous les coqs du monde, n'ayant plus son réveille-matin, croyait l'aurore venue dès minuit, et criait à tue-tête pour réveiller ses rusées Nièces. Elles y perdirent deux ou trois heures de sommeil par nuit.

» Sachez souffrir des maux légers, ou l'impatience vous en attirera de plus graves. »





LETTRE LXXXII.

Lacombe, 25 juillet 1815.

Voici encore, Mademoiselle, un fabuliste dont les Allemands font beaucoup de cas, et qui, sous le rapport de l'invention, me paraît supérieur à tous les autres. Son style, un peu diffus, ne prévint pas en sa faveur, et ses fables n'eurent pas, à leur apparition, le succès qu'elles méritaient ; mais Rambler, homme de goût et excellent critique, fit revenir les Allemands de leur prévention, et les rendit attentifs aux beautés d'un recueil qui place Lichtwer au rang des fabulistes les plus ingénieux. L'invention lui appartient entièrement. Il a le talent de conter ; ses moralités sont belles et bien amenées ; il relève par des tours piquans les allégories les plus communes. On voit qu'il a beaucoup observé. Quelques-unes de ses fables pèchent par trop de longueur ou de négligence ; d'autres manquent de simplicité dans le



sujet, et l'application n'en est pas toujours assez générale ou assez sensible ; mais il y en a un grand nombre d'excellentes, et que les Allemands mettent aujourd'hui à côté des plus belles de Gellert.

A la tête de son Recueil, Lichtwer a placé une invocation à la Muse de l'apologue.

« O Muse ! lui dit-il, toi pour qui la langue des dieux n'a rien de difficile, me serait-il permis de t'implorer pour obtenir le don d'entendre et de parler un langage moins sublime ? Apprends-moi, je te prie (si ma curiosité te paraît mériter quelque indulgence), comment parlent et ce que disent le Lion et la Souris, comment s'expriment une Oie ou un Aigle, et ce que signifient le coassement de la Grenouille et le hennissement du fringant Coursier ; ne refuse point de me faire connaître comment s'entretiennent les Arbres et les Fleuves, et ce que pensent les Astres de nos conjectures, souvent téméraires, sur ce qui se passe au-dessus de nous ; en un mot, daigne m'apprendre le langage de la nature, et me garantir des absurdités de ces poètes sans goût dont l'imagination fantasque prête de la furie aux Agneaux, des larmes au Lion, des menaces aux Lièvres, et se plaît à intervertir l'ordre universel. Tu n'as

point autrefois refusé d'instruire Ésope, Ésope qui chanta depuis le Souriceau jusqu'au Lion, Ésope que la nature n'a jamais désavoué, et qui fit parler les bêtes comme les bêtes auraient parlé ! Ses Loups étaient altérés du sang des Brebis timides, le Cerf paraissait charmé de son bois, le Chat-Huant de ses petits, la Panthère était menaçante, le Moineau toujours amoureux ; le Taureau, de son côté, vantait les gras pâturages ; la Pie les étourdissait tous de son Caquet, et le Renard les jouait et leur en imposait à tous. C'est ainsi que chantait le Phrygien : Phèdre chanta d'après lui, et tous ceux qui depuis ont parcouru le pays des fables, n'ont réussi qu'en les imitant. J'entreprends de les imiter à mon tour.... Mais si j'allais échouer !.... N'importe : qui délibère a déjà choisi. J'en veux courir le hasard, et je chante. »

Après cette invocation, Lichtwer débute par un apologue, ou plutôt par une allégorie intitulée *l'Origine de la Fable*.

« Un jour, dit-il, le Mensonge trouva la Vérité endormie, la dépouilla de sa robe blanche et s'en revêtit. Alors la Vérité fut chassée et méconnue, et l'on rendit au Mensonge, qui avait usurpé son

nom, le culte qui lui était dû. La Vérité prit la fuite, toute baignée de larmes; elle alla se cacher dans un désert. Mais elle y était à peine arrivée, qu'elle trouva dans un buisson les vêtemens bigarrés que le Mensonge y avait laissés : elle n'hésita pas de s'en couvrir, et sous ces habits c'était toujours la Vérité, mais ornée des ajustemens du Mensonge. Elle retourna parmi les hommes : ils la virent, et la virent avec plaisir ; et ceux qui avaient été les plus scandalisés de sa nudité la reçurent agréablement sous cette parure étrangère et sous le nom de *fable* qu'elle adopta. »

Plusieurs fabulistes français ont, d'après Lichtwer, placé à la tête de leur Recueil une fable servant de prologue, et dont les acteurs sont, comme ici, la Fable et la Vérité. Dorat, plein d'affecterie, introduit la Vérité, qui dit à la Fable :

« De quel front soutiens-tu que nos droits sont égaux ?  
 J'existe avant les temps, et tandis que tout change  
 Dans l'univers, je suis toujours stable.  
 — Je connais ton pouvoir, je sais ton origine,  
     Lui répond la Fable en riant ;  
     Elle est très-noble, assurément ;  
     Sur les âges elle domine.  
 Je ne suis que ton ombre, et le dis franchement ,

Mais je suis une ombre badine.

Ton miroir, par exemple, est un meuble effrayant ;  
La faiblesse le craint, l'amour-propre le brise.

Moi, je corrige en égayant.

Tu montres la leçon, et moi je la déguise.

Le temps ne fut pas trop sensé

De t'avoir ainsi dépouillée.

Quand l'homme est corrompu tu dois être voilée.

Ma très-auguste sœur, l'âge d'or est passé.

Ne va point prêcher ainsi nue,

Si tu prétends grossir ta cour.

Vénus même, Vénus plaît mieux un peu vêtue ;

La nudité ne sied bien qu'à l'Amour.

Tu menaces ; je ris sans cesse.

Pour instruire l'orgueil il faut le caresser.

Quand je guéris les cœurs que tu viens de blesser,

L'homme, ce vieil enfant, me prend pour la sagesse.

Tiens, faisons la paix en ce jour.

Unissons-nous pour venger ton injure.

Je serai ta dame d'atour,

Et j'aurai soin de ta parure. »

Vous savez que dans Florian, la Fable, richement vêtue,

Portant plumes et diamans,

La plupart faux, mais très-brillans,

trouve un jour sur son passage la Vérité toute nue,

qui, sortie de son puits pour courir le monde, ne trouvait à se loger nulle part :

« Eh ! vous voilà ! bonjour, dit-elle ,  
Que faites-vous ici seule sur un chemin ? »  
La Vérité répond : « Vous le voyez , je gèle.

Aux passans je demande en vain  
De me donner une retraite ;

Je leur fais peur à tous. — Hélas ! je le vois bien ,  
Vieille femme n'obtient plus rien.

— Vous êtes pourtant ma cadette ,  
Dit la Fable , et , sans vanité ,  
Partout je suis fort bien reçue.

Mais aussi, dame Vérité ,  
Pourquoi vous montrer toute nue ?

Cela n'est pas adroit. Tenez , arrangeons-nous ;  
Qu'un même intérêt nous rassemble.

Venez sous mon manteau ; nous marcherons ensemble.

Chez le sage , à cause de vous ,  
Je ne serai point rebutée ;  
A cause de moi , chez les fous ,  
Vous ne serez point maltraitée.

Servant par ce moyen chacun selon son goût ,  
Grâce à votre raison et grâce à ma folie ,  
Vous verrez , ma sœur , que partout  
Nous passerons de compagnie. »





## LETTRE LXXXIII.

Lacombe , 27 juillet 1815.

UNE des plus jolies fables de Lichtwer, Mademoiselle, est sans contredit *la Linotte*. Elle fait sentir le prix de la médiocrité mieux que ne le ferait le meilleur traité de philosophie.

« Une jeune Linotte fit l'essai de ses ailes ; elle parcourut les bois, et, oubliant le nid de sa mère, il lui prit envie de se bâtir une habitation. Naturellement on aime à être à soi, et, comme dit le proverbe, *nos propres foyers valent de l'or*. La Linotte se trouva auprès d'un chêne. La hauteur de l'arbre la séduisit. « Je serai ici comme une » reine, se dit-elle en elle-même ; je n'ai pas encore vu de nids si élevés. » Le nid fut construit. Bientôt après, la foudre l'écrasa. Heureusement la Linotte était absente. A son retour, point de nid, et le chêne fendu en éclats. « Il ne fait pas bon

» loger si haut, dit-elle; voici des broussailles.  
 » La foudre ne tombe pas si bas. Il vaut mieux  
 » être à terre et y vivre en sûreté. » Nouveau nid  
 dans les broussailles. La poussière et les vermis-  
 seaux l'obligent quelque temps après à l'aban-  
 donner. Enfin, elle s'établit dans un buisson plus  
 haut et touffu, où elle était à l'abri de la poussière  
 et de l'orage. Elle y trouva le calme et le bon-  
 heur.

» S'il est un état fortuné, n'allons pas le cher-  
 cher ni sous le chaume, ni sur le trône. Heureux  
 ces favoris du ciel qui, loin de la nécessité, peu-  
 vent vivre dans une philosophique indépendance !  
 C'est le plus bel apanage de la médiocrité. »

Plusieurs fabulistes modernes ont voulu traiter  
 le même sujet; mais, faut-il le dire? aucun d'eux  
 ne l'a fait d'une manière saillante.

Voulez-vous voir l'abbé Aubert rimer faible-  
 ment de la prose? lisez ce début :

Une Linotte se lassa  
 D'habiter le nid de sa mère.  
 Il faut se mettre à soi : chacun doit sur la terre  
 S'arranger pour en venir là.  
 Dame Linotte part. Un chêne la frappa.



Rien n'égale à ses yeux la majesté d'un chêne :

Ce sera tout là-haut qu'elle s'établira ;

Elle y sera comme une reine.

Le nid fait, la foudre y tomba.

Remarquez la faiblesse de ces rimes : *lassa, là, établira, tomba, frappa*. La Fontaine se permet quelquefois de pareilles négligences, mais non pas d'une manière aussi continue, aussi affectée. D'ailleurs, rien ne rachète ici la faiblesse extrême des rimes.

Voulez-vous entendre Dorat parler son langage de boudoir ?

Une étourdie, une tête à l'évent,

Une Linotte (c'est tout dire),

Sifflant à tout propos et tournant à tout vent,

Quitta sa mère, et voulut se produire,

Se faire un sort indépendant.

Un nid chez soi vaut mieux souvent

Que ne vaut ailleurs un empire.

Il s'agit de trouver un bel emplacement.

Ma folle, un jour, s'arrêta près d'un chêne :

« C'est, dit-elle, ce qu'il me faut ;

Je serai là comme une reine ;

On ne peut pas nicher plus haut. »

Voulez-vous des vers sans harmonie et sans couleur? voici du Guichard :

Une petite Linotte  
De ses ailes fit l'essai.  
« Eh quoi ! je vole ! j'étais sotte  
De rester au nid. Allons, gai ! »  
La voilà dans les bois. Contente,  
Elle voltige et chante.  
La fureur de bâtir à son tour la saisit.  
Rien n'est tel qu'être à soi : c'est ce que chacun dit.  
Ma Linotte choisit un chêne.  
Par sa hauteur ce chêne la séduit.  
« Je serai là comme une reine, »  
Dit-elle ; et sur le faite aussitôt est construit  
Ce nid tant désiré ; mais dessus le tonnerre  
Tombe (Linotte absente heureusement).

Voulez-vous des vers moins *simples*? des vers qui visent à la prétention? voici du Boisard :

De ses demeures maternelles  
Dédaignant l'humble obscurité,  
Une Linotte, un jour, fit l'essai de ses ailes.  
Après avoir bien voleté,  
Elle aperçut un pin dont la cime touffue  
Allait se perdre dans la nue.  
La hauteur de cet arbre aisément la séduit.  
Elle vole au sommet ; elle y pose son nid.

Sur ce trône, des airs elle se croit la reine,  
Et d'un œil satisfait contemple son domaine.

Tout cela, vous en conviendrez, est bien pompeux pour une linotte.

Mais voici encore madame Joliveau qui s'occupe à rajeunir la fable de Lichtwer. Madame Joliveau aime assez la manière d'Ésope; elle dit en peu de mots :

Une Linotte admirait un grand chêne :

Sa majesté la séduisit,

Et sur son faite elle bâtit.

A son retour des champs, hélas ! quelle est sa peine !

Le chêne superbe est brisé ;

Son nid, son cher nid écrasé.

« Ne logeons plus si haut ; bâtissons près de terre,

Dit-elle en s'installant parmi l'humble bruyère ;

Loin de la foudre on vit en sûreté. »

Mais les vermisseaux, la poussière,

Détruisaient et son nid et sa postérité.

Enfin, loin de la fange, ainsi que de l'orage,

Dans un épais buisson elle alla s'établir ;

Elle y trouva la paix et le plaisir.

O médiocrité ! c'est là ton apanage !

De tous les fabulistes qui ont voulu imiter cette fable, il me semble que c'est Dorat qui a le moins

mal réussi : ce poète a surtout assez bien versifié la moralité.

Si le bonheur nous est permis,  
Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône.  
Voulons-nous l'obtenir, amis?  
La médiocrité le donne.





## LETTRE LXXXIV.

Lacombe, 28 juillet 1815.

INSTRUIT à l'école des fabulistes anglais, Lichtwer, Mademoiselle, a plutôt cherché à mettre de la gravité que de l'enjouement dans ses apologues. Il en est plusieurs qui présentent des tableaux tragiques : celui qui a pour titre *l'Habit de velours et l'Oreiller* est de ce nombre.

« Un Habit de velours qu'on avait tiré de la garde-robe pour le nettoyer, fut mis un jour sur le lit en l'absence du maître, et se vit à portée d'entrer avec l'Oreiller en conversation réglée. « Écoute, » camarade, lui dit-il, ne conviendras-tu pas » avec moi que notre commun patron doit être » regardé comme le plus heureux mortel qui soit » au monde? Ses jours coulent au sein de l'abondance ; il est sans cesse environné des jeux et » des plaisirs. Une parure recherchée annonce et

» prouve son importance. Il est toujours couvert  
» d'or et de soie ; mais ce qui me plaît surtout en  
» lui , c'est son humeur agréable. Je l'accompagne  
» souvent au spectacle et aux assemblées : ainsi je  
» puis en dire des nouvelles ; sa démarche est as-  
» surée ; son œil vif , sa bouche riante. Plein de  
» feu , d'esprit et de gaieté , son perpétuel enjoue-  
» ment prouve assez que la tristesse lui est in-  
» connue. Comment crois-tu qu'il perde son ar-  
» gent ? en chantant , en folâtrant , en riant de  
» tout son cœur. Que la fortune me fasse un mor-  
» tel plus heureux !..... — Écoute , mon ami , lui  
» dit l'Oreiller en l'interrompant , je crois bien ce  
» que tu me dis ; mais explique-moi un peu ce  
» que je vois. Quand il se met au lit , ce n'est pas  
» pour dormir , c'est pour se tourmenter , se plain-  
» dre , changer sans cesse de place , comme si la  
» colique le désolait. Je suis ou trop haut ou trop  
» bas ; il se lève , il se recouche , et toujours ce re-  
» frain : *Ah ! malheureux , je suis ruiné !...* Un  
» jour de lansquenet je vis sa cervelle presque au  
» bout du pistolet. Eh bien ! mon ami , qu'est-ce  
» que cela signifie ? Qu'il faut voir les acteurs  
» hors du théâtre pour les bien connaître. »

Barbe et Imbert , fabulistes modernes , ont fait

chacun une imitation en vers de cette fable. L'imitation de Barbe est faible ; mais celle d'Imbert se fait lire avec intérêt , et vous me saurez gré de la mettre sous vos yeux.

## L'HABIT ET L'OREILLER.

Un Habit fastueux et d'ambre saupoudré

(C'était l'habit d'un petit-mâitre )

De la garde-robe tiré ,

Sur un lit attendait son maître ,

Qui , ce jour-là , courait un bal paré.

Avant que par la voix de l'agile sonnette ,

Monsieur, dès long-temps éveillé ,

Eût annoncé l'instant de sa toilette ,

Et qu'il lui plût d'être habillé ,

Que fit l'Habit ? Ennuyé , solitaire ,

Sur ce lit ne sachant que faire ,

Il se mit lors à babiller.

Babiller ! Quoi ! tout seul ? Non , avec l'Oreiller.

« Ça , lui dit-il , jasons , mon frère ,

Parlons de notre maître : ah ! le joli seigneur !

C'est tous les jours jouissances nouvelles.

Je le suis en tous lieux. Témoin de son bonheur ,

Je puis en donner des nouvelles.

De toilette en toilette , il faut voir chaque jour

Son agréable suffisance ,

En folâtrant , parler d'amour.

Étalant aux soupers ses airs , son élégance ,

Il est toujours joyeux , tendre et vif tour à tour ,



Parle toujours , jamais ne pense.  
Voilà ce qui s'appelle un seigneur d'importance  
Un véritable homme de cour.  
Pour lui Paris est la Cocagne.  
Mais j'aime sa gaîté surtout.  
Qu'il joue , il n'est jamais à bout ;  
Quand il perd , on dirait qu'il gagne.  
Cet homme a le cœur net , ou je perds mon honneur ;  
Et s'il n'a trouvé le bonheur,  
Il est bien , ma foi , sur la route.  
— Oui , ton récit est fidèle , sans doute ,  
Dit l'Oreiller , plus instruit , moins parleur ;  
Je veux t'en croire , mais écoute.  
Explique-moi ceci : quand le matin , bien las ,  
Près de son lit on le ramène ,  
Il se couche et ne s'endort pas.  
Il soupire , gémit , s'agite , se démène ,  
Je suis toujours ou trop haut ou trop bas ;  
Tantôt il sort du lit , puis à grands pas ,  
Seul , dans sa chambre il se promène ;  
Et même un jour de lansquenet ,  
Tempêtant , jurant de plus belle ,  
Entre nous , j'ai vu sa cervelle  
Presqu'à deux doigts du pistolet.  
Hem ! qu'en dis-tu ! — Que l'apparence est vaine ,  
Que son témoignage est trompeur.  
Qui veut bien connaître un acteur  
Doit l'observer hors de la scène. »

Quelque mérite que puisse avoir cette fable ,

elle aura toujours un défaut réel : ce n'est qu'avec peine que l'imagination se prête à entendre converser ensemble un habit et un oreiller. J'aime bien mieux la fable de Lamotte qui a pour titre *les Deux Grillons*, et qui offre exactement la même intrigue et la même morale ; la voici :

## LES DEUX GRILLONS.

Deux Grillons, bourgeois d'une ville ,

Avaient élu pour domicile

D'un magistrat le spacieux palais.

Hôtes du même lieu sans pourtant se connaître ,

L'un logeait en seigneur au cabinet du maître ,

L'autre , dans l'antichambre , habitait en laquais.

Un jour, Jasmin Grillon sort de sa cheminée ,

Trotte de chambre en chambre , et faisant sa tournée ,

Arrive au cabinet, entend l'autre Grillon.

« Bonjour, frère , dit-il. — Bonjour, répondit l'autre.

— Votre serviteur. — Moi, le vôtre.

— Mettez-vous là , dit l'un. — L'autre : Point de façon.

Traitez-moi comme ami ; je suis de la maison ;

Je vis dans l'antichambre , où de mainte partie

Monseigneur reçoit les placets.

Qu'il est sage , et qu'il m'édifie !

Désintéressement , équité , modestie ,

Il a tout. C'est plaisir que d'avoir des procès.

Bon droit avec tel juge est bien sûr du succès.

— Tu te trompes , l'ami ; ce n'est pas là mon maître ,

Dit messire Grillon. Je le connais bien mieux.

Toi, tu le prends là-bas pour ce qu'il veut paraître ;

Ici, je le vois tel que le sort l'a fait naître.

Pour les riches des mains, pour les belles des yeux,

Pour les puissans égards et tours officieux,

Voilà tout le code du traître.

N'en sois donc plus la dupe, et laisse le commun

S'amuser à la mascarade.

Ne confondons rien, camarade :

Distinguons deux hommes en un,

L'homme secret et l'homme de parade. »

Je termine cette lettre par une fable de Lichtwer intitulée *les Crimes et le Châtiment*.

« Un jour, les Crimes sortirent du gouffre de l'ancien Tartare, et, dans une heure funeste, ils prirent la route de notre globe ; alors on vit sous leurs pas l'herbe des prairies se flétrir, le feuillage des bois se dessécher, les campagnes fertiles devenir agrestes ; des couleuvres fourmillaient sur leur passage, et des hiboux remplissaient les airs de leurs cris lugubres. Cependant, la troupe infernale, tournant la tête par hasard, vit qu'elle était poursuivie. Et par qui ? par le Châtiment, qui, appuyé sur des béquilles, suivait les Crimes à pas lents : « Ah ! s'écrièrent ceux-ci, pour cette » fois, nous ne craignons pas que tu nous at-

» trapes. — Continuez de courir, reprit le Châti-  
» ment; je suis quelquefois long-temps avant de  
» vous attraper, mais vous ne pouvez jamais m'é-  
» chapper. »

Cette fable a été imitée en vers par l'abbé Aubert et par plusieurs autres fabulistes.





## LETTRE LXXXV.

Lacombe, 30 juillet 1815.

UN si grand nombre de fables de Lichtwer ont été imitées par nos fabulistes modernes, Mademoiselle, que je crois inutile de m'arrêter davantage aux imitations que l'on en a faites. Je vais aujourd'hui choisir dans cet auteur quelques-uns de ses plus intéressans apologues, et vous les offrir réunis, comme un joli bouquet de fleurs étrangères. Il me suffira de vous prévenir que nos poètes se sont efforcés, à l'envi, d'imiter en vers ces apologues, mais que bien rarement ils ont réussi à éclipser l'original.

## LE FUSIL ET LE LIÈVRE.

« Un Chasseur dormait à l'abri d'une meule de foin, la tête appuyée sur une de ses mains, et ayant à ses pieds son Fusil chargé de grosses dra-

gées. Un Lièvre timide aperçut l'arme à feu et prit la fuite ; mais il se rassura bientôt , et s'en approchant insensiblement , il la heurta même du bout de son nez. « Retire-toi , téméraire ! reprit le Fusil d'un ton menaçant ; ne sais-tu pas que , dans un instant , je puis précipiter ton ombre aux enfers ? La foudre que je lance fait trembler le lion , le tigre , l'ours et le sanglier , tous animaux plus courageux et plus prudents que toi. — Va , tu te trompes , mon ami , repartit Longue-Oreille ; je t'assure que tes menaces ne feraient pas fuir un chat. C'est ton maître que nous craignons tous. Tant que ses yeux veillent , tout animal te redoute ; mais dès qu'ils se ferment , tu n'es plus à craindre. »

« A quoi servent les lois , à quoi sert l'appareil des supplices , si les princes , si les magistrats dorment ? »

## LES CHEVREUILS.

« Mon fils , vous êtes trop téméraire : vous courez les bois comme s'il n'y avait pas de tigre. Croyez-moi , soyez plus prudent. Si votre ennemi vous aperçoit , c'est fait de vous. » Ainsi parlait un vieux Chevreuil à son petit. « Mon bon

» papa, lui dit le jeune Faon, je vous remercie ;  
» mais dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qu'un  
» tigre? comment est fait ce méchant?—Ah! mon  
» fils, c'est le monstre le plus hideux, le plus  
» horrible. A ses regards enflammés, on voit qu'il  
» ne respire que le meurtre; sa gueule est fu-  
» mante de sang, et l'ours et le lion sont moins  
» épouvantables. — Suffit, papa, je connais le  
» sire, et je saurai l'éviter. » Il dit, et de courir  
les champs; il rencontra un animal qui jouait sur  
l'herbe. Interdit, il s'arrête, examine, et reprend  
bientôt courage. « Ce n'est pas l'animal dont m'a  
» parlé mon père. Celui-ci est si charmant! Je ne  
» vois point le sang fumer sur sa bouche; il a  
» même l'air gracieux; ses yeux sont à la vérité  
» pleins de feu, mais ils n'ont rien de sinistre. ...  
» Eh! non! s'écria-t-il d'une voix assurée, ce  
» n'est pas là le tigre! » Le tigre l'entendit, se jeta  
sur lui et l'étrangla.

» N'exagérez point à la jeunesse la difformité  
des vices; prévenez-la, si vous ne voulez point  
qu'elle les méconnaisse, que leur poison est sou-  
vent caché sous des dehors agréables et enchan-  
teurs. Pères et mères, ce sont presque toujours vos  
fausses leçons qui perdent vos enfans. »



## L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

« L'Abeille et la Mouche sont parentes , et quelquefois bonnes amies : cette dernière était l'autre jour en couches; elle s'ennuyait dans son lit, et mourait d'envie de babiller, quand l'Abeille vint tout à propos lui rendre visite. Imaginez-vous des révérences , des accolades , des serremens de pattes et des complimens ; car ces dames savaient vivre. Enfin l'Abeille prit place à côté du lit de l'accouchée , et se mit à l'entretenir du miel frais qu'elle avait en magasin ; elle entra dans le plus grand détail sur la beauté , sur les divers degrés de douceur , sur les nuances de couleur plus ou moins foncée de chaque espèce différente. La Mouche l'interrompit , et lui dit : « Parlons un peu d'autre chose..... Croit-on que l'été où nous entrons devienne un peu chaud? là.... un peu favorable? » — Ha ! ma cousine , reprit l'Abeille , on a grand'peur que le miel ne manque. — Mon Dieu ! je n'en puis plus ! s'écria la Mouche , et j'aurai des vapeurs si cela dure ! — Des vapeurs ! allez , ce ne sera rien ; je vous enverrai de mon miel ; c'est un remède souverain contre les vapeurs. — Que diantre ! lui répliqua la Mouche

» impatentée, allez-vous-en chez vous manger  
» votre miel et les rayons avec, si le cœur vous en  
» dit, et laissez les gens en repos. »

» Messieurs les érudits, notez cette petite leçon  
dans votre livre; et quand vous serez en compa-  
gnie, gardez-vous bien d'imiter cette Abeille im-  
pertinente. »

#### LE PÈRE ET SES TROIS FILS.

« Un Père chargé de biens et d'années prit le  
parti de distribuer entre ses trois fils ses richesses,  
fruits de ses travaux. « Je me réserve encore un  
» diamant, dit le Vieillard, que je destine à celui  
» d'entre vous qui se distinguera le plus par quel-  
» que action noble et généreuse. » Pour obtenir  
ce prix, les Fils se dispersent; mais, au bout de  
trois mois, on les voit de retour dans la maison  
paternelle.

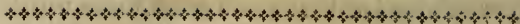
» L'ainé des Frères, s'adressant à son Père, lui  
parla ainsi : « Pendant mon voyage, un étranger  
» m'a confié un dépôt sans avoir de sûreté de ma  
» part; et dès qu'il me l'a demandé, je le lui ai  
» remis fidèlement. Dites - moi, cette action ne  
» mérite-t-elle pas des éloges? — Tu as fait, mon

» Fils , ce que tu devais faire , reprit alors le Père ,  
» et celui qui agit autrement est un fripon , car la  
» probité est un devoir. Ton action est bonne ,  
» mais elle n'est pas généreuse. »

» Le second reprit ensuite : « Dans ma tournée ,  
» je passai un jour auprès d'un étang dans lequel  
» un pauvre enfant venait de se laisser tomber. Je  
» courus aussitôt à son secours ; je le tirai de  
» l'eau , et je lui sauvai la vie. Tout le village peut  
» en rendre témoignage. — Tu as fait , mon é-  
» fant , repartit le Vieillard , ce qu'en qualité  
» d'hommes nous sommes tous obligés de faire pour  
» nos semblables. »

» Le plus jeune dit à son tour : « Un jour , je  
» trouvai mon ennemi profondément endormi au  
» bord d'un précipice ; sa vie était entre mes  
» mains ; je l'ai doucement éveillé , et je l'ai tiré du  
» danger. — O mon fils ! s'écria le Vieillard en le  
» regardant tendrement , le joyau est à toi ! Quelle  
» grandeur d'ame que de faire du bien à son en-  
» nemi ! »





## LETTRE LXXXVI.

Lacombe, 31 juillet 1815.

JE quitte avec peine Lichtwer, Mademoiselle. S'il a des défauts, s'il est souvent diffus et bizarre, il est si souvent ingénieux et profond, que je le préfère à beaucoup d'autres fabulistes. Dorat, Imbert, Nivernais, Barbe, Aubert, Grénus et Boissard, en se faisant honneur de ses inventions, ne l'ont pas tellement dépouillé qu'il ne puisse encore offrir des sujets aux poètes vivans. Florian, mort trop jeune pour les lettres et pour l'amitié, avait emprunté à Lichtwer sa jolie fable des *Deux Persans*. Moi-même, quoique le dernier venu, je lui dois l'idée de deux ou trois apologues qui ont eu beaucoup de succès.

Voyons de quelle manière Florian a tiré parti de son sujet; comparons sa fable avec l'original. Je rendrai ensuite hommage à Lichtwer, en citant un des apologues qu'il m'a fournis.

## LES DEUX ERMITES.

« Jadis vivaient au Pérou deux Solitaires adorateurs fervens du soleil, deux vrais modèles de la sainteté la plus austère. Leur réputation était égale dans tout le Midi; leur zèle différait peu, leur système infiniment : l'un se croyait obligé, en conscience, de regarder fixement la divinité, et de ne la point perdre de vue, quoiqu'il n'en pût soutenir l'éclat; les larmes avaient beau lui couler des yeux, il se serait fait un scrupule de les détourner. Il perdit courageusement la vue, sans interrompre le cours de ses contemplations. L'autre croyait, au contraire, que des yeux humains n'étaient point dignes d'envisager le soleil ni de l'admirer dans ses magnifiques ouvrages; la raison même n'était propre qu'à nous égarer, disait-il, et l'idée la plus sublime qu'on pût se former de la divinité n'était, selon lui, qu'un blasphème : aussi se fit-il construire une tanière où aucun rayon n'était capable de pénétrer. Le saint ténébreux s'y retira en vrai hibou, et ses yeux eurent bientôt perdu l'habitude et la faculté de discerner les objets. Ainsi ces deux grands personnages, ces deux adorateurs du soleil éprouvèrent l'un et l'autre le même sort,

malgré l'opposition de leurs sentimens : une audacieuse curiosité fit un aveugle de l'un , et un respect malentendu ne fut point plus favorable à l'autre.

» C'est de quoi nous apprendre qu'en matière de religion le scrupule et la témérité conduisent l'un et l'autre à l'aveuglement. »

Florian a fait deux Persans de ces deux Ermites péruviens ; et, pour donner plus d'importance à cet apologue , il l'a accompagné d'une double moralité.

Cette pauvre raison dont l'homme est si jaloux  
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous

Une triste et faible lumière.

Par-delà c'est la nuit. Le mortel téméraire

Qui veut y pénétrer marche sans savoir où.

Mais ne point profiter de ce bienfait suprême ,

Éteindre son esprit et s'aveugler soi-même ,

C'est un autre excès non moins fou.

En Perse , il fut jadis deux frères

Adorant le soleil suivant l'antique loi.

L'un d'eux , chancelant dans sa foi ,

N'estimant rien que ses chimères ,

Prétendait méditer , connaître , approfondir

De son dieu la sublime essence ;  
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,  
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense ,  
Il voulait expliquer le secret de ses feux.  
Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux ,  
Et dès-lors du soleil il nia l'existence.

L'autre était crédule et bigot.

Effrayé du sort de son frère ,  
Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire ,  
Et mit tous ses efforts à devenir un sot.

On vient à bout de tout. Le pauvre Solitaire  
Avait peu de chemin à faire ;  
Il fut content de lui bientôt.

Mais de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire  
En portant jusqu'à lui des regards indiscrets ,  
Il se fit un trou sous la terre ,  
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.

Humains , pauvres humains, jouissez des bienfaits  
D'un Dieu que vainement la raison veut comprendre ,  
Mais que l'on voit partout , mais qui parle à nos cœurs.  
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre ,  
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre ,  
Employons notre esprit à devenir meilleurs.  
Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage ,  
Et l'homme juste est le seul sage.

Le premier apologue qui me flatta dans le Recueil de Lichtwer fut celui qui a pour titre *la Lune et la Comète* ; le voici :



« Le Temps, qui préside à l'alternative des ténèbres et de la lumière, venait de chasser celle du jour de la partie du globe que nous habitons, et la nuit couvrant de ses ailes humides les coteaux fleuris, répandait ses pavots sur notre hémisphère. La lueur des astres perçait cependant à travers son voile épais, et la face argentine de la Lune en dissipait l'obscurité, tandis qu'une Comète, faisant route assez près d'elle, dirigeait sa course oblique vers les étoiles du Midi. « Es-tu instruite, lui dit » la Lune, des discours terribles que l'on débite » sur ton compte parmi des peuples entiers qui » habitent ce globe opaque que tu vois là-bas ? » On t'y regarde comme une messagère de mal- » heur ; on prétend que tu traînes après toi la » peste, la famine et la guerre. Ton aspect effraie » tous les humains ; il y en a même (et ceux-là » prennent le nom de *philosophes*) qui, te voyant » suspendue au-dessus de leurs têtes, craignent » de ton choc et de ta maladresse l'écroulement » prochain de tout l'univers. — Quoi ! l'on tient » de moi tous ces mauvais propos ! Tu n'y penses » pas, assurément. Moi, j'annoncerai la peste ou » la guerre ! Hé ! ces gens-là savent-il seulement » que j'existe, pour me redouter ainsi ! — S'ils le » savent ! assurément. Tous les pas que tu fais sont

» comptés ; le chemin que tu vas tenir est déter-  
» miné , et l'on a déjà prédit l'instant où ta queue  
» brillante paraîtra sur l'horizon lorsque tu re-  
» viendras sur tes pas. — En ce cas , interrompit  
» l'astre , ils connaissent aussi la distance prodigieuse qui est entre nous : comment donc puis-  
» je leur être si redoutable ? — Ah ! comment ?  
» on a remarqué que lorsque tu t'es approchée du  
» globe de la terre , il est quelquefois survenu des  
» maladies épidémiques , de la disette , ou qu'il y  
» a eu bien du sang répandu. On ne savait qui en  
» charger , et l'on s'en est pris à toi. Il est vrai que  
» ces fléaux n'affligent que trop souvent les mal-  
» heureux mortels dans les temps même où tu te  
» perds à leurs yeux dans les espaces immenses de  
» la sphère supérieure : mais n'importe , c'est tou-  
» jours toi qu'ils en rendent responsable dès qu'ils  
» peuvent t'apercevoir. » Alors la Comète perdit  
patience. « Engeance de calomniateurs ! s'écria-  
» t-elle toute en colère , connaissez-vous seule-  
» ment mon origine et ma destination ? Ah ! de  
» quelles horreurs ne devez-vous pas vous charger  
» les uns les autres , si les étoiles même du ciel  
» ne sont point à l'abri des traits de vos langues  
» empoisonnées ? »

Voici mon imitation :

La nuit avait du jour effacé la clarté ;  
Phébé, du firmament paisible souveraine ,  
Venait à son char argenté  
D'atteler ses coursiers d'ébène ,  
Et roulait avec majesté  
Dans les champs de l'immensité.  
Habitantes de l'empirée ,  
Les étoiles formaient sa cour,  
Et leurs feux scintillans de la voûte éthérée  
Diamantaient au loin le spacieux contour.  
Phébé considérait cette cour radieuse  
Quand elle vit passer certaine voyageuse  
Vers les sphères du Sud dirigeant son essor,  
En laissant ondoyer sa chevelure d'or.  
C'était une Comète errante et vagabonde  
Qui peut-être en ce moment-là  
Arrivait des confins du monde.  
Phébé d'un ton affable en ces mots lui parla :  
« Où courez-vous, belle étrangère ,  
Dans l'obscurité de la nuit ?  
S'il faut en croire un certain bruit ,  
Vous allez annoncer, sinistre messagère ,  
Au genre humain épouvanté  
Quelque affreuse calamité !  
— Moi ! répondit en son langage  
L'astre aux cheveux dorés , porter pareil message !  
Eh ! grands dieux ! lorsqu'au ciel je poursuis mon chemin  
J'ignore s'il existe au monde un genre humain.

Quel est le globe qu'il habite ?

— C'est, si vous voulez le savoir,

Cette planète, assez petite,

Qui roule sous nos pieds. — J'ai peine à concevoir

Que l'homme, de ce point, puisse m'apercevoir.

— Il fait bien plus : sur vous malignement il glose.

Aux peuples consternés votre aspect est fatal.

Des guerres, suivant eux, vous donnez le signal.

Si la peste survient, la Comète en est cause,

La Comète fait tout le mal.

— O Jupiter ! quelle méchante race !

Que le cœur des humains me paraît odieux !

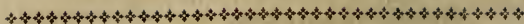
Avec quelle insolente audace

Ne doivent-ils donc pas se déchirer entre eux,

Puisque leurs traits calomnieux

Viennent m'atteindre même au milieu de l'espace ! »





## LETTRE LXXXVII.

Lacombe, 2 août 1815.

Si l'ordre que je suis en vous parlant des fabulistes modernes, Mademoiselle, n'est pas d'une grande exactitude chronologique, si je passe en revue les divers fabulistes allemands avant de vous parler des anglais, qui pourraient réclamer l'antériorité, vous me le pardonnerez sans peine. Ce n'est point une biographie que je rédige; ces Lettres n'ont pour but que de vous donner des notions familières sur un genre d'ouvrages que vous aimez, et sur les écrivains à qui nous les devons. Je vais donc continuer mes promenades, en feuilletant chaque jour quelque nouveau fabuliste. C'est encore un Allemand (Adolphe Schlégel) qui m'es aujourd'hui tombé sous la main.

Les fables de cet auteur s'écartent sensiblement du genre de l'apologue; ce sont des allégories des anecdotes dont le style fait le mérite. J'en met

traî deux sous vos yeux qui ne vous déplairont pas.

L'EMPEREUR SIGISMOND.

« Quel prince posséda jamais mieux l'art difficile de régner que l'empereur Sigismond ! Les flatteurs, ces insectes nuisibles des cours, voyant qu'il ne se contentait pas d'épargner ses ennemis, qu'il les comblait même de ses bienfaits, ne pouvaient rien comprendre à ce procédé. Oh ! s'ils avaient été à sa place, qu'ils s'y seraient pris bien différemment ! Ménager ses ennemis, les combler même de ses bienfaits, c'est ce qu'ils ne feraient jamais comme particulier, encore moins comme empereur. Ah ! je les crois, la magnanimité excède la sphère des petites ames. Les courtisans, guidés par l'intérêt personnel, sont persuadés qu'un prince ne règne que pour donner des ordres arbitraires, et que tout un peuple est né pour entretenir les plaisirs et la débauche d'un seul. Enfin, l'envie ouvre la bouche à ces messieurs : humblement prosternés, ils conseillent à l'empereur de se venger des audacieux qui avaient osé lui résister. « L'indulgence, lui disent-ils, n'excite qu'à des crimes atroces. »

» — Est-ce que je ne me venge pas assez de mes



» ennemis? leur dit en riant l'Empereur; je les  
» force à rougir de leur inimitié et à se repentir  
» de leur faute; bientôt ils n'oseront plus être les  
» ennemis de leur prince. Ils ne sauraient s'em-  
» pêcher de m'estimer, quoi qu'ils fassent pour  
» s'en défendre; mais si je faisais ce que vous dé-  
» sirez, leur inimitié, ranimée par ma haine, au-  
» rait acquis le droit de me haïr. Et leur laisse-  
» rai-je prendre sur moi cet avantage? »

» Ah! que la grandeur d'ame est une gloire di-  
gne d'envie! que le plaisir qui en résulte est supé-  
rieur à celui de la vengeance! Un prince qui pense  
comme Sigismond mérite l'empire du monde. »

COLBERT ET LOUVOIS.

« On prétend que la vérité n'est pas fort amie  
des courtisans. Les anciens l'ont dit, les modernes  
l'ont répété : cela se peut; mais je soutiens, moi,  
qu'il est des temps où elle se trouve même dans  
leur bouche; la nature a quelquefois ses écarts. Je  
sais qu'il n'y a point de riche usurier qui n'ait  
éprouvé des mouvemens de générosité. Eh! n'a-t-  
on pas vu des sots avoir des saillies dont n'aurait  
point eu à rougir un Haller! A moins de faire



cette réflexion, il n'y a point de lecteur qui, en lisant ce conte, ne croie que ce ne soit une pure fiction, parce qu'il paraît d'abord peu vraisemblable ; je serai content s'il ne le dépouille pas de tout son mérite, en le croyant du moins possible.

» Tout le monde connaît ces deux ministres français qui, toujours rivaux dans la carrière de la gloire, partageaient l'amitié de Louis XIV, tout le monde connaît Colbert et Louvois. Le courtisan lisait son destin dans leurs yeux ; et la cour, qu'un rien fait alternativement trembler ou rire, observait la sérénité et les nuages de leurs regards avec la même attention que l'équipage d'un vaisseau observe le ciel, réglant sans cesse son ame agitée sur le cours des nuées, et voyant le trouble et les inquiétudes venir et fuir avec les orages...

» Un jour, il prit fantaisie à nos deux ministres de faire un tour de promenade. Dans la vue de jouir d'un peu de repos, ils se transportent aux Tuileries, le Paphos de Paris, où l'on voit briller les élégans et les coquettes, également avides de conquêtes, également contens de leur personne. Ces messieurs, suivant l'usage établi à la cour, ne s'aimaient pas ; mais ils ne laissaient pas que de se faire, en toute occasion, de grandes démonstrations d'amitié. On savait là-dessus à quoi s'en

tenir ; et quand ils venaient jusqu'à s'embrasser, on ne doutait pas que leur haine ne fût augmentée. Un homme de vieille roche qui lirait ceci penserait que le poëte radote : qu'il changerait bientôt de sentiment si sa mauvaise étoile le conduisait dans ce pays-là ! c'est alors qu'il apprendrait à ses dépens que les visages de cour ne sont que des masques. Nos deux hommes d'État se promènent dans le jardin en long et en large ; tout s'incline à leur aspect. Vous eussiez vu les comtes et les marquis se surpasser en courbettes. Rempli de l'orgueil de sa dignité, le magistrat, qui a presque oublié de se courber, se promène d'un air de gravité ; il aperçoit les ministres, soudain il s'incline plus humblement que le client de son audience. A peine se montrent-ils de loin, que tous les dos se trouvent prêts : croix, cordons, ducs, princes, maréchaux, enfin tout ce qui les aperçoit, jusqu'aux Éminences, leur témoigne son respect par de profondes révérences. Un inconnu, peut-être un poëte, de ces hommes qui ne sont point éblouis par l'éclat qui environne les grands, traverse tranquillement l'allée, sans faire attention aux ministres, ni sans leur faire la moindre révérence. Nos ministres, qui daignaient à peine remarquer ceux qui leur rendaient les plus profonds respects, re-

marquent celui qui ne les salue pas ; ils se tournent pour le voir passer, et Colbert dit à Louvois :  
« Que cet homme-là est heureux ! il paraît n'avoir  
» besoin ni de vous ni de moi. »





## LETTRE LXXXVIII.

Lacombe, 4 août 1815.

LE fabuliste allemand à qui je vais consacrer cette Lettre, Mademoiselle, ne tiendrait pas un rang fort distingué parmi les poètes, s'il n'avait composé que des fables ; il doit surtout sa réputation à des chansons anacréontiques, à des chants guerriers. Les fables de Gleim sont divisées en deux livres, dont chacun en contient vingt-cinq : celles du premier livre sont toutes de son invention ; celles du second sont, pour la plupart, imitées de Phèdre, de La Fontaine et de Gai, fabuliste anglais du premier ordre, que je vous ferai connaître quand j'aurai terminé ce que j'ai à vous dire des fabulistes allemands.

*La Jardinière et l'Abeille*, petite fable de Gleim, vous donnera une idée de son genre, qui n'est pas sans agrément.

« D'un air empressé, une Abeille voltigeait çà et

là , et tirait la douceur de toutes les fleurs. « Petite  
» Abeille , lui dit la Jardinière qui la prit sur le  
» fait , tu tires le suc de toutes les fleurs , tu ne  
» sais donc pas qu'il y en a beaucoup qui enfer-  
» ment du venin ? — Oui , je le sais , reprit l'A-  
» beille ; mais je n'en tire que la douceur : pour le  
» venin , je l'y laisse. »

Dorat et son disciple Imbert ont mis en vers  
cette fable , et le premier surtout y a assez bien  
réussi ; vous allez en juger.

## L'ABEILLE.

Ce monde est un champ vaste où croissent pêle-mêle  
Et l'herbe qui peut nuire , et celle qui guérit ,  
Le baume salulaire , et la plante mortelle :  
La sottise confond , mais le bon sens choisit.

Une Abeille active et volage ,  
Allant , venant dans un jardin ,  
De tout composait son butin ;  
Chaque fleur avait son hommage.  
Perrette la prit sur le fait.  
Perrette était la jardinière.  
« Prends donc garde , Abeille légère ;  
Réprime ton vol indiscret ,  
Dit-elle , tout n'est pas œillet ,  
Tout n'est pas lis dans un parterre.

En multipliant tes larcins ,  
 Tu peux , tu dois même te nuire.  
 L'éclat qui paraît te séduire  
 Cache souvent d'affreux venins.  
 — Il est vrai , dit l'insecte agile ;  
 Mais grand merci de tes leçons.  
 Je sais , à travers les poisons ,  
 Chercher la fleur qui m'est utile. »

Voici le même sujet traité par Imbert :

« Je te vois au hasard sans cesse voltiger,  
 Disait une jeune Glaneuse.  
 Petite Abeille , il est dans ce verger  
 Plus d'une plante vénéneuse.  
 — Oui; mais mon art , dit l'Abeille , est certain.  
 Je ne suis point un aveugle caprice.  
 Dès qu'une fleur m'entr'ouvre son calice,  
 J'en pompe le nectar, j'y laisse le venin. »

Gleim a une fable un peu plus sérieuse , et que Dorat a aussi imitée : c'est celle du *Renard et du Dogue*.

« Dans le royaume de Sa Majesté lionne , dont Esope , Phèdre et La Fontaine nous ont conté tant de merveilles , quand une riche bête venait à mourir , ses héritiers chargeaient toujours maître Renard d'en faire l'oraison funèbre. Un Loup-

Cervier, dont la tanière regorgeait de provisions ,  
étant décédé , l'orateur monta sur une éminence ,  
et exposa le cours de sa belle vie de la manière  
suivante :

« En ce jour de deuil et d'affliction , je viens ,  
» mes chers frères , rouvrir vos plaies. Vous savez  
» tous quelle consolation les veuves et les orphe-  
» lins ont perdu dans celui que nous louons ici  
» par nos pleurs ; car les pleurs sont les meilleurs  
» orateurs. Hélas ! quel ami des bêtes était ce  
» Loup !

« Répondez : eûtes-vous à vous plaindre de lui ,  
Brebis timide , ou crédule Genisse ?

Sobre par bienfaisance , et non par avarice ,  
D'un régime gênant il s'imposait l'ennui.

Combien de fois je l'ai vu , mes chers frères ,

A jeun , défait , s'immolant pour autrui ,

Et louvoyant le long de ces bruyères ,

Chercher des malheureux pour leur servir d'appui.

Vous vous attendrissez , je vois couler vos larmes !

O mon plus cher ami ! ces sanglots , ces regrets ,

Pour tes mânes sacrés doivent avoir des charmes.

Jouis dans le tombeau du prix de tes bienfaits.

Je me trouble.... , ma voix expire.

L'éloquence est muette où gémit la douleur.

O vous qui m'écoutez , vous plaindrez l'orateur ,

Et vos cœurs vous diront ce qu'il n'a pu vous dire. »



Un Dogue accroupi près de là  
Lui crie : « As-tu bientôt joué ta comédie ?  
Ce discours si pompeux, je le savais déjà  
Syllabe pour syllabe. — Et comment , je te prie ?  
— Insigne plagiaire , effronté courtisan  
    ( Moi, c'est ainsi que je te nomme ),  
Je l'avais entendu prononcer par un homme  
    Pour les obsèques d'un tyran. »

La fable suivante rentre mieux dans le genre gracieux de Gleim , et c'est par elle que je vais terminer cette lettre.

#### L'AIGLE ET L'ALOUETTE.

« Un Aigle, prenant son essor vers le soleil, rencontra une Alouette qui se balançait dans le vague des airs , et qui tirait de son gosier la plus douce mélodie. Le roi des airs , pour mieux écouter son chant, ralentit son vol, prête une oreille attentive et se sent ravi de plaisir. Ainsi quand Frédéric joue de sa flûte, Graun \* prête une oreille attentive et sent un plaisir céleste. « Pose-toi sur mes ailes , » dit l'Aigle à l'Alouette , je te porterai dans une

\* Célèbre musicien et compositeur.

» de ces sphères élevées! — Non, dit-elle, je  
» chante ici-bas sur la terre les louanges du Créa-  
» teur de tous les êtres, et toi tu voles pour sa  
» gloire dans une sphère supérieure ! »





## LETTRE LXXXIX.

Lacombe, 6 août 1815.

ON ne peut plaire à tout le monde, Mademoiselle. Ce bon La Fontaine, qui a été le favori des grâces, qui a atteint à nos yeux la perfection du genre, qui a été surnommé *l'Inimitable*, ce La Fontaine que nous relisons sans cesse et toujours avec un plaisir nouveau, a trouvé un détracteur dans un fabuliste allemand. Lessing a consacré trois ou quatre dissertations à critiquer notre divin fablier; il l'accuse d'avoir dénaturé l'apologue, et d'avoir fait de la fable *un véritable pompon poétique*. Qui est ce Lessing? allez-vous me dire; a-t-il assez de mérite pour s'élever ainsi contre le prince des fabulistes? Je vous répondrai : Lessing est un Allemand; il a pu, comme étranger, ne pas sentir au même degré que nous toute la délicatesse, tout le charme du style de La Fontaine. Lessing est un prosateur : son oreille n'était pas

susceptible d'apprécier le mérite, l'harmonie de celui des fabulistes qui s'est le plus montré poète. Lessing a fait des fables courtes et dénuées d'ornement, comme celles que l'on attribue à Ésope. Il a dû se persuader que sa manière était la seule bonne; il n'a donc cherché à déprécier La Fontaine que par intérêt, par amour-propre : il faut pardonner ce travers à la faiblesse humaine.

Lessing a affecté d'écrire ses fables avec un laconisme dont la langue française pourrait s'effaroucher, mais qui n'est pas sans agrément dans la langue allemande. Son premier apologue est comme un exposé de son système sur ce genre de composition, et se fait lire avec intérêt; il a pour titre *l'Apparition*.

« Assis, dit Lessing, au fond d'un bois solitaire où j'avais coutume d'observer les animaux, je voulus donner à une de mes fables cette parure vive et légère de la poésie sous laquelle La Fontaine a fait paraître l'apologue; je méditais, je choisis-sais, je rejetais; mon front brûlait, et tous mes efforts étaient inutiles. Plein de dépit, je me levai avec précipitation, lorsque tout-à-coup la Muse de la fable m'apparut.

« Jeune disciple, me dit-elle en souriant, à

» quoi bon la peine que tu prends ? La vérité a  
» besoin des grâces de la fable ; mais pourquoi la  
» fable aurait-elle besoin des grâces de l'har-  
» monie ? Tu veux donc assaisonner les épiques ?  
» C'est par l'invention que tu dois te montrer  
» poète : quant à ton style, il doit être celui du  
» simple historien. »

» Je voulus répondre , mais la Muse disparut.  
« Elle disparut ! entends-je dire , à un de mes lec-  
» teurs. Si tu veux nous faire illusion , tâche d'ob-  
» server un peu mieux la vraisemblance : est-ce  
» dans la bouche d'une Muse que tu devais mettre  
» ces mauvais raisonnemens que ton incapacité te  
» suggère ? Cette adresse , à la vérité , est assez or-  
» dinaire. »

» Fort bien , mon lecteur ; il ne m'est point ap-  
paru de Muse. Je racontais une simple fable dont  
tu as toi-même tiré la morale. Je ne suis pas le pre-  
mier, ni ne serai le dernier, qui aura cherché à faire  
passer ses rêveries pour des oracles. »

Lessing, en imitant Ésope, s'est flatté de l'es-  
poir que les fabulistes étrangers lui feraient quelque  
jour l'honneur de le mettre en vers, et ce qu'il  
prévoyait est arrivé.

« Mon style, disait-il, est dénué d'ornemens ;

mais si je n'ai pas le bonheur *d'amuser* maintenant le monde , qui sait si je ne *l'amuserai* pas un jour ? On a bien mis en vers les anciennes fables d'Ésope : qui sait ce qui est réservé aux miennes ? Si leur mérite les conserve dans la mémoire des gens de lettres , peut-être qu'un jour quelqu'un s'amusera à leur donner toute la gaieté possible. »

Pour vous donner une idée de la manière de Lessing, je vais vous citer quelques-unes de ses fables. Fort souvent il raconte simplement le fait, et il laisse au lecteur le soin d'en tirer la moralité. Boisard affecte de l'imiter à cet égard : aussi la plupart de ses apologues sont des énigmes dont il est difficile de trouver le mot.

#### LE CHEVAL ET LE TAUREAU.

« Un enfant hardi était tout fier de se voir emporté sur un Coursier plein de feu. « Quelle honte ! s'écrie un Taureau farouche ; non , jamais je ne souffrirais qu'un enfant me gouvernât. — Et moi , répondit le Cheval , je ne vois pas quel honneur il y aurait à jeter un enfant par terre. »

## LE RENARD ET LA CIGOGNE.

« Tu as beaucoup voyagé , disait le Renard à la  
» Cigogne : raconte-moi donc quelque chose des  
» pays étrangers que tu as vus. »

» A ces mots la Cigogne lui nomme chaque marais, chaque prairie où elle avait mangé les vers les plus délicats et les grenouilles les plus grasses.

« Vous avez été long-temps à Paris, Monsieur,  
» où donne-t-on le mieux à manger? quel est à  
» votre goût le meilleur vin que vous ayiez bu? »

## LE HIBOU ET LE CHERCHEUR DE TRÉSORS.

« C'était un homme bien injuste qu'un certain  
Chercheur de trésors! Pendant qu'il fouillait dans  
les ruines d'un vieux château, il aperçut un Hibou  
qui prit une Souris maigre et la mangea. « Quelle  
» action abominable pour l'oiseau philosophe,  
» pour le favori de Minerve! s'écria l'Homme. —  
» Eh quoi! reprit le Hibou, parce que j'aime la  
» solitude et la méditation, tu veux que je vive de  
» l'air! Je sais bien que vous autres, Hommes,  
» vous voudriez exiger cela de vos savans. »

Ces trois fables ont été faiblement imitées par



nos poètes ; mais en voici une que Dorat a assez bien rendue.

L'AUTRUCHE.

« Je vais voler, je vais voler ! » criait la gigantesque Autruche , et dans l'instant la foule des oiseaux s'assembla autour d'elle dans la plus vive attente. « Allons, je vais voler ! » dit-elle encore une fois. Elle étend ses grandes ailes, s'élance, et paraît semblable à un vaisseau dont les voiles sont déployées ; mais ses pieds ne quittent pas un instant la terre.

» C'est ici une peinture poétique de ces têtes froides qui, dans les premières lignes de leurs monstrueuses odes, étalent des ailes orgueilleuses, menacent de s'élever au-dessus des nuées et des astres, et qui cependant sillonnent constamment la poussière. »

« Rangez-vous tous, je vais voler, »  
Criait une Autruche pesante ;  
Et les oiseaux de reculer  
Dans la plus curieuse attente.  
« Allons, suivez-moi bien des yeux ;  
Vous verrez si je tiens parole  
Je vais fendre l'azur des cieux ;  
C'est pour le coup que je m'envole.

Gare ! gare !.... » En disant ces mots ,  
 Que sifflent l'Alouette et quelques Hirondelles ,  
 Elle étend lourdement ses ailes ,  
 Trop courtes de moitié pour des projets si beaux.  
 Infructueux efforts ! Cramponnée à la terre ,  
 Ses pieds servent mal ses projets ;  
 Elle sillonne la poussière ,  
 Et , s'agitant toujours , ne s'élève jamais.

Ces disgrâces sont ordinaires ,  
 Et chez le peuple auteur on ne voit que cela.  
 Combien d'autruches littéraires  
 Disent *je vole*, et restent là !

---

# TABLE

DU

## TOME DEUXIÈME.

---

- LETTRE XLVIII. Nouvelles observations sur les fables de La Fontaine.
- XLIX. Suite de la précédente.
- L. Sur le style de La Fontaine.
- LI. Variété du style. — Naïveté. — Sublime. — Expressions poétiques.
- LII. Du merveilleux dans les fables de La Fontaine. Il en a posé les bornes.
- LIII. Vice de quelques moralités.
- LIV. La Fontaine imité quelquefois servilement par ses successeurs.
- LV. Fables de Le Noble ; ses trivialités.
- LVI. Fables de Le Noble comparées avec celles de La Fontaine.
- LVII. Sur la fable de *la Chatte métamorphosée en Femme*.
- LVIII. Description de la retraite de l'auteur. Fables épisodiques.

LETTRE LIX. Sur les fables de Boursault.

LX. Suite de la précédente.

LXI. Sur les fables de Lamotte.

LXII. Sur le Discours préliminaire de ce fabuliste.

LXIII. Des acteurs de la fable. Principes de Lamotte à cet égard.

LXIV. Beautés de quelques fables de Lamotte.

LXV. Suite de la précédente.

LXVI. Suite de la précédente.

LXVII. Sur le style de Lamotte.

LXVIII. Sur les fables de Dardenne. Du Discours préliminaire de ce fabuliste.

LXIX. Défaut principal des fables de Dardenne.

LXX. Suite de l'examen des fables de Dardenne.

LXXI. Deux bonnes fables de Dardenne (*la Fausse Alarme*, *les Deux Rats prisonniers*).

LXXII. Quelques fables inédites de Dardenne.

LXXIII. Sur les fables de Le Brun.

LXXIV. Sur les fables de Richer.

LXXV. Examen des fables de Richer. Diverses fables sur *l'Écureuil*.

LXXVI. Sur les fables d'Alberti. *Les Rames et le Gouvernail*.

LXXVII. Sur les fables de Hagedorn.

LXXVIII. Suite de la précédente. *L'Ane vert*.

LXXIX. Sur les fables de Gellert. *L'Histoire du Chapeau*.

- LETTRE LXXX. Sur les imitations qu'on a faites de quelques fables de Gellert.
- LXXXI. Suite de l'examen des fables de Gellert.
- LXXXII. Sur les fables de Lichtwer. *L'Origine de la Fable.*
- LXXXIII. Examen des fables de Lichtwer. *La Linotte.*
- LXXXIV. Suite de la précédente. *L'Habit de Velours et l'Oreiller.*
- LXXXV. Suite de la précédente. *Le Fusil et le Lièvre, l'Abeille et les Mouches.*
- LXXXVI. Fin de l'examen des fables de Lichtwer. *Les deux Ermites du Pérou.*
- LXXXVII. Sur les fables de Schlegel.
- LXXXVIII. Sur les fables de Gleim.
- LXXXIX. Sur les fables de Lessing. Principes de Lessing sur l'apologue.
-



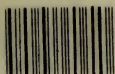




**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Libran  
University of O  
Date due**

--	--	--	--



a39003



002347184b

CE PN 0980

.J28 1827 V002

COO JAUFFRET, LO LETTRES SUR

ACC# 1208201

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	10	08	22	23	9